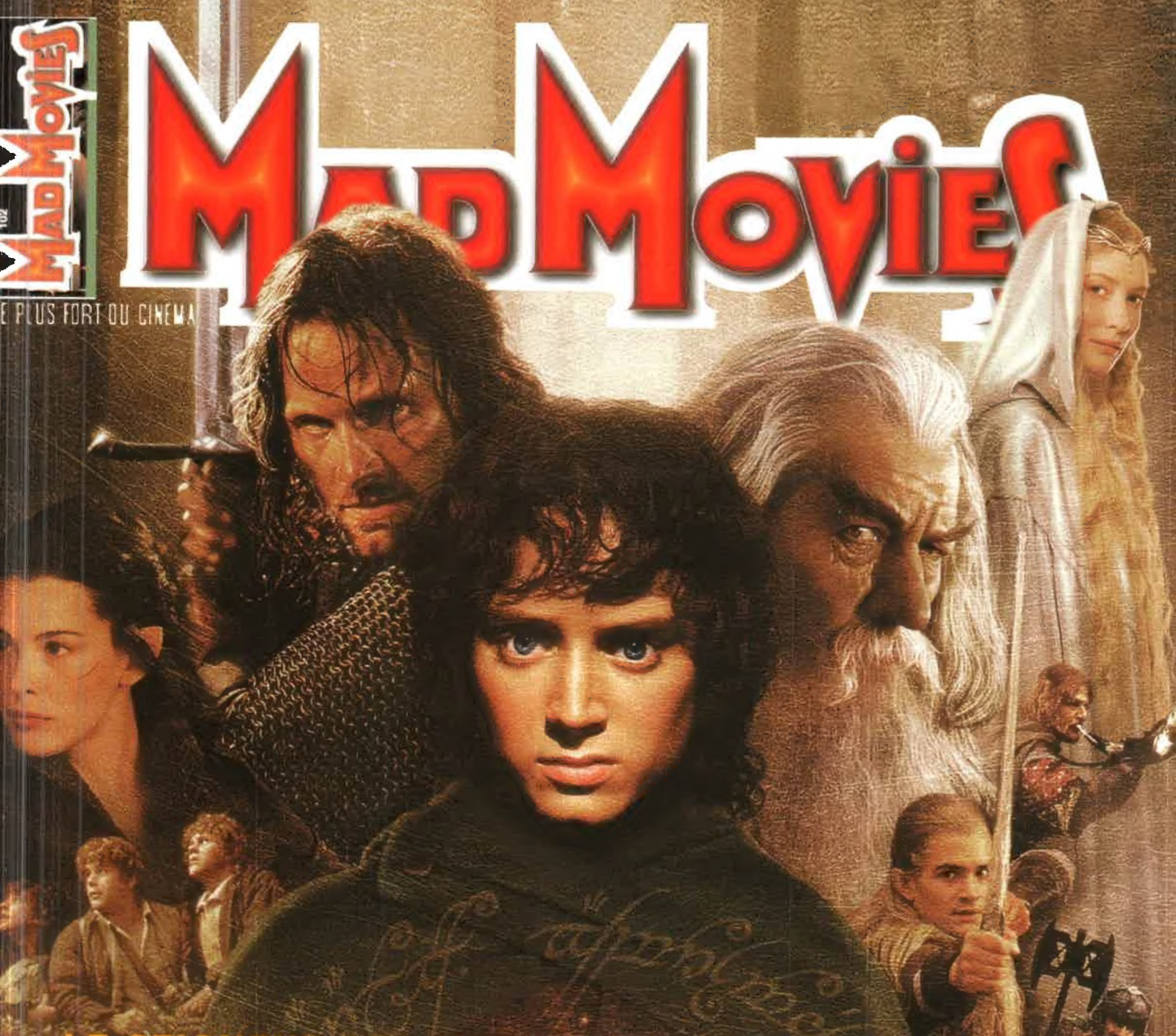
MAD MOVIES 102

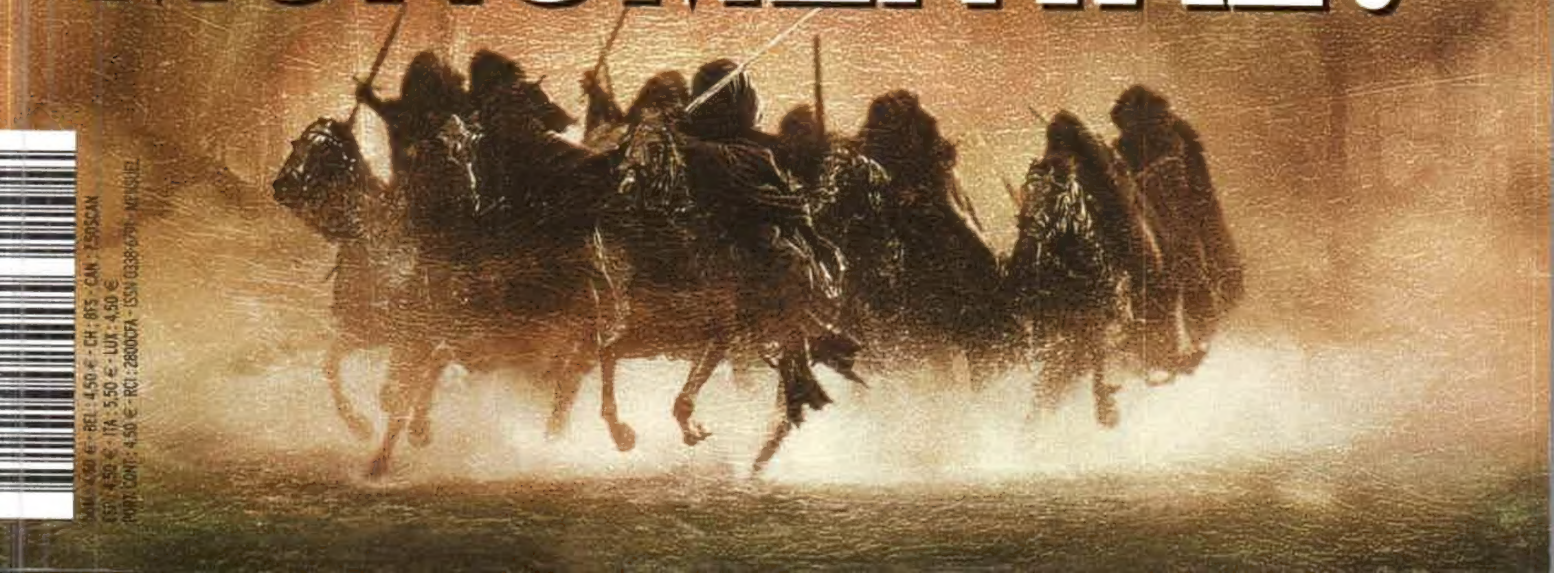
MAD MOVIES

E PLUS FORT DU CINEMA



LE SEIGNEUR DES ANNEAUX PAR PETER JACKSON

MONUMENTAL !



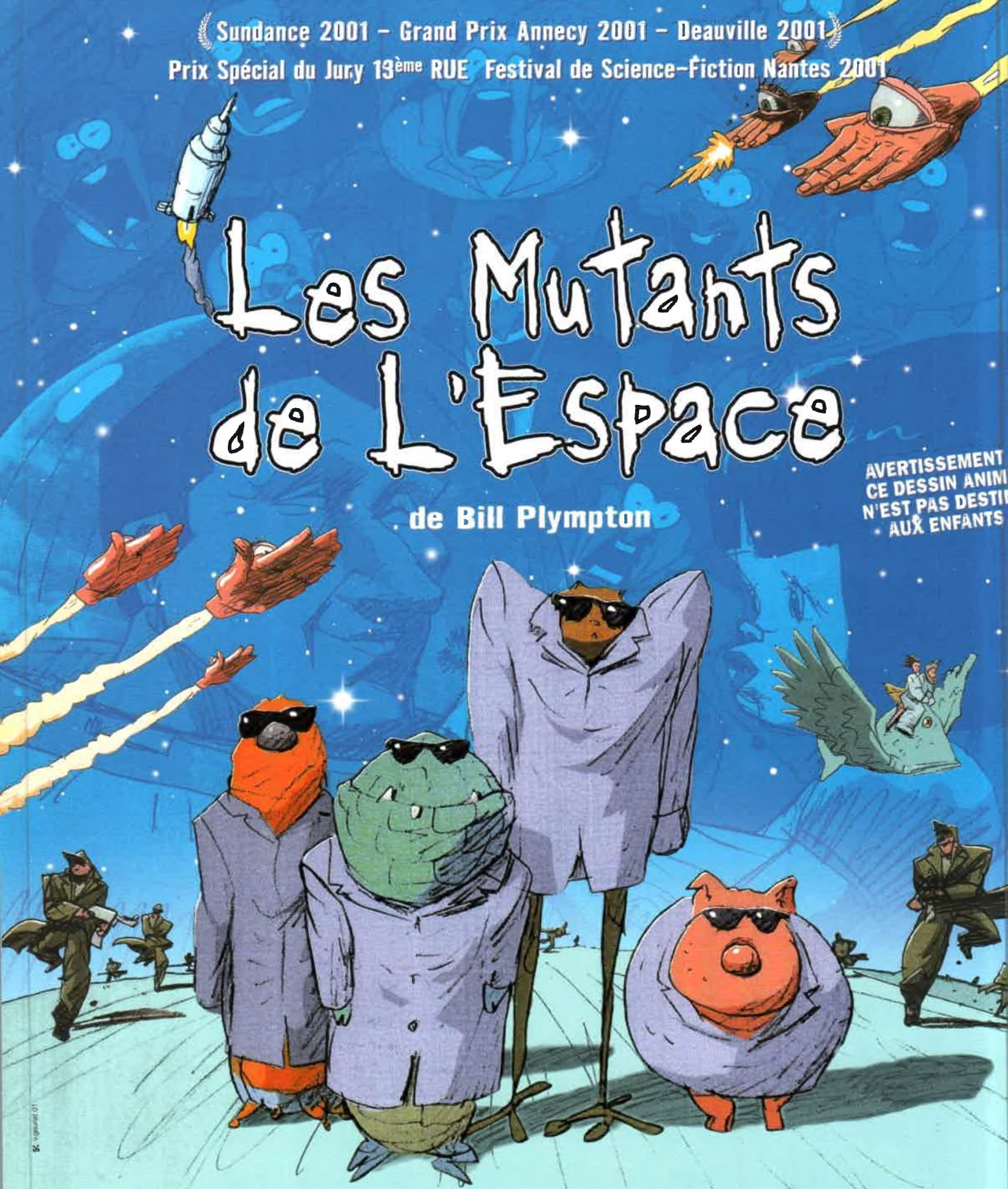
DOM : 4,50 € - BEL : 4,50 € - CH : 8FS - CAN : 13,95CAN
EST : 4,50 € - ITA : 5,50 € - LUX : 4,50 €
POINT CONT : 4,50 € - ROU : 28000TA - ISSN 0338-8058 - MENSUEL

Sundance 2001 – Grand Prix Annecy 2001 – Deauville 2001
Prix Spécial du Jury 13ème RUE Festival de Science-Fiction Nantes 2001

Les Mutants de L'Espace

de Bill Plympton

AVERTISSEMENT
CE DESSIN ANIM
N'EST PAS DESTI
AUX ENFANTS



Production, scénario, animation, réalisation : BILL PLYMPTON Directeur de la photographie : JOHN DONNELLY Producteur associé : JOHN HOLDERRIED Directeurs artistiques : DELPHINE BURRUS SIGNE BAUMAN
Montage : ANTHONY ARCIDI Son : GEORGIA HILTON Musique : HANK BONES MAUREEN Mc ELHERON Voix : DAN Mc COMAS FRANCINE LOBIS GEORGE CASDEN

OUI 102.3 FM · ZURBAN · Libération · 13ème RUE LA CRAINTE ACTION ET SUSPENSE · nova MAGAZINE · Mad Movies · www.eddistribution.

En salles le 9 janvier 2002

Tout sur le film et les DVD Plympton sur www.lesmutantsdelespace.com

13 fantômes

SOMMAIRE 138

18 COMPANY MAN
Le deuxième film du réalisateur de **Cube** s'annonce aussi alléchant que mystérieux. Compte-rendu d'un tournage pas comme les autres et interview des deux stars du film, Lucy Liu et Jeremy Northam.

24 ICHI THE KILLER
Takashi Miike, le Nippon malade des boyaux de la tête responsable d'**Audition** et des **Dead or Alive**, a décidé de réaliser le shoker ultime. Tous aux abris, donc.

28 LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
Enfin, on l'a vu. Pour vous récompenser de longues années d'attente, le film événement de Peter Jackson est analysé sous toutes les coutures. En prime, la preview qui tue avec un aperçu de la suite de **La Communauté de l'anneau**, **Les Deux tours**.

42 LES AUTRES
La dernière merveille d'Alejandro Amenabar est aussi un modèle d'intégrité artistique et économique. Et c'est le réalisateur lui-même qui monte au créneau pour défendre son œuvre.

48 13 FANTÔMES
Après la sympathique **Maison de l'horreur**, Dark Castle nous livre un nouveau remake d'un film de William Castle. Comme on a toujours à apprendre d'une série B, la production du film est dévoilée par le menu.

52 GERARDMER 2002
Comme chaque année, aperçu quasi exhaustif de ce qui fera la grande messe de tous les fantasticophiles dignes de ce nom. Et sachez que la cuvée 2002 s'annonce fameuse.

56 MAD'GAZINE
Tout ce qu'il faut savoir sur l'actualité des DVD, du jeu vidéo, de la BOF et de la Japanimation.

74 IMPACT
Un cahier Impact légèrement revu à la baisse, pour cause d'actualité fantastique particulièrement fournie ce mois-ci. Que les amateurs de cinéma qui débourre se rassurent : entre le troisième opus du Mariachi (**Once Upon a Time in Mexico**) et les chorégraphies aériennes de Yuen-Woo Ping (**Tai-Chi Master**), il y aura largement de quoi satisfaire leurs besoins mensuels.

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des Lecteurs
8 Notules Lunaires
12 Dans les Griffes du Cinéphage
16 Avis Chiffrés
17 Abonnement
83 Fantastic Guide
88 Y'a un truc
90 Petites Annonces

Le Seigneur des anneaux

...CONFIRMÉ

Il y a maintenant plus de deux ans, dans notre numéro 121 de septembre 1999, nous vous annoncions, au détour d'un article sur Star Wars, qu'un événement cinématographique sans précédent se préparait en Nouvelle Zélande. Certains crurent voir dans cette affirmation un caractère présomptueux et nous eûmes droit, par ailleurs, à notre lot de " Qu'en savez-vous ? ". Quelques mois plus tard, en mai 2000, nous en rajoutions une couche en publiant la première couverture au monde consacrée à Lord of the Rings, traversée d'un agressif " Chronique d'un chef-d'œuvre annoncé ". Inutile de dire que là, notre tendance à jouer les Cassandre fut quelque peu brocardée (à l'exception des pontes de New Line qui, allez comprendre , nous en commandèrent plusieurs exemplaires). Enfin, les lecteurs d'Impact eurent droit à un feuilleton régulier d'une dizaine d'épisodes, détaillant, pas à pas, l'avancée des travaux.

Le 19 décembre 2001 est sorti le premier volet du Seigneur des Anneaux. Phénomène médiatique auquel personne n'a pu échapper, phénomène sociologique dont les prémices se font déjà sentir et surtout, le plus important à nos yeux, véritable défi artistique et mythologique qui donne toutes leurs lettres de noblesse à ces trois mots que nous affectionnons tant : " cinéma populaire fantastique ". Autant vous l'avouer tout de suite : nous n'utilisons pas de boule de cristal. Le marc de café ne nous sert qu'à préparer nos expresso, et nous ne sommes certainement pas un magazine de " paris " ou des " pronostics ". Après s'être entendu dire qu'on " avait eu du flair sur ce coup là ", nous sommes tentés de rectifier les choses. Non ! il ne s'agit pas de " flair ". Nous n'avons fait qu'appliquer la politique qui, depuis ses débuts, anime Mad Movies, et considérer que les grands dates du cinéma populaire sont toujours l'affaire d'artistes. Depuis son étonnant Bad Taste, Peter Jackson nous avait donné, film après film, toutes les preuves de son talent, de son ambition, de sa générosité. Par déduction, sa rencontre avec un monument littéraire ne pouvait qu'être, elle aussi, monumentale. C'est aussi simple.

Enfin, impossible de ne pas évoquer un mini événement lors du dernier festival de Cannes. Alors qu'il venait de présenter 26 minutes de son monument à la presse internationale (et pendant que certains plongeaient avec ferveur dans le dossier de presse pour savoir d'où sortait cet énergumène), Peter Jackson se fraya difficilement un passage au milieu de la cohorte de ses nouveaux admirateurs, pour aller serrer la pogne de notre rédacteur en chef d'alors, Damien Granger. Alors qu'il avait le monde cinématographique à ses pieds, le cinéaste choisit d'abord d'aller prendre des nouvelles de ce " french magazine " qui avait toujours défendu ses films avec ferveur. Une preuve supplémentaire qu'en plus de son immense talent, Peter Jackson était bien l'homme intègre et généreux auquel nous avions toujours cru...

La rédaction

MAD MOVIES

Rédaction, Administration 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 48 78 69 69 - Fax : 01 48 78 09 71
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen
Secrétaire de rédaction : Julien Dupuy **Rédaction :** Arnaud Bordas, Cédric Delelée, Rafik Djoumi, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions :** Alexandre Bustillo, Julien Carbon, Marie-Gwenaëlle Chuit, Manuel Colombier, Jean-Sébastien Décant, Damien Granger, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters
Correspondant aux Etats-Unis : Didier Allouch **Conception graphique :** Isabel Ferreira/Atipik
Photogravure : Start Plus. **Impression :** SCIA-LD, Avenue Industrielle - 59933 La Chapelle d'Armentières
Commission paritaire : N° 59956 ISSN : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution**
Publicité : Marylène Tavares Tél. : 01 48 78 69 69 / 06 60 92 58 48 Fax : 01 48 78 09 71
Mad Movies incorporant **Impact** - Mensuel (11 numéros par an)
Abonnement et commande d'anciens numéros :
DIP/Mad Movies - 18 à 24 quai de la Marne - 75164 Paris Cedex 19 - 01 44 84 85 29
Remerciements Sandra Boixel, Isabelle Buron, Agence Cat's, Carole Chomand, Marie-Laure de Frescheville, Monica Donati, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Christophe L., Anne Lara, Jérôme Lasserre, Pascal Launay, Étienne Lerbret, Élodie Le Rol, Fanny Louie, Emilie Maison, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Michaël Msihid, Bruno Munoz, Christelle Pavard, Céline Petit, Le Public Système Cinéma, Stéphanie Renaux, Alexis Rubinowicz, Hélène Sitbon, Sabine Thellier, Jean-Pierre Vincent, VP Com.
Directeur de la publication : Benjamin Cohen
Custom Publishing France SA au capital de 250.000 F - 17 rue Rodier, 75009 Paris
RCS Paris : B 394 412 928. **Principal actionnaire :** Fairway sarl

MAD MOVIES

SOYEZ MAD, CONNECTEZ-VOUS SUR

http://www.mad-movies.com

Réagissez et donnez votre avis sur les news et les critiques
Commandez les photos de vos films préférés
et les portraits de vos stars favorites.
Dialoguez avec d'autres lecteurs - Consultez le catalogue de K7 videos
Passez vos petites annonces - Participez aux forums

COURRIER

MAD MOVIES

UN GRAND MERCI À TOUS CEUX QUI NOUS ONT FÉLICITÉ POUR LE HORS SÉRIE CONSACRÉ À JOHN CARPENTER ET QUI NOUS ONT ENCOURAGÉ À POURSUIVRE DANS CETTE VOIE. DANS L'OPTIQUE D'UN HORS SÉRIE N°2, N'HÉSITEZ D'AILLEURS SURTOUT PAS À NOUS ENVOYER VOS PRÉFÉRENCES POUR TEL OU TEL CINÉASTE (SI POSSIBLE DES RÉALISATEURS CONTEMPORAINS DE GEORGES MÉLIÈS). BONNE LECTURE LES MADOUNETTES ET LES MADOUNETS.

LA FIN DU DESTROY ?

Je vous écris à propos des événements du 11 Septembre. Évitons toute ambiguïté d'abord : j'ai été et demeure sans mot devant l'atrocité des attentats commis ce triste jour. En revanche, je m'énerve beaucoup devant cette pseudo « prise de conscience » qui a soudain ébranlé le monde du spectacle US, des stars d'Hollywood aux tenanciers de vidéoclub : maintenant, fini les blockbusters pyrotechniques, exit les films qui cassent la baraque. On colle sur les classiques du genre l'étiquette « insoutenable » et les projets en cours sont retouchés quand ils ne sont pas purement mis au placard. C'est quoi cette hypocrisie ? Hollywood a pendant des années ramassé des milliards à coups de films catastrophes (des lourdauds Emmerich aux virtuoses Cameron ou McTiernan), mais maintenant que la réalité a dépassé la fiction, changement de cap radical. Le pire c'est que tout le monde s'en félicite. J'ai même vu Bertrand Blier dire sur Canal qu'il ne pouvait désormais plus filmer d'homicide pour des questions morales. Vous avez attendu le 11 septembre pour réaliser que des horreurs se produisent dans le monde les gars ?! Chaque jour des gosses crèvent de faim, se font violer ou sautent sur des mines et « ze show must go on ». Mais là, c'est la toute puissante Amérique qui a chancelé sur son propre sol et ça change tout. Pour moi cette démagogie à deux balles n'est qu'une manœuvre politique visant à caresser le public dans le sens du poil pour mieux (comme toujours) continuer à le prendre pour un con. Je ne sais pas ce que vous en pensez mais je crois qu'une grosse partie du cinéma destroy que vous aimez va souffrir de cette tendance qui, pour moi, n'est d'ailleurs qu'une variation sur l'éternel faux débat « Doit-on censurer la violence ? ». Comme le disait un surfeur sur votre site : « *Rendez-nous nos films d'action !* ».

Séverin HAMEL (Bois Guillaume)

Il est difficile de faire la part des choses entre ce qui relève de la démagogie et ce qui appartient à la décence. Le cinéma américain a toujours pratiqué l'art de la destruction pour divertir le public (à commencer par les comiques du muet qu'on peut qualifier sans problème de destroy). À notre avis, cette culture ne peut pas disparaître du jour au lendemain. Il se trouvera toujours des réalisateurs qui trouveront, dans l'entertainment destroy, matière à exorciser les peurs nées des événements survenus le 11 septembre. Le cinéma d'action poursuit actuellement un travail de deuil, mais il en sortira forcément plus fort, comme pour mieux affirmer sa nature.

ÉCHEC ET MATHS

Dans votre critique de **The One** (numéro 137), vous avez commis une erreur difficile à déceler, voire impossible pour quelqu'un qui n'aime pas les maths (ce qui est mon cas, mais pas de certains de mes amis). Vous prétendez que chaque Jet Li possède la force de 61,5 Jet Li en moyenne. Ce qui est faux. En fait, chacun possède la force de 62 Jet Li en moyenne. Et oui. Il y a 125 univers parallèles. Deux sont encore en vie (125-2=123... ça va ?). Mais il ne faut pas oublier que les deux derniers en vie possèdent leur propre force ! Donc 123+1=124. Et 124 /2=62. Et oui, faut pas oublier qu'ils n'ont tous les deux plus qu'un ennemi pour devenir « the one ». Elémentaire, les gars !

MAYKEL (MaykelStone@aol.com)

Tout cela nous laisse gravement perplexe, d'autant que chacun a refait les comptes dans son coin et que personne n'arrive au même résultat. Au boulier chinois, j'arrive à 237. À la calculette, Moïssakis trouve 6,55957 Jet Li en moyenne, mais je le soupçonne de confondre avec l'Euro... Devant les chiffres fort improbables obtenus (-18, 2.456.113 et j'en passe), les autres ont décidé de reprendre leurs équations à zéro.

ROYAL KITANO

Salut tout le monde ! Je viens de voir **Battle Royale** a la télé (eh oui, j'habite au Japon). Je dois avouer que c'est l'article intéressant du sieur Rougier qui m'y a incité, et non pas la bande-annonce qui n'était pas franchement emballante. Le film n'est pas tres crédible (comme la majorité des films d'ailleurs), et vaut ce qu'il vaut, mais le sujet abordé et les messages qu'il implique ont dû effectivement en chatouiller plus d'un dans le coin... Même si je ne suis pas sûr que tout le monde en capte les subtilités par ici. Quant à Mr. Kitano, si ses performances à la télé pourraient faire passer Lagaf pour un animateur calme et sérieux, on sent que le sujet du film le freine un peu ici, mais son côté « bouffon » reste tout de même sous-jacent. Malgré tous ces problèmes de société et de délinquance, qui n'iront sûrement pas en s'arrangeant avec la crise actuelle, il faut quand même signaler que le Japon est toujours le pays le plus sûr au monde, pour le moment...
Par ailleurs, et toujours grâce à vos articles, j'ai hâte de me procurer **Avalon** qui s'annonce effectivement fabuleux.

David FOXX (Sapporo - Japon)

UN LECTORAT MOINS CRÉATIF ?

Cher Mad, salutations ! Il y a un truc qui me chiffonne avec le courrier des lecteurs. Où sont passés les merveilleux travaux (peintures, sculptures...) qui ornaient jadis les pages du courrier ? Vos lecteurs se seraient subitement arrêtés de créer à partir du numéro 130 (disons 131 avec le tatouage Spiderman) ? C'est dommage car cela instaurait un authentique échange créatif entre votre magazine et son lectorat. À mon avis, cela manque à votre maquette qui a, par ailleurs, une grande élégance et un contenu largement à la hauteur des films qu'il traite.

Bertrand PIGEON (Vaucluse)

Depuis quelques années, nous recevons de moins en moins de dessins de lecteurs. Or, depuis quelques années, on voit de plus en plus de dessins dans le courrier des lecteurs de magazines de jeu vidéo. Ce qui pousse un lecteur, généralement jeune, à dessiner, c'est l'envie de reproduire les icônes qui le fascinent. Contrairement au jeu vidéo qui en regorge, le Fantastique est actuellement en déficit d'icônes. On ne peut par exemple pas comparer le(s) tueur(s) de **Scream** *à Jason ou Freddy. Mais quelque chose nous dit que l'événement* **Seigneur des anneaux** *va pousser les lecteurs à reprendre le pinceau ! Quant à l'interaction entre la revue et le lectorat, elle existe toujours, notamment grâce à la rubrique Mad in France que vous*

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, lecteur plus connu sous le nom de Peavey, ou Peav, ou Peavou (pour les familiers), le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils tapaient des textes devant leur ordinateur, alors qu'ils sont bien sûr occupés à faire des jeux de mots en ligne.
Pour découvrir ce petit coin de paradis, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Ensuite deux solutions : soit vous cherchez dans la liste des salons le salon madmovies, soit vous tapez /join #madmovies.
Et voilà.

retrouverez dans le prochain numéro. Preuve que si les lecteurs dessinent moins, ils réalisent davantage.

LE SECRET DE NOTRE SUCCÈS !

Chers amis Madeux et Madeuses. Que de changements ma bonne dame ! Ça doit bien faire plus de vingt ans que je suis avec assiduité les magazines consacrés au cinéma fantastique, d'aventure, science-fiction et autres rêveries. J'ai vu des mags concurrents, certains médiocres, d'autres très bons, tomber au champ d'honneur, disparaître comme une étoile filante, réapparaître comme par enchantement. Et puis Mad, comment avez-vous fait pour ne jamais tomber ? Toujours présents, même dans les heures les plus pathétiques du cinéma fantastique, lorsque celui-ci était regardé avec mépris, ignoré et qu'il finissait par n'aligner que de tristes navets. Oui, oui, vous étiez toujours présents, avec votre humour parfois puéril mais finalement rafraîchissant, votre enthousiasme, vos déceptions, vos joies... Le temps passe et vous avez évolué, quelques changements chez les journalistes de Mad (salut les anciens, bonjour les jeunots), une revue qui s'est améliorée, bien plus belle qu'avant. Et si cela n'était dû finalement qu'au talent d'une poignée d'hommes (et de femmes, il y en a chez Mad ?), qui œuvrent contre vents et marées pour défendre le royaume du rêve et qui ont su garder l'âme la plus noble, l'âme de l'enfance. Bonne continuation.

Ricardo SANTIAGO (Verneuil l'Etang)

Tu as raison, on est de grands enfants et c'est pour cette raison que Mad tient bon. D'ailleurs, le recrutement s'est toujours fait selon des critères bien précis qui perdurent aujourd'hui. 1/ Il faut ingurgiter un kilo de bonbecs sans vomir. 2/ Il faut sortir vainqueur de l'épreuve 1, 2, 3 soleil organisée à la rédac (Attention, Rafik est redoutable). 3/ Il ne faut pas pleurer quand on se fait faucher son cartable. C'est vachement dur et c'est pourquoi on ne rentre pas à Mad comme ça.

L'ÉLU DÉÇU

Bonjour ! Voilà une semaine que je suis allé voir **The One**, poussé par votre preview, par le sujet et surtout par la présence de Jet Li, peut-être enfin dans un film américain à sa hauteur. En fait, pour être tout à fait précis, mon enthousiasme a quelque peu été douché à la vue de la bande-annonce tendance câblé-pileptiquo-pseudo-matricien (à dire rapidement en mangeant du quatre-quart). Mais bon, ça reste un film avec Jet Li (ou plutôt avec deux Jet Li), ce qui pouvait laisser augurer des coups de latte sympas. Seulement voilà, après vision, force est de constater que je suis loin de partager votre avis. Pour moi ce n'est qu'un actionner bourrin de plus sous-exploitant la star hongkongaise. Certes, c'est mieux qu'un **Roméo doit mourir** (ce qui n'était pas difficile), mais il n'est pas sûr que **The One** surpasse **Le Baiser mortel du dragon** qui avait le mérite de proposer des combats de rue violents et jouissifs loin des câbleries hollywoodiennes faussement impressionnantes. **The One** est vraiment un sous-**Matrix** (aussi bien dans le sujet

que dans l'esthétisme) doublé d'un Teen-Movie avec tout ce qu'il faut d'effets spéciaux tape-à-l'œil et de néo métal bien tendance. Malgré sa courte durée, j'ai parfois trouvé le temps long...

Thierry RANDRETSA (tsrandretsa@hotmail.com)

*Oui, si on s'attend à ce que **The One** soit un chef-d'œuvre, on ressort forcément déçu de la salle. Mais dans le cas contraire, le film de James Wong réserve quelques scènes qui filent la patate, comme on dit !*

CINÉASTES EN SÉRIE

Salut à toute l'équipe de Mad ! Premier constat du passage au mensuel de notre mag favori : il n'a rien perdu de sa qualité, rien du tout ! Moi qui pensais me régaler à écrire un mail incendiaire sur Mad genre ouah les nuls, leur mag est devenu insipide pfff (que je peux être méchant parfois !), je me trompais gravement. Non seulement le mag est bourré de news toujours intéressantes, mais en plus vous osez sortir un Hors Série sur John Carpenter avec un tas d'infos qui m'étaient inconnues... Mais les gars, vous ne dormez jamais ? Autre question, à quel réalisateur pensez-vous pour le Hors

Série n°2 ? Pourquoi pas David Lynch ? Et oui, après Carpenter, il va falloir trouver un cinéaste de la même trempe !

Loïs CLAVEL (lois.clavel@wanadoo.fr)

David Lynch fait bien entendu partie des réalisateurs auxquels nous sommes susceptibles de consacrer un numéro Hors Série. Ceci dit, il n'apparaît pas comme une priorité face à des poids lourds du cinéma comme Roland Emmerich, Renny Harlin et Joel Schumacher. Patience, donc.

TROP FORT !

Salut à toute la rédaction ! Juste une question désagréable : c'est quoi cette nouvelle accroche pourrie sur la couverture de Mad : « Le plus fort du cinéma ». Ça fait assez crétin, je trouve.

Allyamaeth (allyamaeth@noos.fr)

Alors là, pas du tout. Au début, on avait pensé à mettre « Le moins fort du cinéma », mais les études marketing ont montré que les gens n'achèteraient pas. Puis, « Le cinéma au goût extra fort » a failli se trouver en couverture, mais ça rappelait un autre slogan. Juste avant qu'on se décide pour l'accroche limpide que tu connais, la rédaction avait proposé à l'unisson : « Le cinoche qui t'arrache la gueule ! ». Refusé. Dommage, ça sonnait bien.

CHANTAGE !

Salut la rédaction. Je vous écris pour le titre mystérieux du précédent numéro. À la question : « D'où sort ce drôle de super-héros ? », je réponds : Il sort de la cabine téléphonique. Je sais que c'est la bonne réponse et si vous ne me filez rien, je vous colle un procès (je déconne, je me contenterai de vous désintégrer).

Brendan LE CORRE KERNELLA (Plufur)

Ça se voit que tu rigoles pas. On t'envoie le prochain numéro de Mad et tu nous laisses tranquille, ok ?

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

- Par courrier :
Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier,
75009 Paris.
- Par e-mail :
madredaction@wanadoo.fr

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du Fantastique.

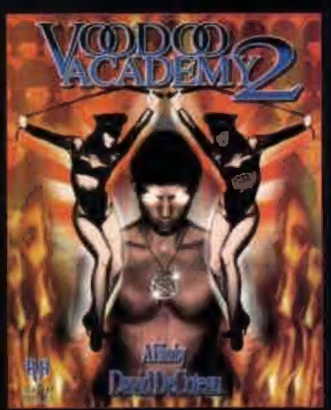
STAR WARS ÉPISODE II : L'ATTAQUE DES CLONES
LUCAS CONTRE-ATTAQUE

Visible depuis le 5 décembre dernier dans les salles françaises, la bande-annonce de **Star Wars épisode II : l'attaque des clones** laisse envisager que le film sera bien meilleur que **La Menace fantôme**. Divisée en deux parties bien distinctes l'une de l'autre, la bande-annonce nous montre dans un premier temps l'idylle naissante entre Anakin et la Princesse puis des scènes d'actions qui débourrent grave. À prévoir, un duel titanesque entre Obi Wan et le père du chasseur de primes Boba Fett sur une plate-forme secouée par une mer orageuse, un autre duel impliquant le grand Christopher Lee qui, pour l'occasion, manie le sabre laser avec la dextérité d'un ninja et surtout le plus important : la quasi disparition de Jar Jar, responsable en grande partie de l'échec artistique d'**Épisode I.** Enfin, signalons que selon les dernières rumeurs, le film devrait faire l'ouverture du prochain festival de Cannes.

A.B.

■ La compagnie américaine Flix Mix se propose, à travers le documentaire Boogeymen, de retracer l'histoire des plus grands croque-mitaines de l'histoire du cinéma. De Norman Bates à Jason, en passant par Chucky, Blade et Michael Myers, ce document incontournable (pour les néophytes du moins) est complété par de nombreuses interviews comme celle des acteurs Brad Dourif (**Urban Legend**), d'Heather Langenkamp (**Les Griffes de la nuit**), de Gunnar Hansen (**Massacre à la tronçonneuse**) ou encore d'Andrew Divoff (**Wishmaster**). De quoi bien commencer l'année en révisant ses classiques.

■ Lors du dernier MIFED (voir le numéro 137 de Mad), le prolifique David de Coteau (**Killer Eye**) en a profité pour montrer son dernier film, le slasher **The Frightening** et pour pré-vendre son prochain chef-d'œuvre, Voodoo Academy 2, la suite de son film réalisé l'année dernière. **Voodoo academy 2** est actuellement en tournage pour une sortie prévue au printemps 2002 aux États-Unis.



■ Universal Pictures vient de signer un contrat de deux millions de dollars avec Clive Barker (**Hellraiser**) pour produire un film inspiré d'une collection de figurines créées par l'écrivain-cinéaste : les Tortured Souls. Directement inspirés des Cénobites (les démons qui peuplent la série des **Hellraiser**), les Tortured Souls sont six créatures écorchées vives, six pénitents tout droit sortis des Enfers. Talisac, Lucidique, Scythe-Meister, Agonistes, Mongroid et Venal Anatomica sont donc les héros d'une nouvelle écrite par Clive Barker (disponible avec les figurines) qui devrait servir de points de départ pour le film. Vu le look impressionnant des figurines, les Tortured Souls risquent de tout emporter sur son passage, renvoyant Pinhead et ses cénobites à Disneyland.

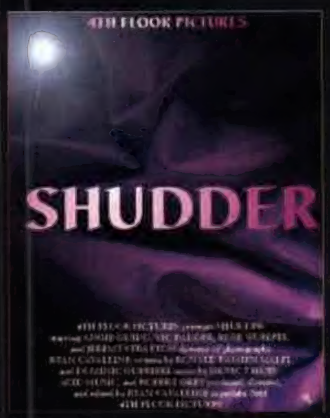
Scythe-Meister.

Mongroid et Lucidique, deux créatures issues du cerveau de Clive Barker.

■ Réalisé en 1999 par Christopher Alender (**Hollywood Horror**) d'après un scénario de Marcos Gabriel, Memorial Day se trimballe la très bonne réputation d'être un slasher qui débourre grave. L'accroche du film annonce d'ailleurs un programme des plus alléchants : « *Bière, burgers et bain de sang… Le week-end va être long !* ». Pourtant, l'histoire ne casse pas des briques et se calque à quelques détails près sur celle de **Souviens-toi… l'été dernier** : la jeune Rachel a perdu son frère, mystérieusement assassiné lors d'une fête près d'un lac. Trois ans plus tard, elle décide de retourner sur les lieux du drame dans l'espoir de découvrir la vérité. Et là, paf ! Pas de chance, près du lac la mort rôde et ne compte pas redescendre en enfer bredouille. Logiquement, **Memorial Day** devrait compenser l'absence d'imagination des scénaristes par des meurtres bien hardcore.

Flashes

■ Slasher toujours pour Shudder, un petit film produit par les indépendants de 4th Floor Pictures. Réalisée par Ryan Cavalline



(**Evil Tales 2**, voir plus bas), l'histoire tourne autour de la belle Erica Jordan (Angie **Tales For The Midnight Hour** Guido) qui, suite à une série de meurtres, décide de changer de vie, d'amis et d'école. Mais le passé la rattrape et les assassinats reprennent de plus belle (ça me rappelle un film, tiens). Bref, **Shudder** n'est pas là pour révolutionner le genre, mais plutôt pour y apporter une modeste contribution.

■ 4th Floor Pictures continue sur sa lancée et s'apprête à sortir Day Of the Axe 2, **Day of the Axe** étant un court-métrage également produit par 4th Floor Pictures. Il s'agit en l'occurence d'un autre slasher où JR (rien à voir avec *Dallas*), une sorte d'ogre assoiffé d'une patrouille de neuf soldats anglais égarés dans un vaste réseau de tranchées allemandes. Ils seront traqués et décimés un par un par une créature mystérieuse, sans aucun rapport avec l'armée allemande. Hugo Speer (**Full Monty**), Andy Serkis (**Le Seigneur des anneaux**) et Laurence Fox (**The Hole**) complètent le casting d'un film qui s'annonce gravement prometteur.

● Nick Hamm (**The Hole**) est en pleine préparation de son nouveau film intitulé pour le moment **The Godsend** (rien à voir avec le film de 1980 portant le même titre) et racontant l'histoire d'un couple qui essaye de régénérer le cadavre de leur fils récemment tué dans un accident de chasse. Pas de casting annoncé pour ce film qui promet d'être bien glauque et dans la lignée de **Simetierre**.

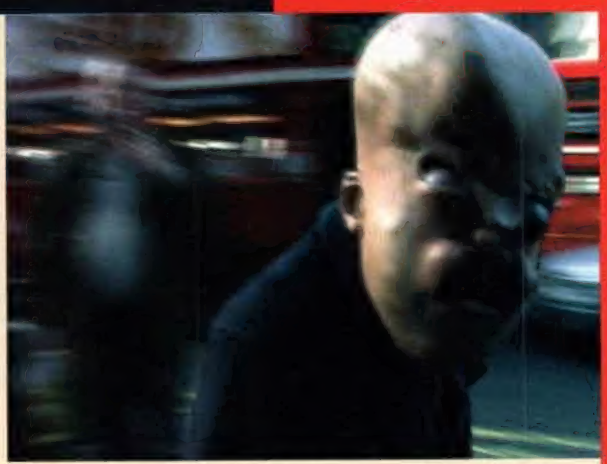
● Jamie Bell (le petit garçon de **Billy Elliot**) tourne actuellement **No Man's Land** (anciennement titré **Death Watch**), un film réalisé par Michael J. Bassett selon son propre scénario. L'histoire, qui se déroule en pleine première Guerre Mondiale, suit la destinée

● Dark Castle planche actuellement sur son troisième long-métrage (après **La Maison de l'horreur** et **13 Fantômes**). Le script (sur lequel a bossé Chritopher **Usual Suspects** McQuarrie quand le projet s'appelait **Chimera**) écrit au final par Steve Beck (réalisateur de **13 Fantômes**), n'est pas le remake d'un film de William Castle mais une histoire totalement originale titrée, pour le moment, **Ghost Ship** et se déroulant intégralement sur un paquebot de croisière hanté. Pas plus d'infos pour le moment mais le film devrait être fin prêt pour Halloween 2002.

● Après ***Alone in the Dark*** et ***Resident Evil***, c'est au tour du jeu ***Nocturne*** (un hit sur PC datant de 1999) de connaître les honneurs d'une adaptation au cinéma. Écrit par Brent Friedman et Steve De Jarnatt, le script relate les aventures, durant les années 30, d'une unité gouvernementale, les Spookhouse, chargé d'intervenir partout où des menaces ectoplasmiques se font sentir. Entre ***X-Files*** et **Les Incorruptibles**, **Nocturne** pourrait s'imposer comme un **Men in Black** sérieux et rétro.

● Les scénaristes Jon Hurwitz et Hayden Schlossberg viennent de vendre à Phoenix Pictures le pitch de **Resolution**. Dans la veine de **Destination finale**, l'histoire s'articule autour d'un groupe d'amis qui prennent, à l'occasion du nouvel an, plusieurs résolutions au nom d'un ami d'enfance commun décédé quelques années auparavant. Lorsque deux d'entre eux meurent dans d'horribles conditions pour ne pas avoir respecté l'engagement, le reste du groupe réalise qu'il est traqué par une force mystérieuse bien décidée à les faire passer de vie à trépas. Écrit par Paul Young et Peter Principato, le script sera produit par Lauren Lloyd pour la nouvelle branche de Phoenix Pictures dédiée aux films d'horreur.

CRADLE OF FEAR
SACREMENT HARD

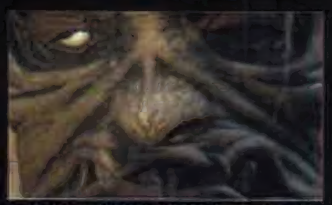


Groupe phare de la scène black métal, *Cradle of Filth* vient tout juste de terminer son film intitulé **Cradle of Fear**. Fan du genre, le chanteur Dani Filth supervise la réalisation, avec le clippeur Alex Chandon, d'une anthologie de cinq histoires.
La première suit la destinée de Mel (Emily Bouffante), une jeune gothique qui cherche son prince charmant. Elle croit l'avoir trouvé en rencontrant « The Man » (Dani Filth), un énigmatique et charismatique jeune homme. Hélas, la jeune fille va rapidement déchanter en s'apercevant que « The Man » est en fait un tueur en série échappé de l'enfer.
La deuxième histoire s'articule autour de Sophie (Rebecca Eden) et d'Emma (Emma Rice), deux jeunes SDF. Pour se racheter une nouvelle vie, elles décident de détrousser les pensionnaires d'une paisible maison de retraite. Mais évidemment, tout va capoter et les deux jeunes filles vont vivre une longue et sanglante nuit blanche.
La troisième histoire est celle de Nick (Louie **La Momie** Brownsell) et de sa maîtresse Natalie (Eillen **Razor Blade Smile** Dalg), un couple vivant dans la luxure et l'oisiveté. Tout bascule le jour où Nick écrase un SDF. Peu ému par cet homicide involontaire, l'homme pense pouvoir s'en sortir grâce au fric. Rien n'est moins sûr.

L'avant-dernière histoire s'intéresse au cas de Richard (Stuart Laing), un internaute qui pète les plombs en découvrant un site diffusant des snuff-movies.
Enfin, l'ultime segment de **Cradle of Fear** suit le détective Neilson (Edmund Dehn) bien décidé à faire la peau à « The Man » caché dans un asile de fous.
Bref, du tout bon pour un film qui s'annonce très gore (les effets spéciaux sont sous la responsabilité de Creatures FX, des connaisseurs en matière de gros rouge qui tache puisqu'ils étaient déjà coupables des débordements crados d'**Hellraiser**) et dont la distribution est complétée par de nombreux caméos dont ceux des musiciens de *Cradle of Filth* et d'*Al Stokes* (le « thin demon » du clip *Come to Daddy* d'Aphex Twin).
Si **Cradle of Fear** vous intéresse, vous pouvez le commander pour un peu plus de vingt-six euros sur le site official du film à l'adresse suivante: http://www.cradleoffear.com.

A.B.

Cradle of Fear : un film à sketches d'inspiration gothique.


Un monstre de **Day of the Axe 2** qu'on retrouve au générique d'**Evil Tales 2**. Vive la récup' !

de sang, massacre tout le monde à la hache. Une chose est certaine, **Day of the Axe 2** risque de nous plonger dans l'abîme du Z.

■ Toujours pour la même boîte, Ryan Cavalline vient de terminer Evil Tales 2, une anthologie de quatre histoires : **Free** raconte l'histoire d'un homme sous l'emprise d'une voix qui ne cesse de raisonner dans son crâne ; **The X Stalker** décrit le calvaire d'une femme traquée par une ombre ; **Lunatic** nous entraîne dans l'esprit malade d'un homme prêt à toutes les malversations pour récupérer sa fiancée ; et, enfin, **Fallen Soul** nous conduit directement en enfer. Interprété par les inconnus Nathan Assalone, Heather Wicks et Shawn Meyer, **Evil Tales 2** a toutes les prédispositions pour

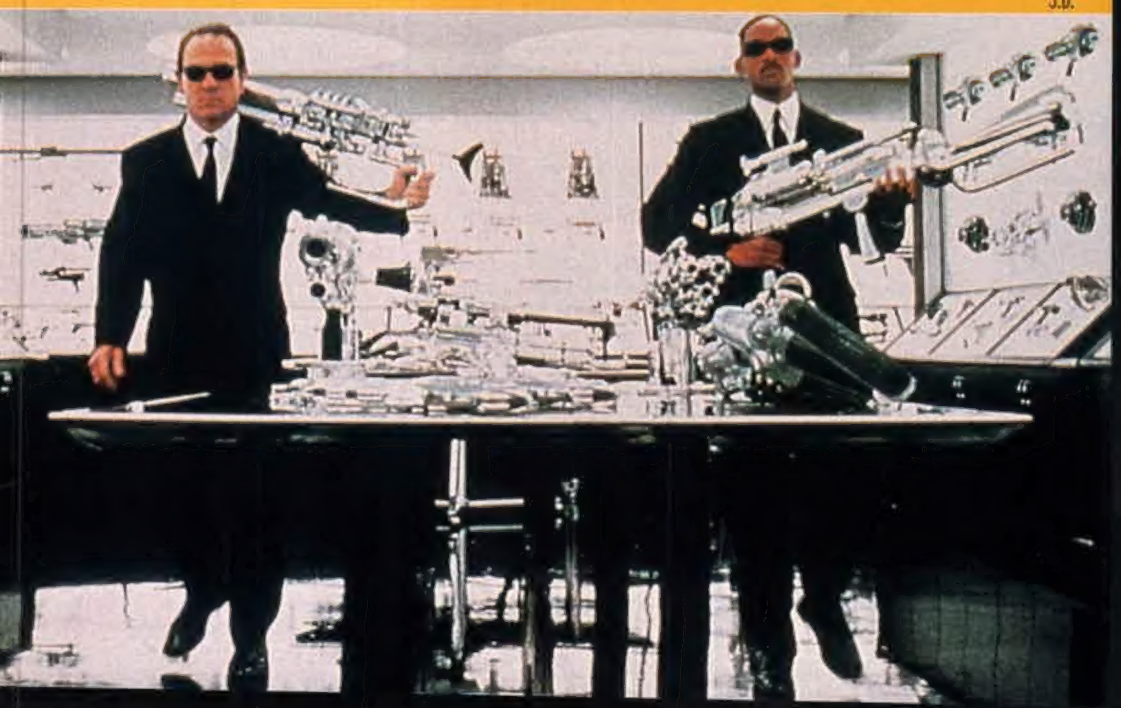
rivaliser avec les meilleurs épisodes de *Tales From the Crypt*.

■ Nos amies les bimbos sont de retour dans une nouvelle parodie s'inspirant du gros nanar qu'est **Tomb Raider**. Mummy Raider s'annonce cependant bien plus fun et graveleux que le nanar de Simon West. Jugez plutôt : la toute belle Misty Mundae (bientôt dans **Witchbabe : Erotic Witch Project 3**) doit contrer les plans diaboliques d'une néo-nazie timbrée, la doctoresse Humboldt (Esmeralda Delarocca, bellissima !), bien décidée à construire le quatrième Reich avec l'aide d'une momie fraîchement ressuscitée. Les donzelles se doivent de s'af-

MEN IN BLACK II
LE NOIR LEUR VA SI BIEN

On prend les mêmes et on recommence. Barry Levinson retrouve Will Smith, Tommy Lee Jones, Linda Fiorentino et Tony Shalhoub pour les nouvelles aventures de ses agents très spéciaux. Peu de choses ont filtrées sur le scénario, si ce n'est que l'agent J (Will Smith), en proie à une affaire interplanétaire très vilaine, doit renouer avec l'agent K (Tommy Lee Jones) qui avait accepté de se faire effacer sa mémoire dans le premier opus pour quitter le service des hommes en noir. La menace en question se nomme Serleena, un extra-terrestre belliqueux qui, pour perpétrer ses forfaits, prend les formes avantageuses d'une Terrienne incarnée par Lara Flynn Boyle (après que la divine Famke Janssen se soit désistée). Comme pour le premier opus, I.L.M se charge des très nombreux effets spéciaux visuels, tandis que Cinovation, la société de Rick Baker, donne vie aux nombreuses entités alien qui peupleront le film. S'il y en a un qui n'aura pas besoin des prothèses en latex du génial Baker pour ressembler à un Alien, c'est bien Michael Jackson qui fera une brève apparition dans un rôle encore mystérieux. Comme beaucoup de blockbusters récents, **Men in Black II** a subi les séquelles du 11 septembre. En l'occurrence, le final du film voyait J et K combattre un immense alien au sommet du World Trade Center. D'après la Columbia, le final sera sensiblement le même, si ce n'est qu'il se déroulera au sommet du Chrysler Building . Un coup dur pour la firme qui a misé très gros pour la suite, promettant aux deux stars du titre, mais aussi à Levinson un pourcentage conséquent sur les recettes, à tel point que d'après plusieurs estimations, **Men in Black II** ne sera rentable qu'à partir de quatre cents millions de dollars de recette mondiale (le budget du film avoisinerait les 170 millions de dollars). Résultat de ce pari financier risqué l'été prochain.

J.D.



ICE AGE
PRÉHYSTÉRIQUE

Disney a Pixar (**Monstres et cie**). Dreamworks possède Pacific Data Image (**Shrek**). Columbia travaille avec Square (**Final Fantasy**). La Fox collaborera désormais avec Blue Sky. Ancienne société d'effets spéciaux (ils ont réalisé les aliens numériques de **Alien IV**), Blue Sky se lance donc à son tour dans le long-métrage en image de synthèse avec **Ice Age**, une comédie familiale suivant le périple de trois animaux préhistoriques à travers l'ère glaciaire pour protéger un bébé humain. Denis Leary (l'inspecteur de **Thomas Crown**) prêtera sa gouaille à un tigre dent de sabre, John Leguizamo (le Benny Blanco de **L'Impasse**) cabotinera en incarnant un paresseux, et Ray Romano donnera du coffre à un imposant mammouth. Le teaser du film, qui montre un écureuil irascible et malchanceux qui tente de cacher une précieuse noisette dans un glacier, est tout simplement irrésistible. Prions pour qu'il en soit de même pour ce long-métrage qui devrait sortir au milieu de l'année prochaine en France.

J.D.

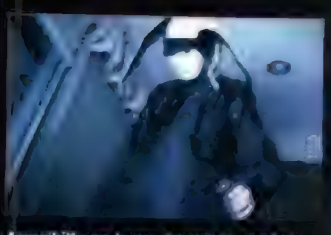
La préhistoire en délire...

trouver au corps à corps. L'hiver sera chaud donc.

Chouette, Lara Croft a une cousine !

Un dernier slasher pour la route? Pas de problème, avec **Amerikill**, un bien beau titre en vérité. Une banlieue de Baltimore subit chaque jour les assauts d'un tueur en série avant la fâcheuse habitude à travailler en binôme avec un vidéaste amateur qui prend un malin plaisir à filmer ses meurtres. Malgré des ressemblances évidentes avec le polar **15 minutes**, **Amerikill** préfère se réclamer de films bien barges comme **Toxic Avenger** et **Mullrats**. Il y a pire référence. Écrit et réalisé par l'inconnu Chris la Martine pour 28th Street productions, **Amerikill** va cependant devoir batailler ferme contre la concurrence pour s'offrir une place au soleil.

San HELVING



Amerikill : un tueur devant la caméra.

SCORPION KING
DUR COMME UN ROCK

Le Roi Scorpion c'est le body-builder tout bronzé et atteint d'une grave paralysie faciale qui poussait des borborygmes dans la scène d'ouverture du **Retour de la momie** en gonflant son torse plein de muscles. Convaincu du potentiel commercial de l'interprète du personnage (le catcheur ultra célèbre outre-atlantique Dwayne Johnson, alias The Rock) mais aussi du revival de l'héroïc-fantasy, Universal a eu tôt fait de débloquer des fonds pour un spin-of dédié au personnage, et ce avant même la sortie du film de Stephen Sommers. Emballé par Chuck **The Mask** Russell, sous le regard attentif de Stephen Sommers (ici crédité en tant que producteur et co-scénariste), le film suit donc les aventures du dernier survivant des Akkadians, Mathayus (le musculeux The Rock donc) 5.000 ans avant notre ère. Ce guerrier solitaire devra protéger la sorcière Cassandra (Kelly Hu, vue dans la série ***Le Flic de Shanghai***), dont les dons divinatoires sont convoités par moult peuplades malvaillantes. Terminé il y a peu, le film subit actuellement une lourde post-production, puisque Universal a allongé le budget initial (qui tournait autour de 60 millions de dollars), pour quelques reshoots. Très confiant en leur poulain, Universal a d'ores et déjà embarqué Dwayne Johnson sur deux nouveaux projets, dont une comédie d'action intitulée **Hunting Bronze**, dans laquelle il jouera un chasseur de prime, et un autre projet sur lequel on ne sait rien, si ce n'est qu'il sera écrit par Brian Helgeland (**Chevalier**). Voilà ce qui s'appelle avoir le vent en poupe.

J.O.

Dwayne «The Rock» Johnson dans le rôle de Mathayus, un personnage à la psychologie plus que complexe (comment ça non ?).

Flashes

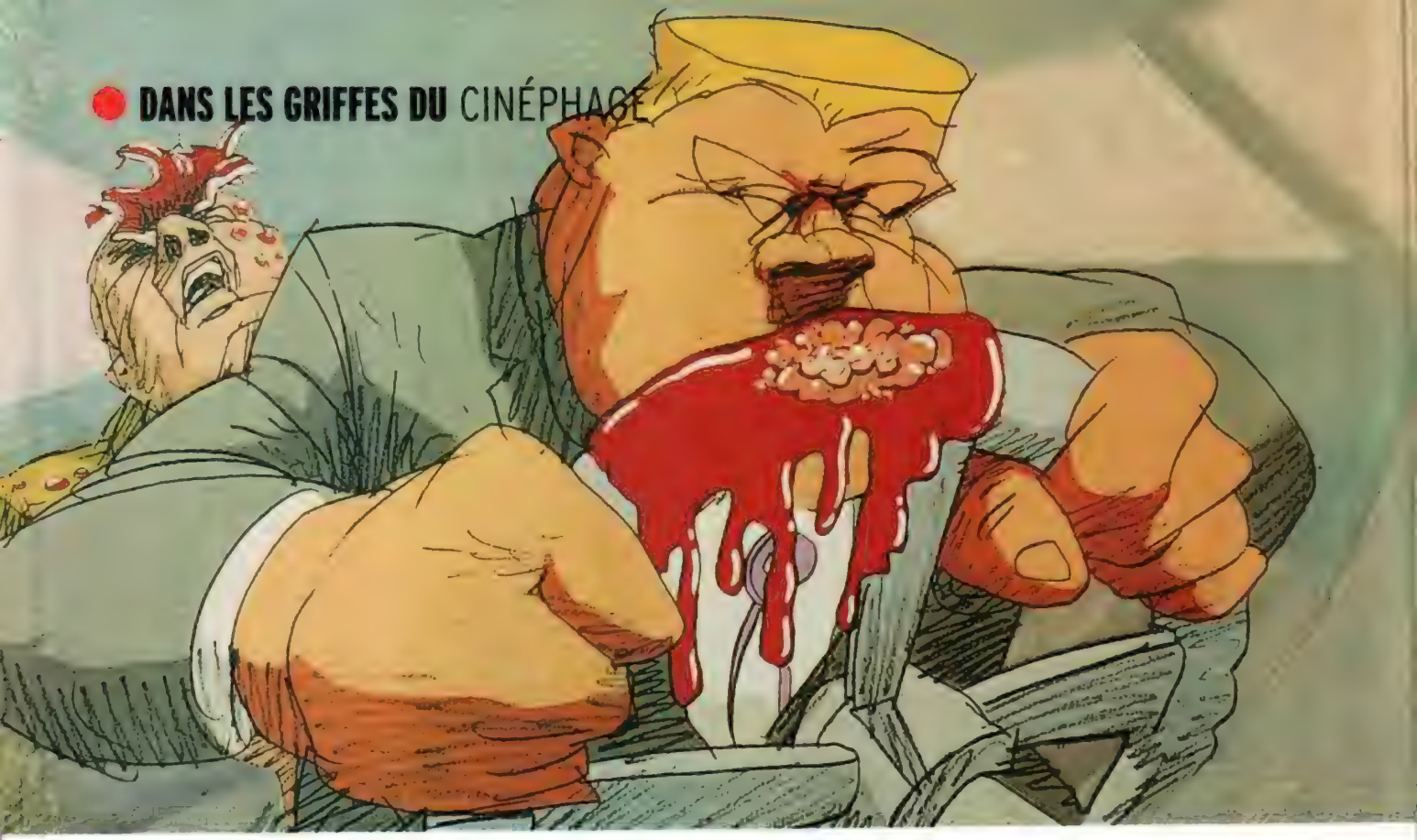
Wes Craven serait intéressé pour réaliser un film pour l'instant intitulé **Pulse** et basé sur une histoire de fantômes japonais. La situation est un peu confuse aujourd'hui car plusieurs rumeurs d'internautes prétendent qu'il ne s'agit que d'un remake de **Kairo**, film japonais de Kiyoshi Kurosawa sorti en salles début 2001. Affaire à suivre donc.

Kismet Classics et Seven Art Pictures s'associent pour développer le remake du **Baron Blood** de Mario Bava. Kismet Classics ne compte pas s'arrêter là et vient d'acquérir les droits de treize autres films du maître transalpin dans le but d'en faire des remakes. Les prochains titres annoncés sont **Le Masque du démon**, **La Baie sanglante**, **Les Trois visages de la peur** et **La Fille qui en savait trop**. Une bonne initiative, même si rien ne semble gagné d'avance.

Selon le magazine américain Variety, Disney viendrait d'acheter **The Faithful**, une histoire de fantômes se déroulant pendant la guerre de Sécession. Écrit par les frères Alex et Andrew Smith, le scénario, selon les premiers échos, lorgnerait gravement vers **Les Autres** et **Sixième sens**, deux références absolues en matière de réussite artistique et commerciale.

La boîte de production Sobini Films vient d'acheter les droits du nouveau roman de l'écrivain anglais Graham Joyce, **Dark Sister**. Le script sera écrit par Laurence O'Neil et racontera l'histoire d'une mère au foyer se laissant dévorer à petit feu par un quotidien routinier et déprimant. La découverte d'un vieux livre rempli d'incantations diaboliques va lui permettre de prendre sa revanche sur la vie. On a le temps de voir venir car le film n'est prévu que pour fin 2002 aux États-Unis.

La rumeur du mois sur Internet est à se taper la tête contre les murs de rire. Michael Bay, oui ! Michael Bay, le mec qui a réalisé **Armageddon** et **Pearl Harbor**, celui qui ne peut pas s'empêcher de tout faire péter sur un plateau a décidé de réaliser un remake de... attention... fermez les yeux et pensez très fort à un film que vous aimez... roulement de tambours... un remake de **Massacre à la tronçonneuse** ! Si ce bruit de couloir se confirme, 2002 risque donc d'être une grande année. Le pauvre Tobe Hooper doit se retourner dans sa tombe (tiens, on me fait signe pour me dire que Tobe Hooper n'est pas mort...).



LES MUTANTS DE L'ESPACE
ACIDE ANIMÉ

L'astronaute Earl Jansen est désigné par la NASA pour accomplir une mission de routine. Mais son boss, le docteur Frubar, a pour lui d'autres plans. Il a en effet décidé d'orchestrer la mort de l'infortuné spationaute à la manière d'une sordide opération publicitaire. Accusant la petite fille de Earl, quatre ans, de jouer avec les boutons dans la salle de contrôle, il lui impute la responsabilité d'avoir télécommandé l'évacuation du carburant de la fusée de son papa. Annonçant la tragédie dans les médias, il ordonne à l'infortuné spationaute de lire un discours émouvant sur le sens du devoir et du sacrifice. Une fois la fibre patriotique du peuple yankee bien excitée, le plaidoyer se clôt sur un vibrant appel à la générosité: « *Pour qu'une telle tragédie ne se reproduise plus jamais* »... Vingt ans plus tard, contre toute attente, Earl revient sur Terre pour se venger. Accompagné d'une horde d'extraterrestres mutants carrément allergiques aux bonnes manières, il entame une croisade dont l'objet est de botter le cul aux déviances du système américain...
Caricaturiste de génie, Bill Plympton dessine et anime lui-même chaque image de ses métrages. Les libertés de ton, de mouvement et d'action sont pour ce trublion le moteur de la création. Pour preuve, depuis **The Tune** en 1992, il peut se targuer d'être le premier cinéaste ayant réalisé un long-métrage en solitaire (il a tout fait, sauf la musique), ce qui met

Bill Plympton (réalisateur)

CHANTRE DE L'ABSURDE, DE LA RÉCUPÉRATION ET DE LA DÉRAISON, BILL PLYMPTON EST LE PLUS INSOUMIS DES ANIMATEURS ÉVOLUANT DANS LA CATÉGORIE DES CINÉASTES DE PREMIER PLAN. COMME DANS LA PLUPART DE SES AUTRES ŒUVRES (DEUX CLIPS, UNE VINGTAINE DE COURTS-MÉTRAGES, QUATRE LONGS-MÉTRAGES, DEUX SERIALS TÉLÉVISÉS, UN DOCUMENTAIRE, PLUSIEURS OUVRAGES DE CARICATURES), IL EXPOSE AVEC JUBILATION DANS LES MUTANTS DE L'ESPACE SA VISION AMORALE DU MONDE. POUR FINANCER SES FORFAITS, IL ACCEPTE PARFOIS DE METTRE SES CRAYONS AU SERVICE DE « STARS » MÉDIATIQUES, TELLES MADONNA OU MTV. ÉVIDEMMENT, POUR PLYMPTON, LA FINALITÉ DE CES OPÉRATIONS À BUT LUCRATIF DEMEURE AVANT TOUT LA PRÉSERVATION DE SA LIBERTÉ.

Commençons, si vous le voulez bien, par une question qui va vous faire enrager. Alors, le Computer Graphic, c'est pour quand ?
D'abord, sachez que je ne vous aime pas (rires). Ensuite, je ne me mettrai jamais à l'animation digitale pour trois raisons. C'est trop cher, c'est trop lent et c'est pas beau. Je ne vais pas m'endetter jusqu'à la fin de mes jours pour acheter un matériel qui va ralentir ma productivité et qui va me forcer à adapter mon style à ses contraintes. Croyez-le ou non, je produis plus d'animation en une journée qu'un ingénieur équipé du meilleur PC.

Mais vous allez bien un jour accepter les offres de Disney, non ?
Vous me cherchez là (rires). Il y a dix ans, Disney m'a offert un million de dollars pour participer à l'élaboration d'un long-métrage. Mais, pendant toute la durée de notre collaboration, le studio s'octroyait un droit de regard sur la production des œuvres que j'étais susceptible de créer à la maison. Clairement, cela signifiait que pendant deux ans, toutes mes caricatures auraient été bonnes à jeter à la poubelle. J'ai jugé leur marché inacceptable. Maintenant, si Disney m'offre un budget de cinq millions de dollars pour réaliser en toute liberté le long-métrage de mes rêves, je ne refuserai pas (rires).

Vous dessinez et animez presque tout seul vos dessins animés (Plympton ne colorie pas - ndr). Ne souffrez-vous pas du syndrome Miyazaki, celui qui empêche les artistes de déléguer leur travail ?
Être comparé à Miyazaki, whao, c'est un sacré compliment. Peut-être que notre plus grand plaisir à tous les deux est de se lever à 6h30 le matin en sachant que l'on va immédiatement s'installer devant la table à dessin. La différence c'est que Miyazaki est, en raison de l'ampleur de ses films, obligé de déléguer. Moi, je préfère travailler en solo, ça m'évite d'invectiver mes collaborateurs (rires). Ma créativité dépend énormément du plaisir que j'ai en empoignant mes crayons. J'espère conserver cet état d'esprit encore longtemps.

Parlons un peu des Mutants de l'espace. Comment vous est venue l'idée de ce délire ?
J'aimerais vous dire que j'étais saoul, mais non. En fait, j'ai vu dans un magazine une photo du chien cosmonaute russe, Laïka. Je me suis dit que le voyage avait dû rendre la pauvre bête folle à lier. Je me suis demandé ce qui se passerait si l'homme était dans la position du cobaye et s'il rencontrait durant son périple des versions mutantes de Laïka.

En somme, vous puisez votre inspiration dans votre quotidien...
Exactement. Le monde est tellement absurde. C'est pour cela que je vis à New York. Tout y est exacerbé, extrêmement intense. Malheureusement, tout peut s'y produire, comme nous en avons eu la funeste preuve. New York est une drogue qui vous tient en contact permanent avec les aberrations du monde.

C'est étonnant d'être dépendant d'une telle drogue. Vous n'avez pas envie de fuir parfois ?
Vous savez, on me demande souvent si j'aime mon pays. Or, je l'adore. Comme on dit, qui aime bien châtie bien. Si je souligne les dysfonctionnements du système américain c'est d'abord parce que je n'ai pas le courage de faire de la politique, ensuite parce que j'entretiens le vain espoir de voir un jour les choses s'améliorer et les inégalités disparaître. Reste que j'adore me moquer du gouvernement et des institutions.

On peut constater dans* Les Mutants de l'espace *une très nette évolution de votre style. Vous utilisez même du pastel pour les fonds.
Le travail au crayon de couleur me prenait trop de temps et ne convenait pas exactement aux idées gra-

bien en relief la passion et la démence du bonhomme. Réjouissons-nous, **Les Mutants de l'espace**, techniquement son film le plus abouti, est la catharsis de l'œuvre de Plympton. Son univers absurde y est poussé vers ses limites extrêmes. Il ne faut donc pas chercher ici d'autre dialectique que celle des rimes acoustiques, satiriques, plastiques, humoristiques et sexuelles. Tout est folie pure noyée dans le celluloïd. Salement drôle, furieusement surréaliste, politiquement incorrect et engagé, **Les Mutants de l'espace** est une parodie outrageuse de la théorie du grand complot. Film délirant au point qu'il doit sûrement être à la limite de valoir à son auteur une peine de prison sur le sol US, ce long sketch irrévérencieux est composé de vignettes repoussant les frontières de l'humour noir. Des monstres, du sexe, des vaisseaux spatiaux, aucun respect pour les bonnes mœurs… **Les Mutants de l'espace** est donc un authentique Mad Movie. Chaudement recommandé!

Bertrand ROUGIER

MUTANT ALIENS. 2001. RÉAL.: BILL PLYMPTON. SCÉN.: BILL PLYMPTON. DIR. PHOT.: JOHN DONNELLY. MUS.: HANK BONES ET MAUREEN MCELHERON. ANIM.: BILL PLYMPTON. PROD.: BILL PLYMPTON ET JOHN HOLDERRIED. DUR.: 1H23. DIST.: I.D. DISTRIBUTION. SORTIE LE 9 JANVIER 2002.

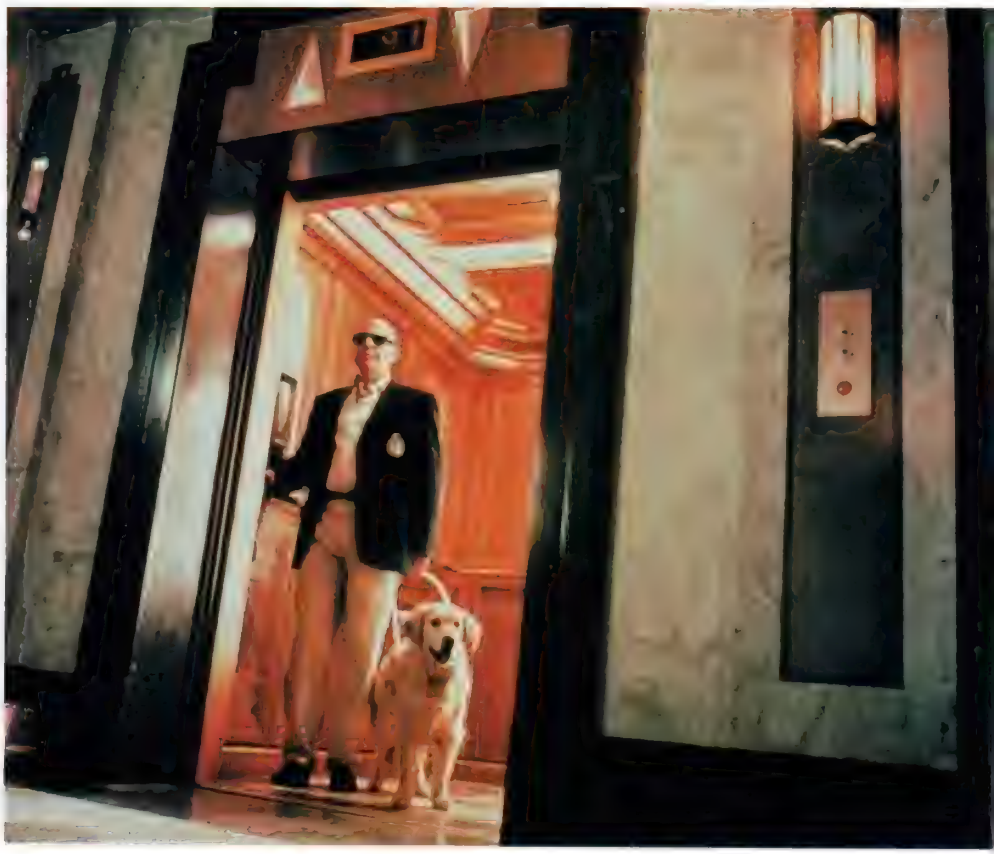
phiques que j'avais en tête. Lorsque je me suis aperçu que le pastel convenait mieux à mes aspirations et me permettait de gagner du temps, je l'ai immédiatement adopté. En associant le pastel, la technique du collage et la peinture sur des photos en noir et blanc j'obtiens un résultat abstrait, mais qui, dans une certaine mesure, évoque la réalité. Pour l'instant, j'en suis satisfait.

N'y a-t-il pas une ambiguïté entre votre dénonciation de la violence et les excès gore de vos films ?

Non, vous croyez ? (rires) Je pense que l'on ne peut pas dénoncer le « politiquement correct » en restant correct soit même. Pour ce qui est de l'ambiguïté, je crois que c'est un démon qui me poursuit. Enfant, j'ai toujours aimé dessiner des tanks et des avions. Mais, quand j'ai compris la tragédie qui se nouait au Vietnam, j'ai refusé de me battre. Lors de mon premier entraînement au tir, je n'ai pas voulu saisir mon arme. Le colonel était furieux. Il a menacé de me faire passer en cour martiale. Puis, il s'est rendu compte que ce serait trop de paperasse et trop de mauvaise publicité. Il m'a alors inscrit d'office dans le département artistique, où je fus chargé de dessiner des affiches de propagande du genre: « *Comment faire pour creuser efficacement une tranchée ?* ». Après ça, ne vous étonnez pas si une certaine forme d'ambiguïté sous-tend ma carrière. C'est ma vie qui est ainsi.

Propos recueillis par Bertrand ROUGIER

L'ASCENSEUR
TOUT LE MONDE DESCEND !



Voilà typiquement un film qui n'a pas de bol. Il se déroule à New York, dans un gratte-ciel dévasté par diverses catastrophes. On y voit des corps en chute libre terminer en bouillie sur le bitume et le Président américain mettre en garde, lors d'une conférence de presse, de supposés terroristes. Les héros sont des Marines ayant fait le Koweit et Ben Laden est cité dans les dialogues. Un plan de Manhattan d'où émergent les Twin Towers du World Trade Center confirme ce qu'on savait déjà: **L'Ascenseur** étant terminé depuis longtemps (il fut projeté au Marché du Film de Cannes en mai dernier), il s'agit bien sûr de fâcheuses coïncidences. En flattant l'Amérique en même temps qu'il lui renvoyait dans les dents l'image d'un pays voyant le mal partout sauf en son sein (la piste terroriste est évidemment un leurre scénaristique), le réalisateur Dick Maas ne se doutait pas que l'actualité allait jeter un voile brouillant fortement la vision de son film, allant jusqu'à contredire le sens même qu'il voulait lui donner. Non, vraiment, pas de bol…

Pour ceux qui n'ont pas vu **L'Ascenseur** version 1983 (un très mauvais Grand Prix du Festival d'Avoriaz), sachez que ce remake n'a aucun mal à le surpasser même si, étrangement, Dick Maas reproduit à l'identique la grossière erreur de se perdre dans une enquête policière qui ralentit le récit pile au moment où il faudrait l'accélérer. Sinon, le cinéaste hollandais le plus célèbre après Paul Verhoeven et Jan de Bont réalise à peu près tous ses fantasmes de cinoche hollywoodien en investissant les 102 étages du Millenium Building. Car si l'intrigue n'a pas changé d'un iota (les ascenseurs d'un bâtiment se mettent à décimer méthodiquement ceux qui les empruntent), la première heure du film épouse le rythme de la comédie américaine à l'ancienne: personnages habilement plantés, échanges vifs, constitution de duo ou de team comique… Entre deux scènes de « morts violentes » particulièrement réjouissantes (nouveau-nés frits, veilleur décapité, aveugle et son chien aspirés dans le vide…), Maas s'amuse à multiplier les conflits et les complicités entre le réparateur d'ascenseur (James Marshall), la journaliste (Naomi Watts), le féru d'informatique, le directeur du Millenium Building, le chef de la police, etc. Tout cela rappelle le travail effectué par David E. Kelley (les séries télé *The Practice* et *Ally McBeal*) sur le récent **Lake Placid**, dont l'intérêt résidait moins dans les attaques du crocodile que dans les piques verbales des différents protagonistes. Malheureusement, Maas n'a pas le talent de Kelley, le premier n'étant jamais à court de vannes vulgaires quand le second cherche toujours le trait d'esprit. Vous l'avez sans doute deviné: voilà un film fantastique qui bourrine à tous les étages, ce qui n'est pas forcément pour déplaire aux cinéphiles pervers que nous sommes!

Vincent GUIGNEBERT

DOWN. PAYS BAS/USA. 2001. RÉAL. & SCÉN.: DICK MAAS. DIR. PHOT.: MARC FELPERLAAN. MUS.: PAUL M. VAN BRUGGE. SPFX: TIM MCGOVERN. PROD.: LAURENT GEELS & DICK MAAS POUR FIRST FLORR PICTURES. INT.: JAMES MARSHALL, NAOMI WATTS, ERIC THAL, MICHAEL IRONSIDE, ED HERRMANN, DAN HEDAYA… DUR.: 1H50. DIST.: SND. SORTIE LE 23 JANVIER 2002.

ANIMAL, L'ANIMAL
GRAISSE TOC

Très rapidement, remettez-vous **Demolition Man, Judge Dredd** et **Piège à Hong Kong** en tête. Vous vous souvenez maintenant d'un petit gringalet au fond de l'écran qui prenait à un moment la parole pour ne plus la lâcher et vous énerver comme jamais. En quelques phrases mal senties et trois grimaces proprement exaspérantes, il vous ruinait un film qui n'avait pas besoin de ça pour se répandre dans la fange. Ce petit gringalet, c'est Rob Schneider. Le gars responsable de citations mémorables telles que: « *Il ne sait pas se servir des trois coquillages* » (**Demolition Man**), « *Mr. Je-suis-la-loi !* » (**Judge Dredd**) et « *Je fais de la muscu !* » (**Piège à Hong Kong**). Une vraie tête à claques, pire encore que notre Francis Perrin national. Et bien croyez-le ou non, il est aujourd'hui devenu une vedette grâce à son mentor Adam Sandler. Le plus réjouissant dans l'affaire, c'est qu'il est surtout parvenu à dévoiler sa véritable force comique en se servant lui-même la soupe avec des scripts de son cru. **Animal, l'animal** (superbe retitrage français, on applaudit) est son second film en tête d'affiche et, il faut bien le reconnaître, accumule une poignée de séquences anthologiques dans l'humour gol/con/débilo/prout/caca et j'en passe. Ce n'est pas ici que l'on va s'en plaindre.

Marvin Mange (Rob Schneider donc) est un benêt qui rêve d'intégrer les forces de police mais rate chaque année son examen de passage. Le jour où il est victime d'un accident de voiture, il est secouru par un savant fou qui lui greffe diverses parties animales pour le maintenir en vie. Possédant maintenant la force d'un lion ou l'agilité d'un aigle, il parvient à réaliser son rêve. Il a pourtant du mal à contrôler ses pulsions sexuelles et se retrouve un peu trop souvent à pisser pour marquer son territoire. Cela devient embêtant lorsqu'il croise Rianna (Colleen Haskell), la femme de sa vie…

Bien évidemment, **Animal, l'animal** est filmé avec les pieds, monté avec des moufles et photographié par les trous de nez. Aucun doute là-dessus et à la limite on s'en contrefout! Pendant comique de la série télé *Manimal* (déjà un monument dans le genre!), les transformations en moins, le film nous montre un Marvin en proie à un orang-outang jaloux (la scène favorite du petit Delélée, réincarnation du Clyde de **Doux, Dur et Dingue**) ou en train de méchamment draguer une chèvre qui refuse violemment ses avances. Fonctionnant dans le référentiel (Adam Sandler fait une apparition), **Animal, l'animal** ne dépasse pas le cadre de la potacherie mais remplit sa fonction de bout en bout. Du bon gros gravos comme on aime…

Stéphane MOÏSSAKIS

THE ANIMAL. USA. 2001. RÉAL.: LUKE GREENFIELD. SCÉN.: TOM BRADY & ROB SCHNEIDER. DIR. PHOT.: PETER LYONS COLLISTER. PROD.: BARRY BERNARDI, CARR D'ANGELO & TODD GARNER POUR REVOLUTION STUDIOS/HAPPY MADISON PRODUCTION. INT.: ROB SCHNEIDER, COLLEEN HASKELL, JOHN C. MCGINLEY, GUY TORRY, EDWARD ASNER, MICHAEL CATON, LOUIS LOMBARDI… DUR.: 1H23. DIST.: COLUMBIA. SORTIE LE 26 DÉCEMBRE 2001.

ZOOLANDER
VICTIME DE LA MODE

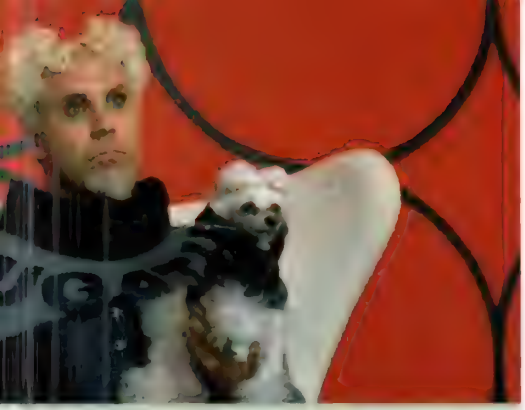
Derek Zoolander (Ben Stiller) est en train de subir la crise de la trentaine. Mannequin adulé, il vient de se faire ravir le trophée du top model de l'année par son rival Hansel (Owen Wilson). Descendu en flammes par Mathilda (Christine Taylor), une journaliste du *Times*, dans un article peu élogieux, il décide de prendre sa retraite à la mort de ses meilleurs amis. Au bout du rouleau, il accepte cependant de lancer la collection Dereclite pour le célèbre styliste Mugatu (Will Ferrell). Il ne se doute pas que ce dernier l'a en fait engagé pour le lobotomiser et faire de lui le futur assassin du premier ministre de Malaisie qui s'est engagé auprès de son peuple à ne plus faire travailler les enfants et ainsi faire augmenter les coûts de fabrication du tissu dont se servent tous les grands stylistes du monde entier.

Comme tous les comiques talentueux, Ben Stiller s'est forgé un personnage type que le public se plaît à retrouver. En l'occurrence, celui de **Mary à tout prix** ou de **Mon beau-père et moi**, à savoir le gendre idéal et sympathique mais complètement gauche. En tant que réalisateur, Stiller est le premier à avoir démontré les talents de clown triste de Jim Carrey avec le monstrueux **Disjoncté**, comédie analytique proprement ébouriffante de maî-

CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE
L'ETRANGE LOCATAIRE

Pour Bobby Garfield (David Morse), photographe d'âge mûr, la mort d'un ami d'enfance est prétexte à revenir dans sa ville natale. Il en profite pour se remémorer l'année de ses onze ans, 1960. Cet été-là, un vieil homme énigmatique, Ted Brautigan (Anthony Hopkins), avait emménagé dans l'appartement situé au-dessus de celui habité par le jeune Bobby (Anton Yelchin) et sa mère (Hope Davis). Cet étrange locataire fit rapidement appel aux services du garçon, lui demandant notamment de lire le journal et de surveiller les alentours pour l'avertir de la présence des « hommes en noir ». Pendant ce temps, la mère de Bobby était de toute manière trop occupée à prostituer son honneur pour s'occuper de son fils… L'avenir du jeune homme semblait donc bien obscurci lorsque, au fil de leurs conversations, Ted transmit à Bobby un don qui allait à tout jamais changer sa perception du monde: la clairvoyance…

Adaptation d'une nouvelle de Stephen King publiée dans le volume *Cœurs perdus en Atlantide*, le film de Scott Hicks (**Shine**) aurait pu être une étonnante fresque de la fin d'un monde traitant de la perte de l'innocence. Au lieu de ça, il s'agit d'un véhicule purement nostalgique, prétexte à l'emploi des grands standards musicaux des années 60 et à la représentation d'une Amérique déliquescente. Cet aspect du film est d'ailleurs le plus réjouissant. Sur un film US destiné à



trise. On attendait donc un résultat équivalent avec **Zoolander**, c'est-à-dire une comédie « borderline » poussant le concept au bout de ses limites. Sur le papier, c'est effectivement le cas. On y trouve ainsi une pelletée de gags hilarants tels une partouze de nains, un duel de top-models parodiant **Rocky** version chochotte, un détournement de **2001** lorsque Zoolander découvre l'usage d'un ordinateur ou encore la présence de Will Ferrell, un grand gag à lui tout seul. Pourtant, le spectacle de **Zoolander** reste triste puisque les intentions ne se perçoivent pas à l'écran. Coincé par une esthétique figée et l'incapacité d'insuffler du rythme à son film, Ben Stiller foire son troisième essai à la caméra et ne parvient pas à rendre son personnage-titre émouvant dans sa connerie. Si les intentions vous suffisent…

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2001. RÉAL : BEN STILLER. SCÉN.: DRAKE SATHER, BEN STILLER & JOHN HAMBURG. DIR. PHOT.: BARRY PETERSON. MUS.: DAVID ARNOLD. PROD.: SCOTT RUDIN, BEN STILLER & STUART CORNFELD POUR VILLAGE ROADSHOW PICTURES-/VH1/NPV ENTERTAINMENT/RED HOUR. INT.: BEN STILLER, OWEN WILSON, WILL FERRELL, CHRISTINE TAYLOR, MILLA JOVOVICH, JERRY STILLER, JON VOIGHT, DAVID DUCHOVNY... DUR.: 1H29. DIST.: UIP. SORTIE LE 2 JANVIER 2002.

VANILLA SKY
COPIE MÊME PAS CONFORME

Cette manie hollywoodienne de remaker tout film étranger jugé potentiellement vendeur sur le territoire US ne lasse pas d'intriguer. Et ce n'est certainement pas la soi-disante aversion du public yankee pour les versions originales sous-titrées qui résoudra ce paradoxe (d'autant plus que, de **Tigre et dragon** à **Amélie Poulain**, le box-office local n'a cessé de contredire cet a priori). Dernière victime en date de cette étrange coutume, le troublant **Abre Los Ojos** (**Ouvre les yeux** chez nous) d'Alejandro Amenabar est dupliqué par le duo responsable de **Jerry Maguire**.
Eduardo Norieaga est donc remplacé par la star de **Mission: impossible**, interprète de David Aames, un play-boy fortuné gentiment carnassier, sympathiquement irresponsable et qui tombe amoureux de Sofia (Penélope Cruz reprend le rôle qu'elle occupait dans le film original). Mais la jalousie de Julie Gianni (Cameron Diaz), une ancienne conquête un peu trop vite expédiée, provoque un accident qui va défigurer le tombeur. Après avoir un temps très mal vécu la perte de sa beauté, David réussit à retrouver son faciès d'antan, et débute une vie de rêve en compagnie de Sofia. Mais il est progressivement hanté par des visions troublantes qui vont peu à peu prendre le pas sur son existence.

Copie quasi conforme d'**Ouvre les yeux**, **Vanilla Sky** n'ajoute au machiavélique script espagnol qu'une narration excessivement didactique (là où cinq minutes fulgurantes suffisaient à Amenabar pour exposer le dénouement, Crowe se perd dans une demi-heure de scènes explicatives) et le confort voyant d'une grosse production. Ainsi, **Ouvre les yeux** devait se contenter de deux ou trois ruelles désertes pour une ouverture surréaliste renvoyant à ***La Quatrième dimension***. Crowe, lui, s'offre le luxe de bloquer tout Time Square. Sorti de ces divergences bassement matérielles, on retrouve la structure exacte du film original, ainsi que des séquences calquées parfois au plan près. Et malgré cet apparent respect du matériau original, **Vanilla Sky** contredit totalement les fondements d'**Ouvre les yeux**. Car en trahissant en l'espace d'une scène et de quelques répliques le pessimisme forcené du film original et surtout la noirceur du personnage principal (à l'origine, un fieffé sale gosse), Cruise et Crowe ont exactement inversé le propos de leur modèle. Drôle de façon de déclarer sa flamme à une œuvre que le duo déclare admirer ! Vient se rajouter à cet écueil le cabotinage de la presque totalité du casting à l'exception d'une Cameron Diaz de nouveau totalement désinhibée (oui, elle remue encore son popotin !) et du toujours aussi sympathique Kurt Russell. Sur ce point, la palme revient au couple Cruise-Cruz. Tandis que le premier accomplit l'exploit de surjouer même affublé d'un masque lui recouvrant tout le visage ou d'un maquillage le défigurant gentiment (le visage tuméfié à outrance de Noriega est bien loin), la seconde démontre encore une fois qu'en traversant l'Atlantique elle a perdu la grâce qui l'animait dans ses films espagnols. C'est d'ailleurs en comparant l'incroyable déliquescence de son jeu entre le film original et ce triste remake que l'on mesure à quel point cette nouvelle version a perdu tout ce qui faisait le prix d'**Ouvre les yeux**.

Julien DUPUY

USA. 2001. RÉAL.: CAMERON CROWE. SCÉN.: CAMERON CROWE D'APRÈS LE FILM OUVRE LES YEUX D'ALEJANDRO AMENABAR ET MATEO GIL. DIR. PHOT.: JOHN TOLL. MUS.: NANCY WILSON. SPFX: KEVIN MACK POUR DIGITAL DOMAIN, CINESITE, DIGISCOPE ET CFX (VISUELS), KNB (MAQUILLAGES). PROD.: TOM CRUISE, PAULA WAGNER ET CAMERON CROWE POUR PARAMOUNT/CRUISE/WAGNER/VINYL FILMS ET SUMMIT ENTERTAINMENT. INT.: TOM CRUISE, PENÉLOPE CRUZ, KURT RUSSELL, JASON LEE, NOAH TAYLOR, CAMERON DIAZ, NOAH TAYLOR, TIMOTHY SPALL... DUR.: 2H15. DIST.: UIP. SORTIE LE 23 JANVIER 2002.

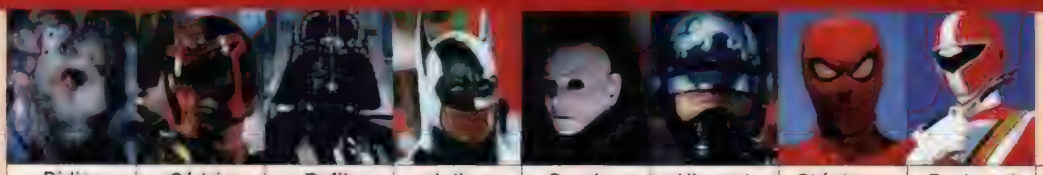
une large audience, il est en effet rare de voir l'image sacro-sainte de la mère violée, humiliée, méprisée avec une telle véhémence. Malheureusement, pour subversif que soit ce parti pris, il ne suffit pas à cacher le manque d'ambition du projet. Alors que Stephen King versait pleinement dans le fantastique en résolvant son intrigue par l'intervention d'extraterrestres, Scott Hicks ne s'intéresse jamais la nature des pouvoirs paranormaux de ses héros. Il se contente de les utiliser pour expliquer la réussite du voyage initiatique entrepris par le jeune Bobby. La mise en scène du film est évidemment à l'image de sa narration: pesante. Ni le danger, ni le suspense ne viennent jamais pimenter le récit. En recyclant les figures majeures de **Stand by me**, ce pur produit de « l'entertainement » américain n'invoque jamais l'inquiétante magie du métrage de Rob Reiner. Il n'est pas étonnant qu'un spectacle aussi consensuel, faisant l'apologie des valeurs d'un passé pourtant peu glorieux, ait rencontré un vrai succès en Amérique. Film pour spectateurs tristes ne souhaitant pas soigner leur spleen, **Cœurs perdus en Atlantide** est en quelque sorte le reflet d'une époque, où l'on se complaît dans le marasme en faisant semblant de se poser de grandes questions.

Bertrand ROUGIER

HEARTS IN ATLANTIS. USA. 2001. RÉAL.: SCOTT HICKS. SCÉN.: WILLIAM GOLDMAN D'APRÈS LE RECUEIL DE NOUVELLES DE STEPHEN KING. DIR. PHOT.: PIOTR SOBOCINSKI. MUS.: MYCHAEL DANNA. SPFX: SCOTT DOUGHERTY POUR CINESITE. PROD.: BRUCE BERMAN, MICHAEL FLYNN, KERRY HEYSEN ET JODI ZUCKERMAN POUR CASTLE ROCK/NPV/VILLAGE ROADSHOW. INT.: ANTHONY HOPKINS, HOPE DAVIS, DAVID MORSE, ANTON YELKIN, MIKA BOOREM, ALAN TUDYK WILL ROTHAAR, ADAM LEFEVRE... DUR.: 1H41. DIST.: WARNER BROS PICTURES. SORTIE LE 16 JANVIER 2002.

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



	Didier Allouch	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Vincent Guignebert	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
13 FANTÔMES		1 Ah bon, il y en a 13 ?		1 Tout simplement nul.		1 Le sujet demandait le respect de règles très précises, mais le réalisateur n'en suit aucune.	0 Un huis clos filmé comme un Michael Bay. Ça donne le tournis !		
A.I.	6 Le plus beau film de SF depuis le **Abyss** de Cameron.	2 Spielberg n'est pas Kubrick, mais c'est tant mieux.	6 Une œuvre qui grandira à chaque vision.	6 Je relève le pari : ce Spielberg-là restera comme l'un de ses plus grands films.		4 Spielberg se noie dans Kubrick. Un foirage hallucinant. Forcément bien, donc !	6 80 % Spielberg, 20 % Kubrick. Alors bon...	2 Le fiasco le plus fascinant de l'histoire du Septième Art !	
L'ASCENSEUR				1 Trop mou et pas assez vulgaire. Mince alors.		3 Un remake supérieur à l'original, ce qui n'était pas difficile.	0 Pour tous ceux qui sont restés coincés dans les années 80 !	1 Un exploit. Un film uniformément mauvais du début à la fin.	
LES AUTRES	5 Exécution parfaite. Histoire impeccable. Et en plus ça fout la trouille.	5 Classique, envoûtant, flippant... L'anti-James Ivory !	5 La recette des chocottes à l'ancienne. Y'a bon !	5 Lire ma critique page 42.	6 Parfait pour bien finir l'année.	4 À l'image de Sixième sens, du bon cinéma fantastique tout public.	5 Du très bon travail d'artisan au service du film de trouille.	4 De grandes idées, de belles images, mais pas de suspense.	
GHOSTS OF MARS	6 Un pur western jouissif de Monsieur Carpenter. Le bonheur !	6 Un remake barbare de Zulu, qui est aussi le meilleur western de Carpenter.	5 Un pur western jouissif d'Howard Hawks. John Wayne est une belle blonde !	6 La vache, ça fait du bien !	1 Flop pour Big John.	6 On sort du film, on se raconte des scènes, on sourit comme des cons. HEUREUX !	5 Une date dans l'histoire du Fantastique, comme d'hab' chez Big John.	4 Carpenter réalise une bonne bobine sur deux. Et ça l'amuse !	
HARRY POTTER	2 J'avais lu le livre, donc très peu d'intérêt.	5 Académique et euphorisant, digne d'une production Spielberg des années 80.	4 Académique, friqué, lissé, et donc parfaitement agréable.	2 Une transposition crétine et dénuée de talent.		0 2h30 et pas un seul vertige de l'enfance. Un film de fonctionnaires.		2 Triste constat : le film est identique au roman.	
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU	3 Je ne connais pas l'univers de Tolkien, je me suis senti exclu. Mais c'est beau.		6 Au-delà du fantasme...	5 Plutôt assez génial, malgré une légère déception.		4 Trois longues heures d'exposition sauvées par une dizaine de scènes inoubliables.	6 On ne peut pas mettre plus !	6 Plus qu'un film, c'est l'acceptation d'une utopie, un rêve prenant vie.	
SPY GAME	4 Un film d'espionnage à l'ancienne. Redford est génial et Scott rend un film ultra-efficace.		4 Exercice de style beaucoup plus raffiné qu'on ne l'aurait cru.	2 Un film d'espionnage à l'ancienne, monté comme une bande-annonce pour faire neuf.				2 Le film tient uniquement sur les épaules de Robert Redford. C'est peu.	
THE ONE	1 Scénario trop débile, seul le combat final est à sauver.		3 Cabrioles rigolotes, et ennui mortel à la moindre ligne de dialogue.	4 Un gâchis bruyant, certes, mais qu'est-ce que c'est fun !	5 C'est con mais qu'est-ce que c'est bon !	4 Toutes les dix minutes, une idée folle qui fait oublier le côté sous-Matrix du film.	4 Quand Matrix fait des petits, ça débourre !	3 Jet Li a désormais son Matrix Personnel, parce qu'il le vaut bien.	
OSMOSIS JONES			4 Buddy movie + comédie familiale cradingue + film noir à message.			4 L'Aventure intérieure version animée, avec Bill Murray à la place de Martin Short. Drôle.	4 Une bataille dans l'estomac de Bill Murray. Idée géniale mais sous-exploitée !	4 Drôle et faisant preuve d'imagination. Que demande le peuple ?	
TIME AND TIDE	5 Une bombe atomique. Même choc que The Killer en son temps.	3 Mise en scène somptueuse et script incompréhensible, d'où décrochage.	5 Expérimental, incompréhensible, hystérique, surexcitant. Abel Gance is back !	5 Un chef-d'œuvre à fleur de peau, accessoirement incompréhensible.	5 Virtuose.	6 On pensait Tsui Hark à l'agonie, il retourne à un cinéma de l'Absolu. Mieux qu'un film : un geste.	5 Quand Tsui Hark magnifie ses expérimentations vandammesques. La claque !	4 Même quand il raconte n'importe quoi, Tsui Hark le fait avec brio.	
VANILLA SKY	3 C'est pas mal mais c'est exactement le meme film qu'Ouvre les Yeux. Donc deja vu.			1 Je préférais la V.O.			0 Ouvre les yeux : DVD disponible pas cher dans toutes les bonnes boutiques.	1 Ni charme, ni subtilité, ni audace. Et en plus c'est un remake...	
ZOOLANDER	3 Con, con, con ! Drôle, drôle, drôle !		3 Drôle dans l'hémisphère gauche. Pas drôle dans l'hémisphère droit.	4 Une comédie gentiment critique et franchement plaisante.			3 Bourré de gags super drôles où on rigole pas !	5 Si comme moi vous faites collection des films cons, voici un joli prototype.	

« Euh... Quelqu'un d'assez aimable pourrait-il me tourner les pages de Mad Movies ? Sinon, je sens que je vais m'énerver ! »

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :
18,29 €/120 F au lieu de 22,86 €/150 F prix au numéro (-20 % de réduction)
Je choisis en cadeau 1 ancien n° de Mad Movies ou Impact
Je désire le n° de Mad Movies ou le n° d'Impact

❑ Je m'abonne pour 1 ans (11 numéros) :
29,72 €/195 F au lieu de 41,92 €/275 F prix au numéro (-30 % de réduction)
Je choisis en cadeau 2 anciens n° de Mad Movies ou Impact
Je désire les n° de Mad Movies et d'Impact

❑ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :
54,11 €/355 F au lieu de 83,84 €/550 F prix au numéro (-35 % de réduction)
Je choisis en cadeau 3 anciens n° de Mad Movies ou Impact
Je désire les n° de Mad Movies et d'Impact

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

Règlement à l'ordre de Mad Movies - CPF joint par ❑ chèque ❑ mandat

ETRANGER
Europe par voie de surface : même tarif.
Hors Europe et Dom-tom par avion : 6 numéros : 28,96 €/190 F.
11 numéros : 52,59 €/345 F. 22 numéros : 98,32 €/645 F.

COMPANY MAN
DE VICENZO NATALI

L'espion qui venait de nulle part

LITTÉRALEMENT ASSIÉGÉ PAR LES EXÉCUTIFS DES STUDIOS HOLLYWOODIENS, SUITE AU SUCCÈS D'ESTIME DE **CUBE** EN 1997, VINCENZO NATALI DÉCIDE DE PRENDRE SON TEMPS ET CHOISIT FINALEMENT UN PROJET PLUTÔT ÉTRANGE : UN FILM NOIR SUR LA QUÊTE D'IDENTITÉ. MYSTÈRE, MYSTÈRE...

Le cinéphile européen s'est depuis longtemps fait à l'idée d'une capitale hollywoodienne croulant sous les candidatures de jeunes cinéastes en herbe. Pourtant, dans les faits, les studios avouent constamment leur pénurie de jeunes talents, et ce notamment dans les domaines du film d'action, d'horreur et fantastique, c'est-à-dire précisément les genres les plus rentables. À Hollywood comme ailleurs, c'est avant tout la reconnaissance qui motive les réalisateurs, et celle-ci passe plus volontiers par des **American Beauty** plutôt que des films d'exploitation. Les chasseurs de tête sont donc continuellement sur le qui-vive, prêts à sortir le chéquier dès qu'un inconnu montre des signes ostentatoires de compétence commerciale. Vincenzo Natali en a fait les frais à l'époque où **Cube**, son long métrage de fin d'études, voguait encore dans les festivals. « *On m'a offert tous les scripts possibles dont les titres se terminaient par des chiffres romains* » avouera le jeune cinéaste américano-canadien (il a la double nationalité). Son film de SF claustrophobe à 300.000 dollars avait tout de la petite perle ultra-rentable, et il s'avèrera effectivement profitable dans les pays où il bénéficiera du minimum de promotion (la France et le Japon en tête). Mais avant même cette apparition sur les écrans, Natali est courtisé de toutes parts. On lui soumet le script de **Phone Booth**, écrit par Larry Cohen, thriller claustro se déroulant en temps réel dans une cabine téléphonique. Apprenant qu'il s'agit là du rip-off d'une idée d'Hitchcock, Natali, intimidé, laisse tomber l'affaire (le film sera finalement réalisé par Joel Schumacher). Puis vient **Slice**, autre thriller que Natali co-écrit avec Toinette Terry, au budget estimé à vingt millions de dollars, et que l'auteur décrit comme un « ***Bonnie and Clyde*** *dans le milieu de la génétique* ». Enfin, il s'attarde un moment sur **Nothing**, une comédie où deux héros se perdent dans l'univers à la Dali qu'ils ont eux-mêmes créé. Parallèlement, il développe avec son ami David Hewlett (interprète de Worth dans **Cube**) une série télé titrée *The Domain*, dont il est censé réaliser le pilote.

LA PERLE NOIRE

Difficile, pourtant, de convaincre les studios avec ces projets originaux, là où tous préfèreraient le voir enchaîner directement sur **Cube 2**. Tributaire de ses financiers, Natali sait qu'il aura besoin de passer par un second film « de commande » avant de pouvoir monter ses propres projets, et jette un œil plus attentif sur les piles de script reçus. « *Parmi ceux que j'ai lus,* ***Company Man*** *est un des rares scripts que je me sentais capable de faire, que je comprenais, qui me correspondait. Si j'en avais eu le talent, c'est le genre de script que j'aurais pu écrire* ». Nul doute que la personnalité des producteurs Hunt Lowry et Casey LaScala y a aussi été pour beaucoup. Hunt Lowry a roulé sa bosse de chez Roger Corman aux buildings de Disney et Warner. La structure qu'il préside aujourd'hui, Pandora, a des excroissances européennes que l'on retrouve sur des projets aussi auteurisants que **Ghost Dog**, ou **Pola X**. Aux côtés de Casey LaScala, il a récemment produit le très attendu **Donnie Darko**, film fantastique de Richard Kelly sur lequel personne à Hollywood ne voulait miser un kopek. La conjonction de producteurs à la fois respectueux des réalisateurs, attentifs au genre et preneurs de risques n'est, on s'en doute, pas faite pour déplaire. Le script de **Company Man** que les deux hommes soumettent à Natali a été écrit par Brian King (auteur pour HBO d'un remake du film de Roger Corman, **Le Jour de la fin du monde**). Il suit les traces de Morgan Sullivan, un homme quelque peu désenchanté, malheureux en ménage, et depuis peu sans emploi. Parfait pour son total anonymat, Sullivan est contacté pour devenir un espion à la solde d'une multinationale. Fasciné par la nouvelle vie qu'il espère mener, il se retrouve vite à parcourir sans joie

Ci-contre et ci-dessous : Morgan Sulivan (Jeremy Northan), salary man ordinaire et espion malgré lui.

Ci-dessus, de haut en bas: Rita (Lucy Liu) et son protégé, Morgan / Deux soldats anonymes à la solde d'une mystérieuse multinationale. Un petit air de Brazil.

les conventions, les hôtels et les aéroports sans tout à fait comprendre ce que l'on attend de lui. Lorsque les choses se compliquent, et que Morgan se retrouve pris au piège de sa nouvelle identité, il n'a pas d'autre choix que de se retourner vers Rita, une femme mystérieuse, certains diront « fatale », seule habilitée à l'aider…

UN FILM NOIR EN COULEURS

On n'en saura pas plus, tant les auteurs hésitent à communiquer sur une intrigue qui ménage son lot de retournements de situations. En effet, la situation s'avèrera d'autant plus délicate pour chacun des protagonistes que notre héros ne tardera pas à découvrir que sa nouvelle identité en cache encore une autre : bref, que même son statut d'espion est un leurre. « ***Company Man*** *est construit sur les modèles de films d'espionnage des années 60, ceux créés en pleine guerre froide. Je pense notamment à* ***Un Crime dans la tête*** (**The Mandchourian Candidate**, 1962 - ndr) ». En citant ce classique de John Frankenheimer, Derek Rogers, le chef opérateur attitré de Vincenzo Natali, nous donne de sérieux indices quant à la teneur du projet. Attention : parano en vue et lavage de cerveau à tout va ! « *Il y a pas mal de points communs entre* ***Company Man*** *et* ***Cube*** » avance Natali. « *Les deux films parlent d'enfermement, de gens pris au piège d'un labyrinthe. Il était physique dans* **Cube**. *Il sera psychologique dans* ***Company Man***. *Mais ce dernier ajoute à ce thème celui de la quête d'identité.* ***Company Man*** *est l'histoire d'un homme à la recherche de ce qu'il est réellement et qui découvre qu'il est en fait la dernière personne à laquelle il aurait pensé. C'est James Bond perdu chez Kafka !* ». Et comme on ne se refait pas, la notion de claustrophobie chez Natali passe plus que jamais par une débauche d'éléments visuels. Peu intimidé par les dix petits millions de dollars alloués par la production (à côté du budget de **Cube**, c'est le grand luxe !), Natali a mis de nouveau la pression sur son chef opérateur. « *Ma relation avec Vincenzo est assez spéciale* » nous confirme Derek Rogers, qui, avant **Cube**, avait déjà éclairé

Ci-dessus :
Instantané d'une recherche d'identité très physique pour Morgan Sullivan.

COMPANY MAN PRÉSENTÉ PAR

JEREMY NORTHAM

« Comment décrire ce film ? Disons que c'est un thriller d'espionnage hyper-parano à caractère fantastique, avec des emprunts au ***Prisonnier*** et à **Un Crime dans la tête**. L'histoire est celle d'un citoyen transparent, terne, évoluant dans un monde anonyme et sans relief. À cet homme est soudain proposée une nouvelle identité. Un des moments-clés, pour moi, est la scène où il demande à ses nouveaux employeurs quel type d'homme il doit « *devenir* » et que ceux-ci lui répondent « *Il peut être qui vous voulez* ». Le personnage qu'il va se créer est parfois habilement brossé, parfois il redevient la masse d'incertitudes qu'il était auparavant. Pour un comédien, jouer un tel rôle vous renvoie forcément à beaucoup de choses intimes propres à ce métier. Quand on passe des heures dans la peau d'un autre, à vivre des situations le plus souvent intenses, et que la journée se termine, on a parfois cette impression de ne plus savoir qui on est réellement, de ne plus vraiment distinguer ce qu'est la vie dite « normale ». On est quelque part affecté par les différents prismes de cette industrie, et la personne que l'on pense être n'est pas forcément celle que les autres perçoivent. L'histoire de **Company Man** réunit donc tous ces avantages à mes yeux. C'est la raison pour laquelle j'aime les histoires populaires intelligemment brossées, parce qu'il y a toujours de multiples niveaux de lecture qui y cohabitent, et pas seulement sur un plan littéraire. De plus, les choses effrayantes que traversent ce héros sont aussi parfois l'occasion de touches d'humour bien senties. L'ambiance du film est, je crois, assez spéciale. »

Propos recueillis par Didier ALLOUCH
Traduction et mise en forme : Rafik DJOUMI

pour lui le court métrage **Elevated**. « *Je crois qu'il apprécie tout particulièrement de savoir qu'il peut me demander l'impossible. C'est quelqu'un d'extrêmement visuel et mon style est suffisamment dynamique pour lui, très porté sur les éclairages bruteaux et les angles de caméra les plus dramatiques. Or, ce nouveau film est tout entièrement porté par la perception de la réalité du héros. La distorsion de cette réalité est à la base du suspense, et cela nous a amenés à des démarches presque impressionnistes, à recourir souvent à des filtres clignotants, des plans macros extrêmes, des lentilles périscopiques ou des courtes focales. Et Jeremy nous a même permis de lui faire subir des choses bizarres, et lui faire rentrer dans les narines ou dans la bouche les appareils de prise de vue les plus improbables* ».

HOMME FRAGILE ET FEMME FORTE

Ce Jeremy là, c'est l'acteur principal Jeremy Northam, qui endosse la défroque aux multiples personnalités de **Morgan Sullivan**. Plutôt transparent pour le public de **Mimic**, **Amistad** ou **Happy Texas**, Northam a peut-être trouvé là le rôle adapté à son physique fragile et presque maladif. Mais sa réputation d'acteur difficile sur les plateaux l'aura malgré tout poursuivi. « *Oui, c'est vrai, il est impossible !* » rigole Natali « *mais il est l'un des rares à avoir la rage suffisante pour la transformation de ce loser attendrissant en… quelque chose d'autre que je ne vous révèlerai pas. Le film étant par moments très abstrait, les cauchemars vécus par cet homme auraient pu empêcher le spectateur de s'identifier à lui. Jeremy leur sert de point d'entrée* ». Mais le nom véritablement « bankable » du générique est bien évidemment celui de Lucy Liu, propulsée vedette à magazine l'espace de quelques coups de tatanes bien sentis dans **Charlie et ses drôles de dames**. Totalement assimilée à l'image de femme fatale et d'héroïne de James Bond, Natali lui a pourtant réservé un rôle moins convenu. « *En fait, Lucy hérite du rôle généralement dévolu au personnage masculin de ce genre de films. C'est elle qui vient à la rescousse de Morgan et le guide dans son enquête, alors que Jeremy Northam a le rôle de la jeune fille en péril, dans de sales draps. J'ai trouvé cela assez novateur* ». Et avec l'aide de son « conceptual illustrator » Todd Cherniawsky (assistant aux décors d'**Armageddon** et de **La Planète des singes**), Natali semble avoir fait de l'innovation une des obligations de **Company Man**. « *En fait, nous avons beaucoup emprunté aux codes du film d'espionnage et du film de guerre, tout en les distordant* » explique le réalisateur. « *Généralement, dans ces films « noirs », les personnages sont éclairés de lumières vives sur des fonds sombres, très contrastés. Sachant que nous faisions un film sur l'identité, nous n'avons pas hésité à plonger les protagonistes dans l'ombre ; on n'y voit parfois que leur silhouette, alors que les décors sont en pleine lumière. Derek Rogers appelle cela du* « negative noir » ». Et Rogers renchérit effectivement sur ces parti-pris : « *Le film débute par des teintes monochromatiques directement inspirées d'**Alphaville** de Jean-Luc Godard, pour se développer en concept de « film noir en couleurs ». Plus l'intrigue se resserre, plus la saturation des couleurs augmente, pour s'achever en une véritable célébration chromatique* ». Tourné à Toronto l'été dernier, **Company Man** subit en ce moment-même quantité d'opérations assurées par Bret Culp, spécialiste des effets digitaux (**Mimic**, **Big Hit**) à la tête de la société C.O.R.E. Connaissant le goût de Natali pour l'inédit et le conceptuel, on peut désormais s'attendre à tout…

Rafik DJOUMI
Propos recueillis pas Didier ALLOUCH

COMPANY MAN PRÉSENTÉ PAR

LUCY LIU

« Après **Charlie et ses drôles de dames**, je savais que je voulais faire quelque chose de beaucoup moins léger, une de ces productions indépendantes pour lesquelles j'ai commencé à faire du cinéma. Ce script est arrivé au bon moment. Il était bien écrit, ingénieux, hitchcockien. Puis, quand j'ai rencontré Vincenzo, il est arrivé au restaurant avec des piles de dessins. Pas des coups de crayons ! Non, des dessins en couleurs, de vraies planches de bédés. Il était complètement habité par sa vision, et au fil du tournage, on s'apercevait qu'il restait extraordinairement cohérent avec ce qu'il avait décidé en amont. Mon rôle m'a d'autant plus intéressé qu'il est, je dirais, subliminal ! Cette femme mystérieuse apparaît, accomplit des actions importantes, puis disparaît tout aussi sec. Et alors que le personnage de Morgan traverse une grave crise d'identité, elle l'embrouille encore plus, et trouve le moyen de le faire tomber amoureux d'elle. Elle est tour à tour son guide, son phare et sa perte. Mais je ne peux pas vous en dire trop. Le film réserve tellement de surprises, tellement de révélations que je pense que certains n'hésiteront pas à retourner le voir. J'admire Vincenzo parce qu'il n'a pas fait n'importe quoi tout de suite après **Cube**. Il a attendu le bon projet, et **Company Man** en est un qui lui tient à cœur. Sa trame est fouillée, beaucoup plus compliquée que celle de **Cube**, et c'est très impressionnant visuellement. Nous avons passé de bons moments suspendus devant des écrans verts, mais je me fie aux dessins que Vincenzo m'avait montré pour me faire une idée du résultat définitif. Je pense que **Company Man** va plaire au public et je suis persuadée que Vincenzo va devenir une star ! »

Propos recueillis par Didier ALLOUCH
Traduction et mise en forme : Rafik DJOUMI

Ci-dessous:
Après son court-métrage Elevated et son long-métrage Cube, Vincenzo Natali renoue avec un univers de SF colorée et glaciale à la fois.

ICHI THE KILLER

DE TAKASHI MIIKE

TERRIFIANT, BORDÉLIQUE ET CRUEL, COMME LES MEILLEURS OPUS DE TAKASHI MIIKE, **ICHI THE KILLER** VIENT TOUT JUSTE D'ÉCHAPPER À UNE INTERDICTION TOTALE AU JAPON ET S'AFFIRME D'ORES ET DÉJÀ COMME L'UNE DES ŒUVRES LES PLUS AUTHENTIQUEMENT CINGLÉES DE CES DERNIÈRES ANNÉES. UN VRAI CAUCHEMAR GORE EN ROUE LIBRE. ACCROCHEZ-VOUS, ÇA VA SAIGNER...

THE AUDITION

Bête de concours (entendez par là bête de festival), Takashi Miike reste cependant un cinéaste très confidentiel en France, aucun de ses films n'ayant eu les honneurs d'une sortie en salle, ni même en vidéo ou DVD. The Audition (sombre histoire de femme très très fatale), son œuvre la plus « classique » (notez les guillemets), est sur les tablettes des distributeurs depuis longtemps et devrait parvenir sur les écrans avant mai 2002. Trop barré, trop glauque, trop violent, et ceci même pour le marché japonais, Ichi The Killer n'a sans surprise pas trouvé de distributeur en France.

Depuis 1991, Takashi Miike a réalisé au total plus de quarante-cinq films (45 !), si l'on inclut dans le lot ceux destinés à la télé ou à la vidéo. Un score monstrueux, qui a assuré au metteur en scène une réputation de filmeur fou, attisant du même coup la curiosité de la presse et des festivals du monde entier. Sans vouloir offenser le monsieur, force est de reconnaître que c'est donc au moins autant pour sa frénésie stakhanoviste que pour les qualités réelles de son œuvre qu'il a d'abord suscité l'intérêt.

L'AUTRE JAPON

Malentendu ? Pas vraiment. Car à la vision de sa filmo, il est clair qu'il y a à boire et à manger dans le travail de Miike. Méchamment décalés mais aussi unanimement plombés au niveau du rythme, ses films, foirés environ une fois sur trois, doivent en fait être considérés comme des comics books gribouillés d'un trait rageur, des brûlots anarchisants ou encore comme des exercices d'écriture quasi-automatique. Un vrai bric-à-brac filmique quoi qu'il en soit, dont le désordre est d'ailleurs pleinement revendiqué par le réalisateur : « *Je me moque absolument de me planter. Si ça ne marche pas, je me dis simplement que ça passera mieux la prochaine fois* » aime-t-il ainsi à répéter. Un peu à la manière de notre Jean-Pierre Mocky national, Miike bâcle donc sciemment (jamais de script-girls sur ses tournages) et comme le proprio du Brady, s'est fait fort au fil des films de fustiger les aspects les moins reluisants de la société dans laquelle il œuvre. Et si les moyens employés par le Nippon sont éloignés de ceux du Français, ne serait-ce que par son goût pour une violence graphique salée et l'emploi de métaphores barrées rattachées au plus sombre cinéma d'exploitation, le constat final reste cependant à peu près le même : ils sont tous pourris et le monde est un « freak show ». Logiquement, les personnages majeurs de l'œuvre miikienne composent donc une des plus affolantes galeries de malades vus sur un écran. Parmi ces « spécimens » reluisants, on citera en vrac une belle nippone découpant en rondelles un amant malheureux à l'aide d'un fil de fer (**Audition** - 1999), une gentille mère de famille soignant sa frigidité à coup de shoots

Page opposée :
En trois vignettes, toute la fraîcheur du cinéma de Takashi Miike (c'est lui qui porte si bien le bonnet sur la photo en bas à gauche).

EST TRASHY

Ci-dessous :
Kakihara (Tadanobu Asano), un mixe improbable entre le Joker, L'Homme qui rit d'Hugo et un super-vilain de Manga.

d'héroïne (**Visitor Q** - 2001) ou encore une adolescente tueuse tirant des fléchettes avec son vagin (**Fudoh : The New Generations** - 1996). Bienvenu au Japon, Bond-san !

LE PIRE DU PIRE

On croyait donc avoir à peu près tout vu, et voilà que Miike, visiblement ravi de glisser sur la pente savonneuse de la surenchère, signe avec **Ichi the Killer** le film le plus extrême de sa prolifique carrière. Un projet d'ailleurs conçu dans cette optique, le cinéaste ayant annoncé un peu partout avant même le premier tour de manivelle : « *Je veux faire un film tellement épouvantable qu'il sera impossible de le sortir* ». On ne saurait être plus clair et on souhaite un joyeux Noël à ses producteurs… Le pari est en tout cas presque gagné, puisque le film a déjà fait tourner de l'œil pas mal de censeurs dans toute l'Asie et sort finalement pour les fêtes (!) à Tokyo, mais après délestage de quelques-unes des séquences les plus éprouvantes et une stricte interdiction aux mineurs (très peu usitée dans l'Archipel). Là encore, on ne saurait réellement s'étonner de la réaction des ligues de vertus. Pour vous donner une idée, les premières minutes du film montrent un ignoble mafieux, occupé à transformer le visage d'une jeune fille en bouillie sanglante à coups de poings, avant de la violer. Le tout est suivi par un cinglé, qui observe la scène de l'extérieur en se masturbant. Cerise sur le gâteau : cette séquence bucolique se conclut sur un gros plan de la flaque de sperme laissée par le voyeur, d'où émergent (en 3D) les idéogrammes du titre. Très chic…

DEUX TARÉS POUR UN MASSACRE

Adapté d'un manga flingué de Hideo Yamamoto, **Ichi the Killer** (**Koroshiya Ichi** en V.O, soit « Tueur 1 ») semble pourtant partir sur un postulat classique du polar, à savoir l'opposition entre deux assassins, une trame qui évoque assez directement (mais en moins joli) **La Marque du tueur** (**Koroshi no Rakuin** - 1967) de Seijun Suzuki… À la suite de l'assassinat d'un parrain, l'exécuteur Kakihara - ex-lieutenant du défunt - se lance à la recherche du meurtrier, qui n'est autre que le tueur Numéro Un du titre, un cador du dessoudage. Résumé comme ça, on pourrait déjà imaginer un bon vieux « yakuza-eiga » (film de yakuzas) sous-tendu par les histoires de code d'honneur habituelles et les interrogations existentielles des assassins solitaires, etc, etc. Évidemment, le résultat n'a rien à voir, puisqu'il s'agit ici d'une grande histoire d'amour contrariée entre Ichi et Kakihara, deux serial killers SM qui ne cherchent qu'à connaître une ultime jouissance en découpant dans la chair de leurs ennemis. Kakihara, c'est Tadanobu Asano, décidément en passe de devenir le plus emballant des jeunes acteurs nippons. Belle gueule, vu entre autres dans le

Ci-dessus :
Une des bastons improvisées du film. Attention, ça ne devrait pas tarder à saigner !

Tabou d'Oshima ou en dandy rock dans des pubs de Wong Kar-wai, le playboy ébouriffé s'est fait cette fois un faciès monstrueux, Kakihara étant un adepte de la scarification et des piercings multiples. Le visage transformé en carte routière, la bouche découpée au rasoir façon *Homme qui rit*, Kakihara est aussi un vrai dandy et porte une panoplie de costards bariolés qui ne dépareraient pas dans la garde-robe du Joker. Un vrai vilain de manga donc, qui passe la quasi-totalité du film à torturer de pauvres types en ricanant (lors d'une séquence édifiante il accroche un gangster à des hameçons et lui balance de l'huile bouillante sur la figure avant de l'écorcher vif), quand il ne nous fait pas partager les aspects les plus délicats de sa vie intime (une prostituée décavée l'enchaîne et le passe à tabac). Au passage, le garçon se coupe également un morceau de langue, en signe de pénitence face à un chef de gang ennemi et discute immédiatement après au téléphone en bafouillant et en crachant du sang partout... Face à cette crapule déchirée, Nao Omori compose un Ichi moins grandiloquent, mais tout aussi redoutable. Psychotique déguisé en vigilante (il porte une belle tenue en cuir), Ichi ne s'est jamais remis de sa participation à un viol collectif et s'est depuis transformé en une sorte d'autiste halluciné. Assassin-victime, il est dirigé par un commanditaire nauséabond (incarné par le réalisateur Shinya **Testuo** Tsukamoto, grand ami de Miike), qui le plonge dans des transes hypnotiques afin de le pousser à tuer. Le détail amusant, c'est qu'Ichi se débarrasse de ses ennemis à l'aide de rasoirs cachés dans ses bottes. Un ustensile rigolo, qui donne lieu aux scènes les plus épouvantables du film, comme celle (réminiscence d'**Audition**) dans laquelle Ichi découpe morceau par morceau une fille qui tente de lui échapper, ou encore ce plan déjà anthologique dans lequel il ouvre littéralement un gangster dans le sens de la longueur...

APRÈS MOI, L'APOCALYPSE

Pris dans ce tourbillon de massacres, chacune des actions d'Ichi répondant à celle de Kakihara, Miike oublie parfois un peu son script en route et l'accumulation de séquences brutales joue évidemment à la longue contre l'équilibre du film. Mais qu'importe, le cinéaste s'en tire par une de ces conclusions poétiques dont il a le secret, manière expéditive de refermer la porte sur cette impasse aux violences. Il a depuis tourné quatre autres longs métrages, (dont la comédie musicale horrifique **The Happiness of the Katakuris** et le troisième opus de sa série des **Dead or Alive**) et nous laisse avec cette sensation d'avoir assisté à un nouveau dépeçage en règle du cinéma de genre nippon. Comme si après lui, il ne devait plus rien rester, que de la viande contre les murs et des yakuzas écorchés. Dur.

Julien CARBON

Loué soit

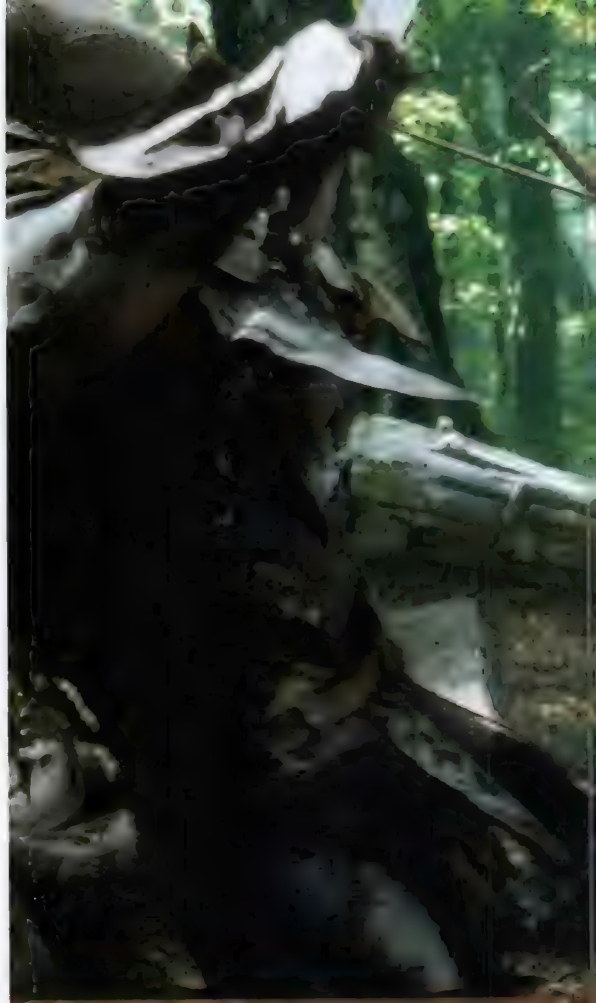
LA COMMUNAUTÉ D

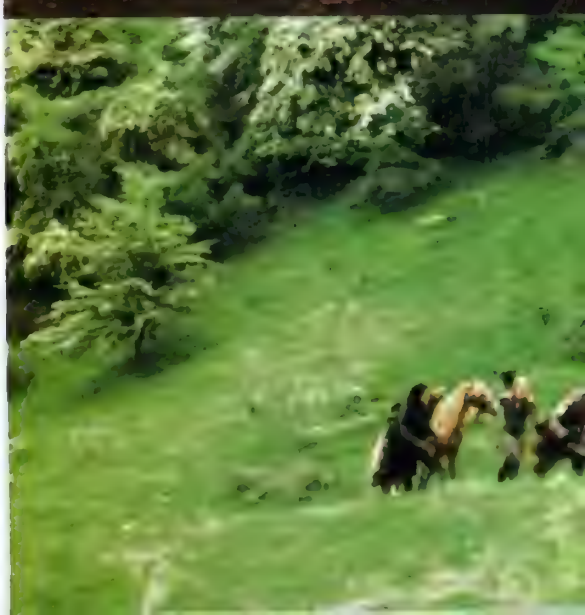
À L'HEURE OÙ VOUS LIREZ CES LIGNES, LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU SERA SORTI EN SALLES. VOUS L'AUREZ VU (ET ON L'ESPÈRE REVU !) ET VOUS VOUS SEREZ FAIT VOTRE PROPRE OPINION. L'OCCASION EST DONC TROP BELLE, POUR NOUS, DE VOUS PROPOSER UN EXERCICE ASSEZ RARE DANS NOS COLONNES. NOUS VOUS INVITONS

le seigneur

L'ANNEAU DE PETER JACKSON

DANS LES PAGES SUIVANTES, À UNE PLONGÉE ANALYTIQUE DANS LES ENTRAILLES D'UN FILM-MONUMENT, NON PAS POUR CHERCHER À VOUS CONVAINCRE DE SA VALEUR ARTISTIQUE, MAIS JUSTE POUR VOUS DONNER DES ÉLÉMENTS QUI VOUS PERMETTRONT DE MIEUX EN APPRÉCIER LES MULTIPLES FACETTES ET LES INCROYABLES SUBTILITÉS. BONNE LECTURE !





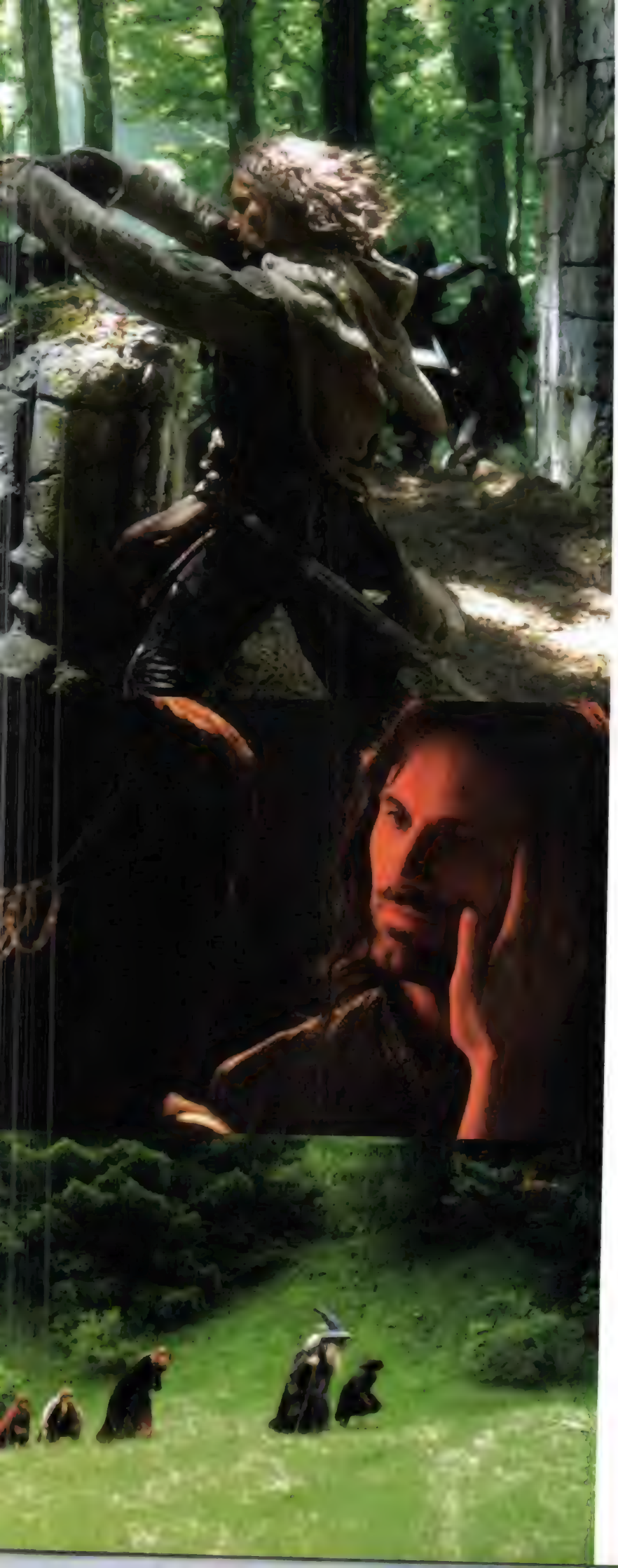
Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas:
Aragorn (Viggo Mortensen) en plein combat contre des Orcs / Frodon (Elijah Wood) face à Galadriel (Cate Blanchett), une reine-Elfe particulièrement puissante /
Aragorn. Surnommé aussi « Grand-Pas », ce descendant d'Isildur pâtit d'une lourde hérédité et c'est aussi pour racheter les erreurs de ses ancêtres qu'il rejoint la communauté /
La communauté, guidée par Gandalf le gris (IanMcKellen) en marche vers les Monts Brumeux.

Ci-dessous :
Boromir (Sean Bean), le fils du roi Denethor rejoint la communauté malgré une opinion dissonante quant au sort à réserver à l'anneau (il désire se servir de ce pouvoir, plutôt que le détruire). Guerrier fougueux et téméraire, il risque de payer très cher le fait qu'il mésestime le pouvoir de l'anneau.

L'excitation qui nous a étreints, il y a maintenant trois ans, à l'annonce du projet du **Seigneur des anneaux** n'avait presque rien à voir avec notre admiration pour l'œuvre de Tolkien. Autant l'avouer, si Lawrence Kasdan était parvenu à décrocher les droits, comme il le souhaitait à l'époque, nous aurions d'emblée abandonné tout espoir. Sachez-le, c'était bien le nom de Peter Jackson qui avait réveillé nos glandes salivaires. Forcément, notre penchant naturel pour le sale gosse de **Bad Taste** et **Braindead** y était déjà pour beaucoup. Mais ce sont surtout ses discrètes notes d'intentions, affichées au travers de **Créatures célestes** et de **Fantômes contre fantômes**, qui ont été le plus décisives. Entre la danse en forêt d'une Kate Winslet-Galadriel pour le premier, et une Faucheuse-Nazgul pour le second, Jackson nous donnait de précieux indices quant à ses prédispositions, et nous promettait par-là même de donner, enfin, toutes ses lettres de noblesse à un genre qui nous faisait d'autant plus fantasmer que le cinéma ne lui avait jamais complètement rendu justice. Quand il évoquait le genre en question, à savoir l'Heroic-Fantasy, Jackson en arrivait aux mêmes conclusions que nous : aucun film à s'y être frotté n'était jamais parvenu à la hauteur de ses ambitions (si l'on excepte son équivalent asiatique, et animé, que fut **Princesse Mononoke**).

Trois axes fondamentaux définissent ce genre : sa narration (structure mythologique) ; son esthétisme (postromantique) ; sa tonalité (physique, barbare et mystique). Ainsi, le cinéaste néo-zélandais, décidé à donner à l'Heroic-Fantasy son film emblématique, s'est d'abord attaché à analyser les erreurs passées, y compris les manquements de ses plus prestigieux aînés, c'est-à-dire John Milius et son **Conan le barbare**, McTiernan et son **13ème guerrier**, voire Ridley Scott et son **Legend**. **Conan** avait pour lui sa parfaite construction mythologique et son design fouillé, auquel manquait cruellement toute conscience du découpage et, donc, le moindre effet pulsionnel. **Le 13ème guerrier** bénéficiait, lui, de talents graphiques, pulsionnels et rythmiques ébouriffants, hélas ombragés par de sérieux handicaps narratifs (en tout cas, dans son montage actuel). Enfin, **Legend** sacrifiait toute idée de construction narrative, d'impact physique ou de sérieux mythologique au profit de ses superbes recherches plastiques. L'amateur en était donc réduit à chercher l'équilibre de ces données multiples dans des films à caractère historique, certes « heroic » mais dénués de toute « fantasy » (**Les Vikings** de Fleisher, **La Chair et le sang** de Verhoeven, le **Braveheart** de Gibson), à grappiller les seuls éléments honorables de films très embarrassants (la musique, la photo et le superbe dragon Vermithrax du **Dragon du Lac de Feu**, la première apparition du Madmartigan de **Willow**) et à rattraper intellectuellement l'équilibre d'œuvres tour à tour inspirées et fourre-tout (**Excalibur**). Or, si Jackson n'avait ni le talent de scénariste d'un Milius, ni la maîtrise formelle d'un McTiernan, il les talonnait sérieusement, se mesurait à eux, et surtout, en bon fan-boy, connaissait sur le bout des doigts les fondements littéraires ou ludiques de l'Heroic Fantasy, tout en prouvant par sa carrière passée qu'il avait l'ambition nécessaire à un projet aussi démesuré. C'était lui et personne d'autre !

La Communauté de l'anneau débute par une bataille empruntée au *Silmarillon*. La séquence donne le coup d'envoi d'une mise en scène entièrement dédiée à la construction scénique et à la mise en valeur du mouvement. Plutôt que de s'en remettre aux leçons d'un siècle de batailles filmiques rangées, Jackson réitère l'un des principes moteurs de **Fantômes contre fantômes**, et emprunte ses figures de style à l'école de la comédie musicale. La caméra survole un tronçon de montagne cadré sur le bord droit, où les déplacements de troupes s'effectuent vers le haut de l'écran, tandis qu'en contrebas, une mer de figurants Orques s'écoule furieusement de droite à gauche, mouvement parasite que la caméra va soudainement adopter à son tour pour nous permettre de découvrir pleinement le champ de bataille (merci Minnelli). Une rangée de soldats elfiques attend l'armée des Orques, ligne de défense qui s'étend à l'infini, partant du bord gauche de l'écran et plongeant vers le centre avec une légère courbure. Ces défenseurs lèvent alors leurs épées successivement, dans un mouvement de « hola » directement issu des innovations d'un Busby Berkeley, les



épées défensives remplaçant ici les jambes des danseuses. La vague de cette « hola » rejoint rapidement le bord gauche accompagnée d'un roulement sonore qui culmine dans un fracas métallique. Et alors que l'on pourrait s'attendre à ce que le clash des armées ait enfin lieu, apparaît l'ombre menaçante de Sauron. Un travelling arrière en plongée, partant des visages éberlués des combattants assaillis, révèle au premier plan le heaume du Seigneur des Ténèbres, accentuant non seulement sa taille démesurée mais permettant aussi à sa silhouette de recouvrir le plan, et ainsi de le dominer symboliquement. C'est cette fois-ci le Stanley Donen de **Chantons sous la pluie** qui est explicitement cité. Ne reste plus alors à Sauron qu'à balayer littéralement ses ennemis dans un mouvement alternatif gauche-droite, magnifiquement amplifié par les vagues des corps de soldats disloqués. En quelques secondes et quatre effets de style, Peter Jackson valide tous les espoirs que nous avions placés en lui, à travers sa compréhension instinctive des nécessités du genre.

FORMES ET MOUVEMENTS

La complexité des plans qui parsèment une séquence telle que la poursuite à cheval entre Arwen et les Nazguls donne à elle seule l'étendue de la note d'intention. Au-delà du principe même de construction palpitante propre à ce type de figure imposée, Jackson y imprime une recherche picturale qui renvoie tour à tour au travail de Frazetta (incontournable, mais hélas si souvent contourné par l'Heroic-Fantasy filmique) et celui, plus inédit, d'un Murnau, dans sa recherche des harmonies de mouvements. On ignore combien de centaines de plans furent mis en boîte pour n'en isoler qu'une petite dizaine (Liv Tyler s'est suffisamment plaint de cette séquence pour nous donner un aperçu de l'exigence réclamée), mais le résultat ne trompe pas : au rythme régulier et martelant des chevaux (vertical), viennent se superposer les ondulations horizontales et irrégulières du flottement des capes, en un effet puissamment évocateur, rien moins digne que d'une « peinture en mouvement ». Et comme si cela ne suffisait pas, Jackson emprunte à ses contemporains un art consommé de la perversion du plan « parfait », en bouleversant cet équilibre pictural par l'intrusion, au premier plan, de formes qui déchirent la construction. Le torse du cheval d'Arwen recouvre partiellement un cavalier noir vers l'introduction de la scène, augmenté par l'apparition dynamique du souffle rauque de la bête. En fin de poursuite, c'est le jarret de l'animal qui viendra « perturber » un plan des neufs en bord de rivière. Impossible de ne pas penser au McTiernan du **13ème Guerrier** dans cette superposition sensuelle des figures équestres, d'autant que le plan des cavaliers descendant vers le lit de la rivière (de face et en longue focale) renvoie strictement à celui de la dernière attaque des Wendols dans le film précité. Décidé à ne pas trop abuser de figures de style pourtant fort séduisantes, Jackson ne nous offre que quelques secondes pour prendre nos repères esthétiques, en débutant sa course par une ligne droite : vue d'hélicoptère du destrier d'Arwen, travellings cadrant les cavaliers de face puis de dos, magnifique travelling avant descendant du ciel pour isoler poursuivants et poursuivis dans une figure en delta. Et très vite, la course emprunte de fulgurants zigzags, occasion de ralentir sensiblement la vitesse de défilement pour mettre en valeur, avec force effets sonores, les cambrures animales (de Gericault à Frazetta, le mouvement équestre est d'autant plus marqué et puissant que l'animal est animé de directions contraires, généralement en angle droit). Inutile sur le plan strictement narratif, l'épisode des zigzags offre à Jackson le luxe d'un des rares interludes purement graphiques de son œuvre. Le résultat tient tout bonnement du jamais vu sur un écran de cinéma !
Ces jeux incessants entre formes et mouvements (mais également collages et couleurs comme nous le verrons plus tard) suffiraient amplement à justifier l'absolue modernité de **La Communauté de l'anneau**. Or, ce n'est pas sans surprise qu'on découvre que Jackson s'est également décidé à payer son tribut (non sans un certain culot) au seul média qui ait véritablement fait vivre et prospérer l'heroic-fantasy dans les consciences collectives de ces dix dernières années. Beaucoup de séquences d'Isengard citent ouvertement, et

Ci-dessus, de gauche à droite : Gandalf le gris éclaire les mines de la Moria. Magicien populaire et surpuissant de la Terre du milieu, il est celui qui connaît le mieux les dangers de l'anneau (qu'il surnomme l'Unique). Il est aussi un proche de la famille d'hobbits les Baggins, et entretient depuis de longues années une amitié très forte avec Bilbon, le cousin de Frodon /
Les spectres de l'anneau, appelés aussi Nazgul. Ces anciens rois assujettis au pouvoir de Seigneur des ténèbres, Sauron, poursuivent sans relâche l'anneau. Ils sont l'un des plus grands dangers se dressant sur le périple de la communauté.

surtout conjointement, les jeux vidéos institutionnalisés que sont *Baldur's Gate* (caméra plongeant dans les architectures), *Warcraft* (groupes éparpillés d'ouvriers orques au travail) et autres *Diablo* (niveaux superposés de bois et chaînes, jeux d'ombres et d'éclairages à la torche), tandis qu'à Fondcombe, un panoramique en « à-plat » nous fait découvrir la cité la nuit, pour nous diriger vers les silhouettes d'Aragorn et Arwen, isolées sur un pont, en un effet isométrique directement issu des *Final Fantasy*.

ECHELLE DE PLANS

Seule concession à la modernité dont on se serait éventuellement passé : ce maudit rapport à l'échelle de plans qui contamine le cinéma depuis la dictature des diffusions télé. À plus d'une reprise en effet, on aurait souhaité que Jackson ose briser la dichotomie plan d'ensemble-gros plan pour s'aventurer dans toute une gamme de plans intermédiaires aujourd'hui oubliés, des compositions à quatre ou cinq personnages, d'autant que le concept même de « communauté » s'y prêtait à merveille et que le format scope magnifie ces constructions. On se surprend ainsi à regretter tel panoramique sur les visages effrayés des quatre hobbits dans la Moria, là où un plan d'ensemble aurait été le bienvenu. On cherche encore à déceler ce beau plan d'attribution des capes elfiques que nous promettait la bande-annonce. Mais surtout, on regrette que les corps à corps ne privilégient pas l'échelle de plans qui nous permettrait de juger des techniques de combats spécifiques à chaque personnage, et pour lesquelles les comédiens ont subi moult entraînements. Seul Legolas bénéficie de ce privilège, lorsqu'un plan rapproché, dans l'Amon Hen, nous le montre décochant une volée de flèches mortelles (dont certaines doublées). La technique d'Aragorn et de Boromir demeure floue, et celle de Gimli est tout bonnement sacrifiée au montage. Dommage ! D'autant plus dommage que la caméra de Jackson se surpasse dès qu'il s'agit de nous préparer à la confrontation, par des poses d'icônes ultimes dans la salle du tombeau de Balin, ou par la magnifique gestuelle d'Aragorn, de dos, calme et déterminé, faisant face aux Huruk Hai dans l'Amon Hen. Une fois dans la mêlée, Jackson préfère jouer sur le chaos plutôt que de nous donner à voir les passes. Ce n'est que dans le calme de certaines demeures, notamment à Hobbiton et Fondcombe, qu'il redécouvre pleinement les joies de cadrages « à l'ancienne ». Ainsi, les échanges entre Bilbon et Gandalf sont-ils l'occasion de quelques magnifiques plans-séquences, dont un (celui qui précède le départ) renvoie directement à la science du Orson Welles de **La Splendeur des Amberson** (et par la force des choses, au Alfred Hitchcock de **La Corde**, qui s'en inspira énormément) suivant les comédiens dans une succession d'angles « bloqués » et parfaitement équilibrés. La différence des tailles s'avère ici particulièrement propice aux contre-plongées extrêmes, et donc l'occasion pour le réalisateur de nous faire oublier les techniques complexes d'effets spéciaux, en se compliquant au maximum la tâche (paradoxe développé par les techniciens d'ILM à l'époque de leur zénith).
Et si ce grand amoureux des courtes focales cartoonesques, élevé à l'école d'**Evil Dead**, s'était résolu à calmer le jeu pour faire honneur au classicisme supposé d'une adaptation digne de Tolkien, il ne peut s'empêcher à l'occasion de céder à des plans « limites », tels un Gandalf hirsute et « jean-marie-poiresque » surprenant Frodon, ou deux plans subjectifs et supersoniques de flèches, heureusement contrebalancés par d'impeccables raccords (Boromir surpris par le projectile, immédiatement suivi d'un autre).

LUMIÈRE

Enfin, ce réalisateur peu fidèle à ses chef-ops (le directeur de la photographie de ses trois derniers films, Alun Bollinger, s'est retrouvé collé à la seconde équipe de **LOTR**) s'est tourné vers l'Australien Andrew Lesnie pour sa trilogie. Ce choix semble indiqué prioritairement par les exigences lumineuses de la Comté. Dans le souci d'éviter tout à la fois l'aspect Disneyland, voire au pire le village de Schtroumpfs occasionnellement suggéré par les écrits de Tolkien, Jackson n'avait pas d'autres choix que de s'en remettre au seul homme à avoir su trouver l'équilibre idéal entre imagerie d'Épinal et réalisme indiscuté des campagnes verdoyantes, c'est-à-dire le directeur de la photo de **Babe**. Qui plus est, la numérisation systématique des prises allait permettre aux deux hommes de revenir continuellement sur leurs choix chromatiques, et de pousser les partis pris oniriques à la frontière délicate de la crédibilité. Par exemple, selon le parti

pris du designer Alan Lee, les cavaliers noirs doivent donner l'impression d'absorber la lumière environnante, un effet qui ne peut-être obtenu que par étalonnage numérique, et dont l'illustration la plus flagrante nous est donnée dans la séquence dite « de la racine », lorsqu'apparaît, au pas, l'ombre menaçante du Nazgul sur le chemin vivement coloré de la Comté. À l'inverse, la blancheur immaculée de Saroumane n'a d'égal que la surbrillance des murs noirs de sa tour, contrastant ainsi avec le blanc-gris indécis de son adversaire Gandalf. Un effet quasi-impossible à obtenir à même le plateau (et d'une importance narrative phénoménale pour les épisodes à venir). Par ailleurs, ce travail de post-production allait ouvrir la voie à une drôle d'expérimentation (limite taboue) susceptible d'atténuer la différence de texture souvent flagrante entre prises de vues réelles et plans d'effets numériques. La solution adoptée ici consiste, non pas à tenter vainement d'accorder la lumière des plans à effets avec le reste du métrage, mais au contraire de faire pencher le métrage tout entier vers les textures lissées et « métalliques » typique de l'imagerie de synthèse. L'occasion pour Jackson de s'en remettre à son légendaire pragmatisme et de crever une bonne fois pour toutes l'abcès des convenances, phénomène que le Pitof de **Vidocq** souhaitait déjà sans y être parvenu.

GÉOGRAPHIE

Le tour de force le plus éclatant du film est aussi, forcément, le plus discret. Alors que les lecteurs de Tolkien avaient pris l'habitude, toutes les dix lignes, de se reporter aux cartes incompréhensibles qui débutent l'ouvrage, les spectateurs de **La Communauté de l'anneau** n'ont, eux, pas le moindre effort à fournir pour se repérer parfaitement sur la longue marche en Terre du Milieu. L'exploit a bien évidemment nécessité une discipline de fer, que d'aucuns confondront béatement avec de l'académisme. Dès le moment où Bilbo s'apprête à quitter son foyer, la direction du voyage est établie. De la gauche vers la droite. Sur trois heures de métrage et quelques milliers de plans, Jackson ne lâchera à aucun moment cette direction, nous faisant pénétrer ou sortir des lieux cruciaux avec une parfaite constance, faisant affluer de la gauche tous les acteurs extérieurs à la Comté (cavaliers noirs, Boromir, Legolas). Il faudra attendre les points d'arrêt pour qu'une géographie locale se mette en place, et donne lieu à des partis pris multi-directionnels (Hobbiton, Bree, Fondcombe, la Moria, la Lothlorien, l'Amon Hen). On n'avait pas ressenti pareille présence « impalpable » de la géographie depuis **La Rivière rouge** d'Howard Hawkes, ou à la rigueur **Une Journée en enfer** de McTiernan. Et pour renforcer les liens entre les différentes places fortes, Jackson fait voler dès qu'il le peut sa caméra, des sommets enneigés du col du Caradhras à la Tour de Saroumane jusqu'aux profondeurs de l'Isengard, puis par-delà la Lothlorien jusqu'à l'embouchure de l'Amon Hen. À cette embouchure même, un effet de montage autour des statues géantes (devant-derrière), ainsi qu'un changement lumineux notable (effets de lumière rasante et aveuglante) nous offre l'illusion d'une sécurité enfin retrouvée. C'est le prélude à l'attaque surprise des Huruk Hai, où, cette fois-ci, le mouvement aérien de la caméra de Jackson (la grue survolant avec péril les soldats ennemis par-dessus les branches des arbres) servira au contraire à disloquer la communauté, à la délier, en insistant sur la séparation géographique, et donc narrative, d'Aragorn, Frodon et Boromir. Le temps d'une magnifique séquence de mise à mort (où le jeu entre chaos et calme renvoie au Michael Mann du **Dernier des Mohicans**), le destin de la communauté est scellé. L'aventure va maintenant se porter au sud, avec **Les Deux tours**, où les allers-retours compliqués de petits groupes éclatés vont donner l'occasion, au grand architecte cinéaste, de nous terrasser un peu plus par son éclatante maîtrise.

Rafik DJOUMI

THE FELLOWSHIP OF THE RING. NOUVELLE ZÉLANDE/USA. 2001. RÉAL.: PETER JACKSON. SCÉN.: FRANCES WALSH, PETER JACKSON ET PHILIPPA BOYENS D'APRÈS LE ROMAN DE J.R.R. TOLKIEN. DIR. PHOT.: ANDREW LESNIE. MUS.: HOWARD SHORE. SPFX: RICHARD TAYLOR (MAQUILLAGES ET MINIATURES) ET JIM RYGIEL (VISUELS) POUR WETA FX. PROD.: PETER JACKSON, MARK ORDESKY, BARRIE M. OSBORNE, RICK PORRAS, RIM SANDERS, FRANCES WALSH... POUR NEW LINE/SAUL ZAENTZ/WINGNUT. INT.: ELIJAH WOOD, IAN MCKELLEN, VIGGO MORTENSEN, SEAN ASTIN, LIV TYLER, CATE BLANCHETT, JOHN RHYS-DAVIES, BILLY BOYD... DUR.: 2H58. DIST.: METROPOLITAN. SORTIE LE 19 DÉCEMBRE 2001.

Ci-dessus :
Les Uruk-Hais, guerriers monstrueux à la solde de Sarumane, en marche vers la communauté.

RETOUR SUR LE VÉRITABLE TOUR DE FORCE QU'ONT ACCOMPLI PETER JACKSON, FRAN WALSH ET PHILIPPA BOYENS EN ADAPTANT À L'ÉCRAN LE PAVÉ DE TOLKIEN. ENTRE FIDÉLITÉ ET VIRAGES NÉGOCIÉS, DU TRAVAIL D'ÉQUILIBRISTE !

LES TRAHISONS NÉCESSAIRES

Ci-dessous, de gauche à droite : Frodon Sacquet savoure une pipe (les hobbits sont de grands spécialistes du tabac à pipe) dans la Comté, à Hobbitebourg. Ce jeune hobbit devra porter l'Anneau à la Montagne du destin, là où il a été forgé, pour le détruire/ Bilbo Sacquet (Ian Holm), le cousin de Frodon. C'est lui qui, jeune, a dérobé l'Anneau des mains de Gollum. À la fois malicieux et grincheux, généreux et solitaire, il a ramené de ses anciennes aventures (relatées dans *Bilbo le hobbit*) un trésor conséquent jalousé par quelques hobbits mal intentionnés.

Conscient du luxe fabuleux que lui offrait New Line en lui confiant la charge de trois épisodes, au lieu des deux films qu'il avait au départ négociés, Peter Jackson, décidé à ne pas abuser de la situation, s'accorda avec ses financiers sur une durée de 2h20 pour le premier film. Suite à la projection du rough-cut de 3h30, les pontes, conscients du caractère véritablement épique du métrage, réclamèrent un film de 3h ! Explosion de joie chez les fans de Tolkien, qui eurent alors la certitude d'un film qui respecterait la richesse du roman. Mais surprise de taille face au film lui-même, à la constatation que la lenteur contemplative du livre devient rythme trépidant, enchaînement de séquences brèves, et raccourcis nécessaires. Cette brièveté trahira chez le fan une certaine frustration à la première vision du film, son impossibilité de jouir pleinement d'éléments narratifs, de costumes, de décors, de personnages, qui défilent à l'écran à vitesse grand V. Car s'il fallait, par exemple, plus de quarante pages à Tolkien pour nous décrire les évènements à l'enseigne du Poney Fringant, il ne faut pas plus de deux minutes de film pour nous les montrer.

Jackson avait dès le départ prévenu les amateurs que, non seulement le film serait SA propre vision de l'œuvre, mais que la structure nécessiterait des changements de taille. Et d'annoncer, par exemple, bien avant le tournage, la disparition de Tom Bombadil, personnage fascinant à l'écrit, mais éminemment casse-gueule dans une transposition visuelle, quand bien même il serait l'ancêtre évident du Yoda de **L'Empire contre-attaque** ou du Dol de *La Quête de l'oiseau du temps*. Qui plus est, Bombadil, création de Tolkien antérieure au *Seigneur des anneaux*, était conçu sous la forme d'une énigme sans réponse, l'élément complètement détaché d'un univers par ailleurs parfaitement cohérent. Cette « inutilité » narrative et sa transposition impossible ont eu raison de lui. Or, la fonction symbolique de Bombadil, esprit d'une nature que les protagonistes de l'histoire ignorent ou méprisent, trouve son écho direct dans le personnage de Silvebarbe, élément-clé des *Deux tours*. Jackson et ses scénaristes (Fran Walsh, Philippa Boyens) ont donc choisi d'intégrer ce thème de la nature en anticipant sur le second épisode, et nous montrer dès le premier film la destruction des forêts opérées par les Orques de Saroumane. Dans l'œuvre de Tolkien, ce crime écologique ne nous était pas montré, mais seulement conté par Silvebarbe dans le second tome. Cette décision de nous montrer les évènements en cours est certainement l'un des points fondamentaux du travail d'adaptation.

L'ACTION AU LIEU DU CONTEMPLATIF

La structure littéraire de *La Communauté de l'anneau* est celle d'une découverte progressive du monde, où l'expression « partir à l'aventure » prend tout son sens. À cette fin, l'ouvrage débute dans ce véritable cocon sécurisé qu'est le village des hobbits, peu concernés par les problèmes du grand monde. Les événements qui agitent la Terre du Milieu n'y sont perçus que sous forme d'échos assourdis, donc rapportés, échos qui vont devenir suffisamment pressants pour justifier le départ des héros, d'abord aux frontières du monde connu (Bree), puis aux frontières du monde imaginé et fantasmé (Fondcombe) avant de plonger en terre inconnue. Si ce type de parcours, forcément contemplatif, est délectable pour le lecteur qui s'identifie profondément aux hobbits, il nécessiterait, pour être porté correctement à l'écran, un film d'au moins cinq heures (où la séquence du conseil d'Elrond durerait, à elle seule, une bonne demi-heure), qui donnerait autant d'importance aux détails infimes du début (fête au village, champignons) qu'aux grands évènements qui leur font suite. La nécessité d'accélérer au maximum le déroulement de l'intrigue oblige donc Jackson, Walsh et Boyens à supprimer tous les monologues. Les événements racontés a posteriori se

déroulent maintenant en direct. Le plus éminent de ces changements concerne la trahison de Saroumane, suivi de l'emprisonnement de Gandalf et de son évasion. Tout ceci, dans le livre, ne nous était révélé qu'une fois parvenus à Fondcombe, à travers le long monologue de Gandalf au conseil d'Elrond. Pour le lecteur comme pour Frodon, ce conseil était donc l'occasion de comprendre enfin tous les enjeux (histoire de l'anneau, d'Isildur, de Gollum, de Saroumane donc, et présentation des diverses peuplades concernées), éléments que le film choisit d'éparpiller intelligemment.
Intelligemment car, privé du luxe contemplatif, le film n'a plus d'autre choix que de nous happer par un suspense et une action omniprésents. Placée au début, l'histoire de l'anneau présente, certes, les enjeux, mais permet surtout d'impressionner le spectateur (aux deux sens du terme), lui donner la mesure des enjeux, et ainsi pouvoir le plonger dans la relative intimité de Hobbiton en étant sûr de son attention. Plus loin, la traversée de la Comté jusqu'à Bree (plus de cent pages !) est ramenée à trois scènes aussi brèves que cruciales qui, montées en parallèle avec la trahison de Saroumane à Isengard, privilégient l'urgence à la découverte. Ce n'est donc qu'après le décisif conseil d'Elrond que le film retrouve partiellement la structure du roman.

LES HOBBITS AU LIEU DES HOMMES

L'accélération des événements a néanmoins un prix : l'impossibilité, pour le spectateur, de saisir pleinement la psychologie des personnages. Le film prend donc le risque de le faire a posteriori, alors que l'action est déjà entamée. Ainsi, l'amour que porte Bilbon à Frodon, son sentiment de culpabilité, ne nous sera exposé qu'une fois à Fondcombe. Les craintes de Frodon face à une trop grande responsabilité ne nous seront dévoilées qu'à l'intérieur de la Moria, et il faudra attendre la fin du film pour réaliser la nature du dévouement héroïque de Sam. C'est à Fondcombe également qu'au détour d'une scène inventée (la salle de l'épée d'Isildur) nous sont présentées les véritables identités d'Aragorn et Boromir, le complexe de l'un, la colère dévastatrice de l'autre. Enfin, la séquence de dialogue entre Aragorn et Arwen parvient à restituer avec une maëstria foudroyante (et en l'espace de deux minutes !) l'intensité et la complexité de leurs rapports amoureux.
Si le Professeur Tolkien distillait le même intérêt envers chaque personnage de la communauté, avec une insistance envers Frodon et Gandalf, le lecteur lambda ne pouvait s'empêcher de ressentir plus d'intimité envers les Hommes que sont Aragorn et Boromir. Aussi, le film trahit ces préférences dans une digression sensible de l'œuvre, en insistant sur la déliquescence de la race des Hommes, en tout cas bien plus que ne le laissait entendre le roman. Le résultat d'une telle opération est l'émotion accrue qui accompagne la mort de Boromir, et la résonance du caractère royal d'Aragorn. N'hésitons pas à affirmer que ce passage est infiniment plus réussi dans le film de Jackson.

MONTRER AU LIEU DE SUGGÉRER

Autre élément délicat de l'adaptation, la notion de sensation. En homme de cinéma, parfaitement convaincu par le pouvoir de l'image, Jackson choisit de remplacer toute mention sensitive par de l'explicite. Là où Tolkien nous écrivait « *Il avait l'impression que…* », Jackson nous le montre crûment. L'ombre de Gandalf emplit effectivement la maison de Bilbon lorsqu'il se met en colère. Le visage de Bilbon se déforme réellement lorsqu'il tente d'arracher l'anneau à Frodon. La nature malfaisante des Nazguls pollue physiquement leur environnement (vent qui se lève, insectes sortant de terre). Et enfin, dans un accès réjouissant de culot suprême, Jackson nous montre à l'écran la Reine terrible qu'aurait pu devenir Galadriel, et impose sa propre interprétation.
Mais même le cinéaste s'est trouvé pris au piège du luxe apparent des 3h ! Son montage parvient difficilement à cacher bon nombre de scènes tournées puis coupées, parmi lesquelles les Trolls de pierre dont parlait Bilbon (présent furtivement en arrière-plan), le fermier Maggot (décapité brièvement), la remise des capes elfiques, la séquence où Gimli tombe amoureux de Galadriel, celle qu'il appelait « *la sorcière* » (on le voit quitter la Lothlorien avec le visage penaud). Enfin, la relation conflictuelle puis amicale de Gimli et Legolas, note d'espoir du roman (leurs peuples respectifs se haïssent) est la grande sacrifiée des multiples sous-intrigues occultées… en attendant le DVD !
Les fans compenseront ces frustrations minimes par une infinité de détails-clins d'œil (la carte des aventures de Bilbon, les portraits de famille, les pieds de Legolas ne s'enfonçant pas dans la neige…) et chacun profitera à sa manière de la narration exemplaire du film. Offrir à tous, initiés et non-initiés, un film d'une puissance évocatrice égale, n'est-ce pas là le moindre des exploits du fan-boy Peter Jackson ?

Rafik DJOUMI

Ci-dessous, de gauche à droite : Legolas (Orlando Bloom), le prince de la forêt noire. Cet elfe rejoint la Communauté; son habilité dans le maniement des armes (l'arc en particulier) comme ses sens particulièrement aiguisés seront d'une aide précieuse au groupe. Durant ses aventures, il reverra son opinion sur les Nains, grâce à son compagnon d'arme Gimli/ Arwen (Liv Tyler) est la fille d'Elrond (incarné par Hugo Weaving), chef du Conseil Blanc. Cette elfe est amoureuse d'un humain, Aragorn. Un sentiment qui, d'ailleurs, ne laisse pas d'inquiéter son père, né lui aussi de la rencontre d'une elfe et d'un humain.

TÉMOIGNAGES : LA COMMUNAUTÉ RACONTE

CELA FAIT MAINTENANT DEUX ANS QUE NOS PLUS FIDÈLES LECTEURS ONT PU SUIVRE PAS À PAS LE TOURNAGE DE LA SAGA MONUMENTALE DE PETER JACKSON, À TRAVERS LES CHRONIQUES RÉGULIÈRES D'IMPACT (N° 82 À 90) ET LES ARTICLES ET INTERVIEWS DANS MAD MOVIES (N°125, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136). LES AUTRES POURRONT TOUJOURS SE REPORTER AU RÉCAPITULATIF QUI VOUS EST OFFERT SUR LE SITE MAD-MOVIES.COM, DANS LA RUBRIQUE LORD OF THE RINGS (HTTP://WWW.MAD-MOVIES.COM/NEWSSEARCH.PHP3?TYPE=LOTR). POUR L'HEURE, IL NOUS A SEMBLÉ PLUS JUDICIEUX DE LAISSER S'EXPRIMER CEUX QUI ONT VÉCU CETTE AVENTURE CINÉMATOGRAPHIQUE HORS DU COMMUN.

Ci-dessus, de haut en bas : Peter Jackson sur le tournage/ Frodon (Elijah Wood) réalisant son incroyable destin lié à un objet minuscule. Peter Jackson : « *De la crédibilité du danger que représente l'Anneau dépendaient tous les autres enjeux des trois films.* »

MOTIVATION

Peter Jackson (réalisateur, scénariste, producteur) : « Les gens qui furent ma source d'inspiration et m'ont décidé à devenir cinéaste s'appellent Willis O'Brien, créateur des effets spéciaux du premier **King Kong**, et Ray Harryhausen. Certes, leur technique d'image par image est aujourd'hui perçue comme archaïque, à cause du développement des ordinateurs. Mais j'étais décidé à ce que notre Troll des cavernes (ou l'araignée géante Arachne des **Deux tours** - ndlr) rappelle davantage Harryhausen plutôt qu'une séquence numérique, à la différence que j'ai pu filmer avec des caméras portables, donner un dynamisme que la technique de Dynamation/1 d'Harryhausen ne permettait pas. C'est un projet à cheval entre l'artisanat de ces grands noms et la haute technicité actuelle. Bien sûr, c'est certainement la première fois que quelqu'un se lance dans la réalisation de trois films consécutifs qui forment un tout. L'histoire même du *Seigneur des anneaux* exigeait ce type d'approche, et nous ne voulions pas nous retrouver dans la situation-piège qui consiste à voir si le premier film aura du succès avant de tourner les deux suivants. Nous nous sommes dit que l'unique façon d'y parvenir était de réunir une équipe pour tourner les trois films d'une traite. Quinze mois de tournage, ce qui, je crois, est sans précédent. Sans compter qu'avec ce système, les spectateurs n'ont pas eu l'occasion de voir Elijah Wood et Viggo Mortensen à l'écran depuis plus d'un an ! »

Barrie M. Osborne (producteur) : « J'avais été recommandé à Peter Jackson, je pense, pour mes compétences logistiques (il fut autrefois ingénieur des armées - ndlr). J'ai débarqué en Nouvelle Zélande en février 1999. J'y étais déjà venu pour un projet Disney quinze ans auparavant. Peter et moi avons déjeuné au Chocolate Fish, à Wellington, et notre premier sujet de discussion a tourné autour d'un comédien pour le rôle d'Aragorn. Je me souviens avoir été frappé par l'enthousiasme communicatif de son équipe, et la simplicité de leur approche. Un bon film commence toujours avec un bon script. Dans ce cas-là, ce script n'était rien moins que l'œuvre majeure de Tolkien. J'ai de plus réalisé, en les écoutant, que je n'étais plus à Hollywood. Dehors, les passants marchaient pieds nus avec de larges shorts, et Peter Jackson, se plaignant des embouteillages, m'avoua qu'il fallait un quart d'heure pour rejoindre le centre ville, alors que je mettais, moi, plus d'une heure et demie pour rejoindre les plateaux de **Matrix** à L.A. ! Ça n'a l'air de rien, mais j'étais dans un autre monde, où faire des films avait une toute autre signification. Certes, je pourrais vous dresser une liste de logistique impressionnante, vous parler des quinze mois de tournage, des vingt et une caméras, de trois cent cinquante décors différents dont certains (Gouffre de Helm, Minas Tirith) furent de véritables petites villes, évoquer les cinq studios, l'équipe de deux mille personnes, les vingt-deux rôles principaux, les trente kilomètres de route que nous avons fait construire, les trois cents véhicules qui les ont empruntées, les 48.000 accessoires fabriqués pour l'occasion, mais ce serait passer à côté de ce qui a vraiment fait le cœur de ce tournage, c'est-à-dire un désir très simple de rendre justice à l'œuvre de Tolkien, œuvre qui nous fournissait chaque jour un véritable contexte de fond, dans laquelle nous puisions nos ressources et notre courage, en toute simplicité. »

Philippa Boyens (scénariste) : « Nous pensions au départ qu'il nous faudrait tailler dans l'œuvre, la trahir à l'occasion, mais en fait, toute la démarche a été au contraire un retour progressif aux sources. L'écriture scénaristique requiert une discipline logique, mais il nous fallait éviter à tout prix de rationaliser, et tomber dans la « scientification » de la magie tolkienesque. Si nous nous mettions à considérer le Palantir comme un téléphone portable archaïque, c'était la fin. L'émotion et la crédibilité transparaissant à l'écran étaient tributaires de notre propre état d'esprit durant ces années d'écriture. »

TOURNAGE

Peter Jackson : « La plus grande difficulté pour moi, en tant que réalisateur, était de veiller à constamment recentrer l'intrigue autour de ce petit anneau, un objet minuscule qui renferme le plus grand mal et provoque les plus violentes pressions psychologiques. De sa crédibilité dépendaient tous les autres enjeux des films. »

Barrie Osborne : « Nous avions parfois jusqu'à sept équipes de tournage simultanées, éparpillées sur le territoire. Peter ne pouvant être partout à la fois, nous avons utilisé un système de relais satellite, de manière à ce qu'il ait sous les yeux une véritable collection de moniteurs lui montrant ce qui était filmé aux divers endroits. Il pouvait ainsi donner des directions détaillées à chaque plateau. Sachant que les trois films étaient tournés simultanément, et dans un total désordre chronologique, Peter devait pouvoir constamment se concentrer sur des détails divers, donner des indications de jeu précises à un comédien dans la huitième scène de l'épisode un, et aussitôt porter son jugement sur la couleur d'une tunique de figurant de la dernière scène de l'épisode trois ! N'importe quelle personne qui n'aurait pas eu une vision extrêmement précise et solide de ce qu'elle recherchait, serait devenue folle en quelques minutes ! »

Richard Taylor (superviseur miniatures, créatures, maquillages SPFX) : « Sachant que nous avions tous à cœur de porter à

Du sang d'orque sur l'épée d'Aragorn, défendant le gouffre de Helm (photo des Deux Tours)

Ci-dessus, de gauche à droite : Les émissaires de la race des Nains au conseil d'Elrond/ Gimli (John Rhys-Davies), représentant des nains au sein de la communauté, ici dans les mines de la Moria construites par ses ancêtres. Bruyant et bourru, sa force et son courage seront des atouts non négligeables pour la communauté/ Gandalf le gris à Fondcombe, la demeure d'Elrond où se formera la communauté.

l'écran l'œuvre de Tolkien de façon fidèle, la démarche n'était guidée que par une question de sincérité. À la fin de la journée, l'appréciation du travail passait par les connaissances que Peter avait de ces livres. Ce furent les seuls facteurs ayant une véritable importance pour ce projet. Nos décors et accessoires ont été détaillés bien au-delà de nos nécessités, car il nous a semblé que cette démarche prendrait toute son importance au moment du tournage, en immergeant non seulement les comédiens, mais aussi l'équipe, dans l'histoire de la Terre du Milieu, et que ceci se ressentirait à l'écran. À l'heure où certains films sont tournés essentiellement devant des écrans bleus, cette démarche peut paraître un peu vaniteuse. Par exemple, la chambre de Mazargul est couverte de runes qu'on pouvait difficilement lire à même le plateau, sans compter les angles qui ne seront pas couverts par les prises de vue ! Le résultat ? L'autre jour, j'ai surpris John Rhys Davis (interprète de Gimli - ndlr) invectiver nos spécialistes en langage elfique, Andrew et Róisín. « *Une langue de gonzesses !* » leur disait il, tout en faisant l'apologie du langage des Nains, infiniment plus harmonieux selon lui ! »

Elijah Wood (Frodon) : « Peter nous montrait des éléments, des images, qui peut-être à la fin n'apparaîtraient pas dans le film, mais qui nous donnaient une idée précise du monde dans lequel nous allions pénétrer. Certes, les spectateurs vont pouvoir, dans une certaine mesure, s'immerger dans cet univers, mais personne ne connaîtra ce que nous avons connu à même le plateau, cette sensation d'appartenir réellement à l'univers de Tolkien. En plein milieu du tournage, j'ai découvert que les minuscules inscriptions elfiques, gravées sur mon épée, racontaient toute son histoire, les noms de ses propriétaires ou victimes. Personne ne m'avait prévenu, et ça m'a fait un choc ! Je ne pouvais plus la tenir dans mes mains sans sentir le poids de son histoire ! »

Sean Astin (Sam) : « Il y avait donc des experts dans divers domaines que nous pouvions consulter pour avoir des précisions quant à nos personnages : des professeurs de dialecte, d'escrime, des costumiers, un ensemble de conseillers qui venaient s'ajouter à l'équipe et qui comprenaient la vision de Peter, tout en la conciliant avec la leur. Cela constituait un mariage harmonieux. Nous voulions tous aider Peter à atteindre son objectif. »

Ian Holm (Bilbon) : « Il ne fait aucun doute qu'une importance notoire est apportée à chaque personnage. Je n'avais encore jamais vécu une telle expérience. Nous sommes habitués à des films parsemés d'effets spéciaux stupéfiants et portés par une star hollywoodienne. Ceci n'est absolument pas le cas de cette trilogie, où nous avons tous œuvré dans un seul but : détruire l'Anneau. Ce tournage a été un véritable voyage pour chacun d'entre nous. »

Viggo Mortensen (Aragorn) : « C'était une expérience d'investissement unique et entier, non seulement dans sa durée, mais aussi et surtout par son intensité. Peter Jackson a calmement exigé de nous tous un engagement total, ce que nous lui avons donné quotidiennement, sans hésiter, conscients qu'une opportunité unique s'offrait à nous. »

Liv Tyler (Arwen) : « Beaucoup voient en lui un hobbit. Pour ma part, j'ai l'impression qu'il possède un petit morceau de chaque personnage. En fonction de la scène que nous tournions, j'observais de petits détails dans son comportement qui trahis-

saient son identification, sa compréhension intime de chaque personnage et de chaque race. »

Ian McKellen (Gandalf) : « Les mots de Tolkien se divisent en deux groupes. Tout d'abord les dialogues, que nous allons entendre pour la première fois dans un film, prononcés avec acuité. Vous remarquerez qu'aucun acteur ne prononce mon nom en aspirant le « l », à l'américaine, ce qui nous donne « Gondoff », mais en insistant au contraire sur la deuxième syllabe : « GandALF ». Ensuite, nous avons les descriptions, un art où Tolkien s'avérait maître. En s'appuyant sur ses mots précis, le réalisateur, les décorateurs et les ingénieurs en modélisation numérique ont pu créer les paysages les plus fidèles à son esprit, sans parler de la panoplie de paysages qui rappellent la Terre du Milieu, des paysages de Nouvelle Zélande vieux de 7.000 ans, non touchés par la main ravageuse de l'homme. Nous ignorons si le film sera perçu comme étant à la hauteur du caractère unique des livres, mais à mes yeux, il ne fait aucun doute que nous avons affaire à une retranscription remarquable, et que Peter n'a certainement pas perdu son temps ces sept dernières années ! »

IMPRESSIONS

Christopher Lee (Saroumane) : « Il se trouve que j'ai aussi tourné dans l'épisode II de Star Wars, qui n'est pas encore terminé. Je pense donc être bien placé pour comparer ces deux films qui n'ont strictement rien à voir. L'un est basiquement de la SF, faute d'un mot plus approprié, tandis que l'autre est à mes yeux si réel, que je pourrais très bien le voir se dérouler autour de moi. Ce film est un miracle contemporain, qui restera à jamais gravé dans les mémoires. J'ai eu une vision dans laquelle je pouvais voir le professeur Tolkien s'approcher de Peter, lui prendre la main et lui dire : « *Bravo mon garçon, bravo !* ». En fait, je soupçonne Peter Jackson de posséder l'Anneau Unique ! »

Bob Shaye (New Line) : « Avec des films aussi riches, aussi complexes, on ne peut s'en remettre aux formules traditionnelles. Nous ne voulons pas dénaturer l'essence de cet univers avec un marketing inapproprié. Il y a beaucoup de discussions autour du fait d'inclure des scènes des **Deux tours** à la fin de **La Communauté de l'anneau**. En définitive, ceci nous a paru être une démarche vulgaire. Il est possible que les dernières copies imprimées contiennent ces scènes, mais alors, uniquement après la toute fin du générique. Ce sont les films eux-mêmes qui dictent nos décisions. »

Peter Jackson : « L'homme qui a fait **Bad Taste** et **Le Seigneur des anneaux** est bien le même. Les gens ont tendance à commenter votre carrière, vos choix. Ils ont tous une théorie à votre sujet. En fait, j'évite de trop en apprendre sur les opinions relatives à mon travail. Car il n'y a rien de magique ni de mystérieux. L'esprit et l'enthousiasme juvénile qui ont donné vie aux **Feebles** ou à **Bad Taste** sont toujours là, démultipliés certes, étalés sur le temps, mais dans le fond, je crois que je n'ai pas changé. »

Rafik DJOUMI

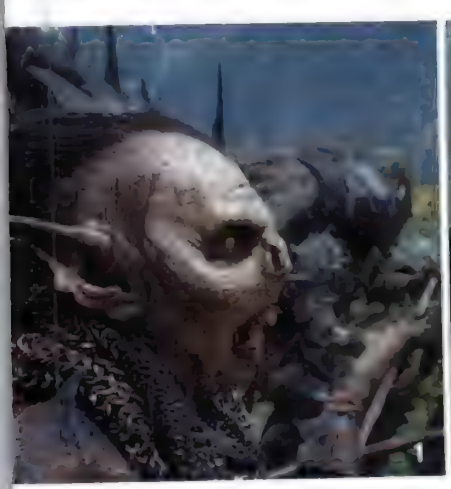
1/La Dynamtion, qui est plus un terme publicitaire inventé par le producteur Charles H. Schneer qu'une technique en soi, regroupe tous les systèmes d'incrustation de marionnettes animées image par image dans un plan réel. En gros, Ray Harryhausen « prenait en sandwich » les plans animés entre deux portions de décors live par le biais de cache contre cache, de transparences ou bien d'écrans bleus, verts et même rouge.

Ci-dessous, de gauche à droite : Aragorn et Arwen se rencontrent en secret à Fondcombe/ Gandalf le gris, magicien épicurien et facétieux/ Bilbon offre son épée elfique à Frodon à Fondcombe/ Boromir prend la parole au conseil d'Elrond pour défendre le parti de ceux qui veulent profiter du pouvoir de l'Anneau.

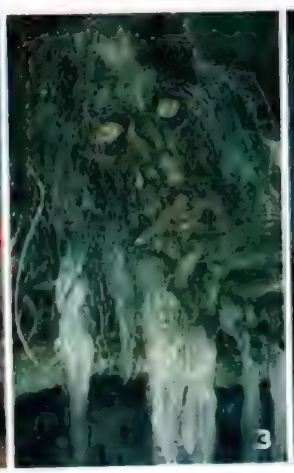
SORTIE DÉCEMBRE 2002

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX :

ATTENTION. SI VOUS DESIREZ CONSERVER L'ENTIERE SURPRISE DU DEUXIEME ACTE DU **SEIGNEUR DES ANNEAUX**, PASSEZ VOTRE CHEMIN.
POUR LES AUTRES, VOICI CE QUI VOUS ATTEND AU SEIN DE CETTE EPISODE PALPITANT, SOMBRE ET SPECTACULAIRE


1

2


3

4

1. Capturés par les orques, Pippin et Merry sont emmenés vers l'Isengard à travers les plaines du Rohan. Aragorn, Legolas et Gimli se lancent à leur poursuite, non sans peine, les Orques de Saroumane étant infatigables dans leur course.

2. En jouant sur les tensions au sein du groupe d'Orques, et profitant d'une attaque des cavaliers de Rohan, les hobbits parviennent à s'enfuir et se réfugient dans la forêt de Fangorn.

3. Ils y rencontrent **Sylvebarbe** (Treebeard en VO) un très vieil Ent (sorte d'homme-arbre), gardien des lieux, qui rumine avec ses semblables contre Saroumane et ses Orques tueurs d'arbres. Après un long conseil, les hobbits assistent à l'éveil de la forêt, et la marche des Ents vers l'Isengard. (dessin de Alan Lee).

4. Pendant ce temps, Aragorn, Legolas et Gimli croisent la troupe de cavaliers rohirrim qui ont assailli les Orques. Elle est menée par **Eomer** (Karl Urban), troisième maréchal de la marche, qui leur fournit des montures. Engagés dans la forêt à la recherche des deux hobbits, nos héros tombent nez à nez avec Gandalf, réchappé de la mort, incroyablement vif et rajeuni, et devenu un cavalier blanc.

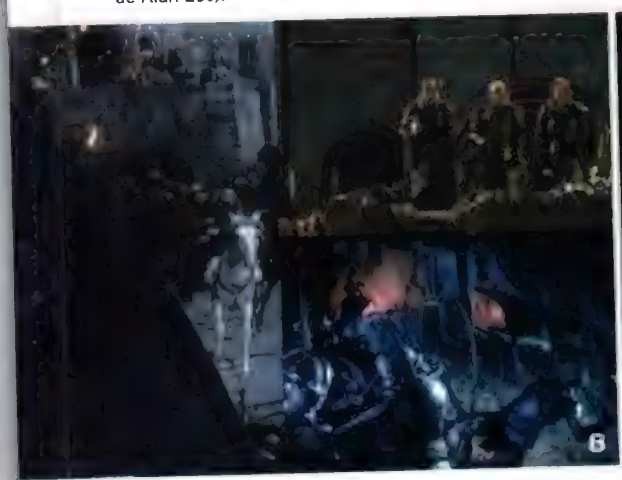
5. En sa compagnie, ils se dirigent vers Edoras, demeure du roi de la marche de Rohan, **Théoden** (Bernard Hill). Ce dernier est vieilli et abattu, sous l'emprise d'un sortilège et constamment surveillé par son conseiller **Grima**, dit « langue de serpent » (Brad Dourif).

6. Gandalf découvre que le sortilège a été lancé par Saroumane, par l'entremise de Grima, et parvient à désenvoûter Théoden. Grima est exilé.

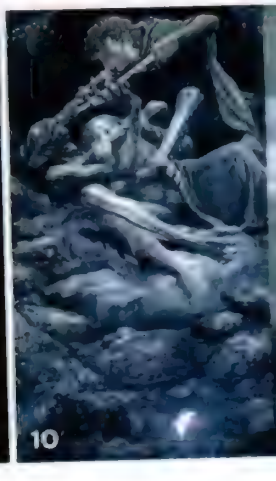
7. Apprenant par les lieutenants de Théoden que Fort le Cor, dans le gouffre de Helm, est sur le point d'être assailli par les armées de Saroumane, Aragorn, Legolas et Gimli, accompagnés par Théoden, décident de s'y engager pour mener une bataille désespérée. Ils laissent Edoras sous la responsabilité d'**Eowyn** (Miranda Otto).

8. Les forces de l'Isengard sont nombreuses et puissantes, et la bataille désespérée du gouffre de Helm dure plusieurs jours. Le retour de Gandalf le Blanc, amenant des renforts, fait basculer le combat en leur faveur. Gandalf les conduit alors à l'Isengard, où la forteresse a été assiégée et réduite en lambeaux par la colère des Ents. Nos héros y retrouvent Merry et Pippin.

9. Saroumane, enfermé dans sa tour avec Grima,


8

9


10

LES DEUX TOURS

refuse de se rendre. Grima tente de blesser Gandalf en lui jetant une pierre que récupère Merry. C'est un Palantir. En regardant dedans, Pippin est révélé à l'œil de Sauron. Un nazgul ailé vient survoler les plaines du Rohan, présageant la guerre. Gandalf réalise que Sauron communique à travers ces pierres, et qu'en conséquence, le Gondor est également en danger. Il remet le Palantir à Aragorn et part vers la cité de Minas Tirith avec Pippin.

10. De leur côté, Frodon et Sam, se sont engagés dans les collines d'Emyn Muil. Toujours suivis par **Gollum**, ils parviennent à le capturer et Frodon tente de l'apprivoiser. Gollum les guide à travers les marais des morts jusqu'à la porte du pays de Mordor (dessin de Alan Lee et Ted Nasmith).

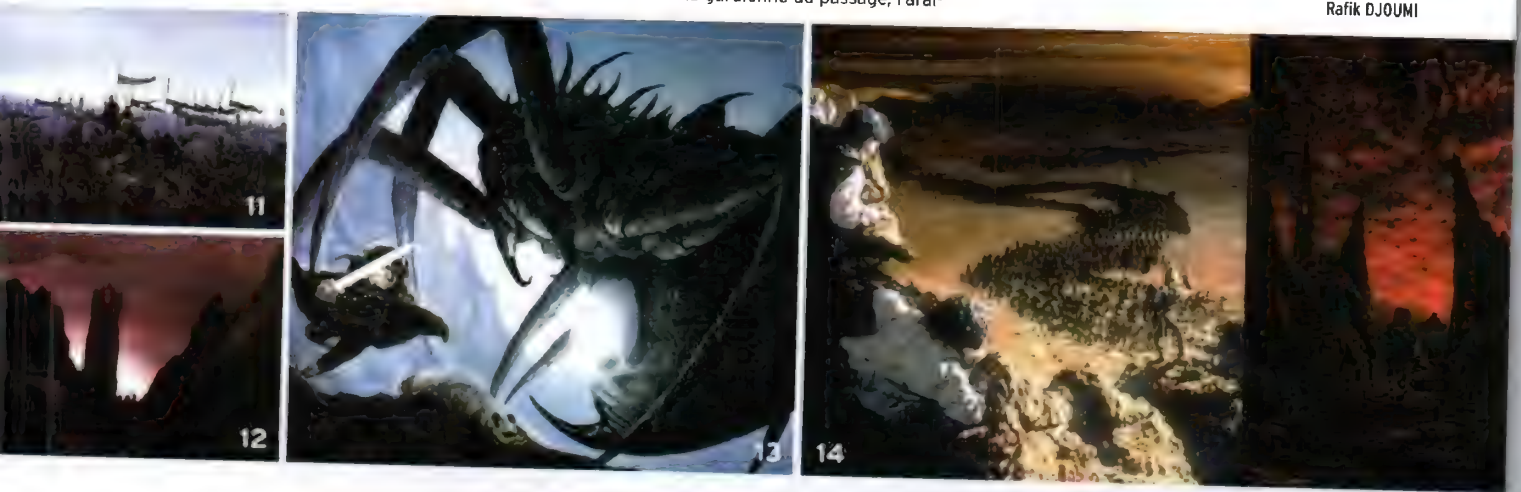
11. Dans l'impossibilité de la franchir, Gollum leur conseille une entrée secrète, plus au sud, dans les montagnes de l'ombre. En s'y rendant, les hobbits sont cernés par une troupe de reconnaissance des hommes de Gondor. À leur tête, **Faramir** (David Wenham), le frère de Boromir. Après avoir découvert la nature de leur mission, ce dernier les laisse poursuivre leur quête.

12. Ils parviennent près de la tour de Cirith Ungol, et assistent à la plongée dans l'obscurité qui s'élève du Mordor et couvre rapidement tout le pays. Sauron vient d'envoyer sa première armée, commandée par le roi noir de Morgul, le chef des esprits servants de l'Anneau : la guerre de l'Anneau vient de commencer.

13. Arrivés au fameux passage secret, dans l'obscurité de Cirith Ungol, Gollum trahit ses nouveaux maîtres et les livre à la gardienne du passage, l'araignée géante **Arachne**. Dans un accès d'héroïsme et de dévouement, Sam blesse le monstre. Mais hélas, piqué par l'araignée, Frodon semble mort ! Le fidèle Sam n'a plus d'autre choix Il décide de prendre l'Anneau et d'achever seul la mission (dessin de John Howe).

14. Au moment où il s'apprête à s'engager en Mordor, deux troupes d'orques, l'une venant de Morgul, l'autre descendant de la tour de Cirith Ungol, s'emparent du corps de Frodon. En portant l'Anneau pour assurer son invisibilité, Sam les suit et découvre que Frodon est en réalité vivant, mais immobile. Sam finit par perdre la trace des Orques et se retrouve, seul et désespéré, en territoire ennemi (dessin de Ted Nasmith).

Rafik DJOUMI



LES AUTRES
DE ALEJANDRO AMENÁBAR

POST MORTEM

POUR SA PREMIÈRE RÉALISATION D'ENVERGURE INTERNATIONALE, ALEJANDRO AMENABAR CHOISIT DE RENOUER AVEC LE FANTASTIQUE CLASSIQUE QUI SEMBLE BÉNÉFICIER ACTUELLEMENT D'UN REGAIN DE VIGUEUR. UNE FORMULE PAYANTE, PUISQUE SON FILM A RAPPORTÉ PAS MOINS DE CENT MILLIONS DE DOLLARS SUR LE SEUL TERRITOIRE NORD AMÉRICAIN.

Contrairement à ce que pourrait laisser croire l'affiche de son dernier film, l'enfant prodige du cinéma ibérique ne s'est pas laissé séduire par les sirènes hollywoodiennes. À l'instar de **Tesis** et **Ouvre les yeux**, c'est en Espagne et par des Espagnols que **Les Autres** a été mis en boîte. Malgré la présence d'une star mondiale au sommet de la distribution, des terribles frères Weinstein et du despotique Tom Cruise au poste influent de producteur, Amenabar reste donc fidèle à son pays, comme il reste fidèle au genre. C'est dire si **Les Autres** est un film guidé par l'intégrité.

Sans nouvelle de son mari, parti à la guerre depuis longtemps (nous sommes en 1945), la très pieuse Grace doit veiller à la bonne tenue d'une demeure labyrinthique, isolée sur l'île de Jersey. Une tâche d'autant plus angoissante que sa fille et son fils, Anne et Nicholas, sont atteints d'un mal aussi curieux que terrifiant. Allergiques aux rayons du soleil, les enfants doivent rester dans la pénombre la plus totale sous peine de subir des brûlures ravageuses. C'est dans ce contexte que surgit dans le manoir une nouvelle gouvernante accompagnée de sa fille muette et d'un jardinier d'apparence débonnaire. Enfermés dans la demeure, Grace et ses enfants vont progressivement découvrir quel est le terrible secret que viennent révéler ces intrus de plus en plus inquiétants.

Sur ce canevas assez épuré, et qui aurait pu tenir sur la seule promesse d'une révélation finale, Alejandro Amenabar décide de broder un conte d'épouvante cruel et magnifique dans la lignée des **Innocents** (1961) ou encore de **La Maison du diable** (1963). Autrement dit, tous ces classiques élégants, sobres et terrifiants auxquels le jeune réalisateur rend un vibrant hommage lui permettant, pour la première fois de sa carrière, d'assumer pleinement sa sensibilité anglo-saxonne. Toujours aussi glacial et rigoureux, là où le cinéma espagnol se distingue par son caractère sanguin, Amenabar construit une atmosphère lourde et claustrophobique, empreinte de frayeurs enfantines (peur du noir, de ce qui se cache sous le lit ou derrière les rideaux, etc). Car **Les Autres** accomplit l'exploit de faire peur malgré l'absence quasi totale de menace. Évidemment, la performance et le

dévouement de Nicole Kidman, que l'on n'avait pas vue aussi friable depuis **Portrait de femme**, ne sont pas étrangers à cette réussite. La réalisation méticuleuse d'Amenabar non plus, d'autant que le réalisateur se sent manifestement très à l'aise avec l'univers graphique désuet, mais certainement pas obsolète, de son film.

Il ne faudrait cependant pas voir dans **Les Autres** un manifeste de fantasticophile réactionnaire, qui rejetterait en bloc toutes les évolutions qui ont secoué le genre ces trente dernières années. Car Amenabar innove sur deux points dérivés de ses racines ibériques d'une part, et de son statut de réalisateur cinéphage d'autre part. En premier lieu, son film porte un regard plutôt acide sur la thématique quasi exclusivement judéo-chrétienne des histoires de fantômes, qui reposent en général sur un péché qu'il faut réparer pour retrouver une quiétude paradisiaque. Même si l'anti-cléricalisme d'Amenabar est moins sensible ici que dans le concept qu'il avait cosigné avec son compère Mateo Gil pour **Jeu de rôle** (le mal y provenait directement du christianisme), Les Autres questionne durement les croyances de son personnage principal, bigote forcenée. Comme la plupart des réalisateurs espagnols de sa génération, Amenabar reste donc, même dans un film aussi respectueux de l'establishment, un réfractaire à l'opinion majoritaire (surtout celui de son pays). En outre, le réalisateur se réclame également de ces fans du fantastique qui veulent faire partager leur profond amour pour les monstres, jadis relégués systématiquement du mauvais côté de la barrière. Plus jusqu'au-boutiste que des films voisins tels que **Sixième sens** ou le prochain Guillermo del Toro, **The Devil's Backbone**, la conclusion des **Autres** révèle cependant que les fantômes, pour lesquels le spectateur sentira une profonde compassion, ont commis un acte vraiment condamnable. Un dénouement qui risque de secouer plus d'un spectateur, même si nombre d'entre eux ne manqueront pas d'y noter une malheureuse concordance avec un antécédent embarrassant. Cette fin en partie éventée n'empêchera cependant pas de savourer ce faux film classique, qui se réclame à la fois de l'œuvre novatrice d'Amenabar, des grands classiques du fantastique et des nouveaux rebelles espagnols qui électrisent le cinéma de genre depuis une dizaine d'années. En bref, les vrais fans s'y reconnaîtront.

Julien DUPUY

THE OTHERS. ÉTATS-UNIS, ESPAGNE, FRANCE. 2001. RÉAL., SCÉN. ET MUS.: ALEJANDRO AMENABAR. DIR. PHOT.: JAVIER AGUIRRESAROBE. PROD.: JOSE LUIS CUERDA, TOM CRUISE, PAULA WAGNER, BOB WEINSTEIN, HARVEY WEINSTEIN, RICK SCHWARTZ POUR CRUISE-WAGNER PRODUCTIONS, SOGECINE, LAS PRODUCCIONES DEL ESCORPIÓN. INT.: NICOLE KIDMAN, FIONNULA FLANAGAN, CHRISTOPHER ECCLESTON, ELAINE CASSIDY, ERIC SYKES, ALAKINA MANN, JAMES BENTLEY, RENÉE ASHERSON... DUR.: 1H45. DIST.: BAC. SORTIE LE 26 DÉCEMBRE 2001.

Alejandro Amenabar, le petit génie du cinéma ibérique sur le tournage des Autres.

INTERVIEW ALEJANDRO AMENABAR
RÉALISATEUR

CHÉRI PAR L'INDUSTRIE DU CINÉMA ESPAGNOL DEPUIS SON PREMIER FILM (IL POSSÈDE D'AILLEURS CHEZ LUI UNE BELLE COLLECTION DE GOYA, LES CÉSARS LOCAUX), ALEJANDRO AMENABAR REND LA POLITESSE À SES PAIRS IBÉRIQUES EN IMPORTANT POUR SON DERNIER FILM UN COUPLE SUR-MÉDIATISÉ ET DE SALUTAIRES FRANCHISES AMÉRICAINES. RÉSULTAT : UN HIT INTERNATIONAL QUI A CONSOLIDÉ UN PEU PLUS LE STATUT ENVIABLE DU RÉALISATEUR. PAS MAL POUR UN FRELUQUET DE TOUT JUSTE VINGT-NEUF ANS !

Lorsque la production des* Autres *a débuté, Tom Cruise, Nicole Kidman et vous faisiez la une de toute la presse espagnole.
Ce film a effectivement été un très gros événement ici, et c'était encore pire lors de la sortie puisque les gens attendaient alors **Les Autres** depuis trois ans. Et puis le fait que Tom Cruise et Nicole Kidman aient été les parrains de mon film a impressionné beaucoup de gens en Espagne.

Quand avez-vous rencontré pour la première fois le couple star ?
Il y a deux ans, on m'avait appris alors que Tom avait acheté les droits d'**Ouvre les yeux**, et qu'il voulait me rencontrer. Mais quand vous êtes en odeur de sainteté, comme c'était mon cas après la sortie de mon deuxième film, il y a tellement de gens qui vous rapportent des nouvelles de ce type, que vous n'y prêtez plus aucune attention. Je n'ai donc pas cru que Tom voulait me rencontrer, jusqu'à ce qu'il m'invite lui-même à New York. Tom est un sacré cinéphile, il adore parler cinéma. En plus, il venait à l'époque de terminer **Eyes Wide Shut**, et il m'a révélé plein de choses sur Stanley Kubrick. C'était passionnant.

Avez-vous reçu beaucoup de propositions d'Hollywood après* Ouvre les yeux *?
Oui, pas mal. Mais je me méfie de l'industrie du cinéma américain. J'ai beaucoup de respect pour Hollywood, mais je ne veux pas y travailler. J'ai vu tellement de réalisateurs s'y casser les dents, je n'ai aucune envie de ressentir ce genre de frustration. Si j'y vais, je serai très précautionneux.

Quelle est pour vous la nationalité des* Autres *?
On a des investisseurs espagnols, américains, mais aussi japonais et français. Maintenant, je pense que l'ambiance et le sujet du film sont très anglais. Quant à la production pure, nous avons tourné en Espagne et 99 % de l'équipe était espagnole. C'est donc très difficile de vous répondre. Ce qui est certain, c'est que ce film est un drôle d'objet.

Depuis votre premier film, vous sembliez plus proche d'une sensibilité anglo-saxonne que latine...
Mes deux premiers films auraient pu se dérouler n'importe où, dans n'importe quelle grande ville. C'est pour cela qu'**Ouvre les yeux** a pu être remaké aux États-Unis aussi facilement d'ailleurs. Mais c'est ma sensibilité, il n'y a là-dedans aucune démarche consciente. Peut-être que je suis un enfant de la mondialisation. Peut-être aussi que cette dernière nous pousse à partager tous le même genre d'anxiété et d'obsession. Dans le cas des **Autres**, la littérature fantastique anglo-saxonne m'a beaucoup influencé. Et puis le thème des maisons hantées est pour moi forcément lié à l'univers victorien. Cela dit, la première version du script a tout de même été écrite en espagnol et elle devait se dérouler en Amérique du sud. Ce sont mes producteurs qui ont insisté pour tourner ce film en anglais. Ils pensaient que, vu le sujet et son traitement, ce serait plus sensé.

Pourquoi aviez-vous situé votre histoire en Amérique du sud ?
Je suis né et j'ai passé mon enfance au Chili et ce film est empreint de peurs enfantines. Ensuite, il est facile de trouver dans certaines parties de ce continent l'atmosphère dont j'avais besoin pour mon scénario, en particulier dans les montagnes où l'on peut ressentir une isolation très forte. Ce n'est qu'après le premier jet que je me suis aperçu à quel point tous ces romans anglais dont je me suis abreuvé enfant m'avaient influencé et que l'Angleterre était donc parfaitement envisageable pour mon décor. La gouvernante, par exemple, qui est une constante du genre, me semble forcément très british. Par contre, jamais je n'aurais pu croire que mon histoire pouvait se dérouler en Espagne. Je ne sais pas pourquoi.

On pense effectivement à beaucoup de classiques de la littérature, mais aussi du cinéma fantastique dans* Les Autres. Les Innocents *par exemple...
Évidemment. Je pourrais aussi citer **La Maison du Diable**, le roman de Shirley Jackson comme le film de Robert Wise, et non la version signée Jan de Bont (rires). Mais vu que mon film se déroulait à cette période, dans ce pays, je savais que j'obtiendrais ce genre de style et d'esprit. C'était inévitable. D'autant plus que j'ai renoué avec la façon dont on réalisait les films à l'époque, c'est-à-dire en capitalisant sur l'invisible. Par exemple, les films d'horreur contemporains ont des bandes-son chargées et très agressives. **Les Autres** joue sur le silence.

Êtes-vous contrarié si l'on vous dit que votre film est de facture très classique ?
Non, au contraire. J'ai même songé un temps à réaliser Les **Autres** en noir et blanc. J'ai essayé de retrouver une certaine foi dans le genre, mais aussi dans le cinéma en général. Cela dit, et c'est une ambivalence qui m'excitait beaucoup, je pense que d'un point de vue moral, **Les Autres** n'est pas un film conventionnel. Vous aviez toujours dans ces films une confrontation très manichéenne entre le Bien et le Mal. Or, j'ai adopté un point de vue plus sophistiqué, plus proche de l'humain, j'ai refusé de porter un jugement divin sur mes personnages si vous voulez.

Votre film est aussi une compilation de nombreux thèmes du fantastique : les fantômes, les maisons hantées, les vampires, les malédictions, etc.
J'ai cherché en effet à compiler tous ces éléments, puis à contrecarrer systématiquement les clichés du genre en changeant des petites choses par-ci par-là. Mais je tenais à rester très respectueux de toutes ces composantes.

Pourquoi avoir choisi de situer votre film en temps de guerre ?
La guerre me permettait de mieux isoler mes personnages, tout en évacuant les hommes dans la force de l'âge. Vu le look que je cherchais, la Seconde Guerre Mondiale s'est imposée d'elle-même. Surtout que nous avons finalement choisi de situer le film sur l'île de Jersey, et l'isolation de ses habitants était très accentuée à cette époque. Cette île était d'ailleurs d'autant plus

AMENABAR, LA TOTALE

Histoire de se (re) mettre dans le bain, les deux premiers films d'Alejandro Amenabar ressortent en salle une semaine après la déferlante des Autres, soit le 2 janvier.

Le premier, Tesis, est une glaciale (et un tantinet longuette) réflexion autour des snuff movies et de la violence au cinéma, un thème qui hante Amenabar, puisqu'il était déjà au cœur de ses premiers courts-métrages, Luna mais surtout Imenoptero (visibles sur les DVD espagnols de Tesis et d'Ouvre les yeux).

Le second film d'Amenabar, Ouvre les yeux, est le bijou qui a valu à son jeune réalisateur d'être repéré par nombre de décideurs hollywoodiens, dont Tom Cruise qui aura vite mis en branle un remake du film, retitré Vanilla Sky (cf. critique dans ce numéro). Ouvre les yeux est un conte onirique, tout entier tendu vers une conclusion terrassante et traversé de flashs surréalistes sublimes (le personnage principal qui traverse une ville déserte, le même recouvert d'un masque fantomatique, etc). Le film est également servi par le couple d'acteurs espagnols les plus glamours, en l'occurrence le macho Eduardo Noriega et la divine Penélope Cruz. À découvrir, donc, et pas seulement pour briller en société !

J.D.

parfaite pour **Les Autres** que ses habitants ont un accent anglais et sont chrétiens, ce qui m'importait énormément.

D'où vient cette incroyable idée du livre compilant des photos de personnes décédées ?
C'est quelque chose qui a réellement existé à la fin du siècle dernier. Lorsque j'ai découvert cette étrange coutume dans un documentaire télévisé, j'avais déjà écrit un premier jet du scénario, et je me suis débrouillé pour intégrer ce truc incroyable dans le film. Il en va de même pour la maladie dont sont atteints les enfants. Cette idée m'a d'ailleurs encore plus séduit que les photographies de morts, puisque c'était une excuse idéale pour isoler mes personnages.

Comme* Tesis *et* Ouvre les yeux, Les Autres *se clôt sur un retournement de situation. Pourquoi ?
Mes films sont motivés par un principe unique : des personnages subissent une expérience ultime qui révèle quelque chose sur eux ou sur ce qui les entoure. Et je pense que les spectateurs doivent eux aussi sentir ce choc très violent, d'où ces fins surprenantes. Lorsque j'écris un scénario, j'attaque toujours sur la fin, et j'enchaîne immédiatement avec le début. C'est ensuite seulement que je m'occupe du parcours de mes personnages. Mais je ne pense jamais à ces fins comme à une marque de fabrique. Pour l'instant, il m'a toujours semblé que ce serait la meilleure façon de conclure mes histoires.

Votre réalisation semble être le résultat d'une préparation minutieuse.
Je fais pas mal de story boards, c'est vrai et surtout sur ce film, en partie parce que nous avons bénéficié d'une longue pré-production. Même si j'ai toujours une idée très claire de ce que je veux obtenir quand j'arrive sur le plateau, je ne veux pas me sentir trop lié à un story-board et j'essaie de rester ouvert au changement... Si on a le temps.

***Parlez-nous justement des conséquences sur votre film du retard accumulé sur le tournage de* Moulin Rouge.**
Le film de Baz Luhrmann a effectivement affecté notre tournage, parce que nous avons dû arrêter de tourner pendant un mois en attendant que Nicole soit disponible. Mais le calendrier a été pour moi très confortable, comparé à ce que j'avais connu auparavant. J'avais cinq semaines et demie de tournage sur **Tesis** et huit sur **Ouvre les yeux**. Là, j'ai eu treize semaines de tournage.

N'aviez-vous pas peur que Nicole Kidman soit trop glamour pour votre film ?
C'est évidemment une préoccupation, surtout que c'était la première fois que je travaillais avec un nom aussi prestigieux. Même si j'avais fait travailler Eduardo Noriega ou Penélope Cruz dans **Ouvre les yeux**, ces acteurs restaient, du moins à l'époque, des vedettes locales. Ça n'a rien à voir avec des stars hollywoodiennes. Mais j'ai eu beaucoup de chance parce que Nicole est très pro. Dès qu'elle accepte de participer au projet, elle fera tout ce qu'elle peut pour le film. Elle est aussi très intelligente et elle fait beaucoup de propositions. Par exemple, elle avait peur que son personnage soit trop sombre au milieu du film et que le public ne se sente plus lié à elle. J'ai donc réécrit certaines scènes dans cette optique. Le résultat de son travail est là, je crois qu'en voyant le film on a vraiment l'impression que le rôle a été écrit pour elle, ce qui n'était pas du tout le cas.

Anne (Alakina Mann) et Nicholas (James Bentley), les deux enfants de Grace, élevés dans la peur du soleil et de Dieu.

Sur quels critères avez-vous casté les deux enfants ?
Ce fut surtout difficile pour la petite fille, parce que nous avions besoin de quelqu'un qui comprenne la nature du personnage et qui puisse tenir tête à Nicole. J'ai volontairement choisi deux jeunes comédiens qui soient vierges de toute expérience, de façon à ce qu'ils apportent au film cette candeur et cette magie que je cherchais. Les enfants m'ont causé beaucoup de soucis, parce que c'était mon baptême du feu en la matière, et que le film reposait sur eux. Et puis j'avais peur de leur réaction face à mon accent espagnol. En fait, j'ai juste essayé de me mettre à leur niveau, de devenir leur ami, et malgré moi je les ai mis dans la situation de leur personnage. Ils sont en effet venus en Espagne à une époque très ensoleillée, et ils ne pouvaient jamais sortir parce que nous ne voulions pas qu'ils reviennent avec des coups de soleil partout. Les pauvres ne pouvaient donc s'échapper du studio que la nuit.

Pourquoi n'avez-vous pas tourné à Jersey même ?
Nous sommes d'abord partis à Jersey, et nous avons trouvé une maison absolument géniale, mais le propriétaire n'a pas voulu nous la céder. Nous avons ensuite visité une bonne centaine de maisons en Angleterre, dont certaines étaient très intéressantes, mais nous avons eu le coup de foudre avec ce petit château incroyable, que quelqu'un du bureau de production a trouvé au nord de l'Espagne. Le fait que ce décor soit situé dans

Ci-dessous, de gauche à droite : Grace (Nicole Kidman) et ses deux enfants/ Anne et Nicholas effrayés par des intrus d'un genre très spécial.

Une lumière superbe signée Javier Aguirresarobe, directeur de la photo espagnol déjà récompensé par trois Goyas.

mon propre pays, m'a évidemment consolidé dans ce choix. Le problème, c'est que nous avons dû tourner en été. Et le climat en Espagne est très différent de celui de Jersey, surtout que nous avions décidé de ne filmer qu'en temps nuageux, afin de ne pas trahir le lieu de tournage. Pour faire illusion, j'ai aussi conçu très précisément chaque plan en extérieur, en particulier l'emplacement et les déplacements du brouillard. Je voulais qu'il soit parfait dans chaque plan.

On pense beaucoup à certaines références picturales dans* Les Autres, *en particulier aux Romantiques allemands tels que Friedrich.

Le directeur de la photographie avait ce genre de référence en tête en éclairant certains extérieurs et ces peintures nous ont surtout guidés dans l'usage des couleurs, plus que dans les contrastes ou les compositions. Nous voulions des teintes très tranchées et qui resteraient dans des tons de gris, de façon à faire ressortir les visages. On a donc beaucoup travaillé sur des avant et des arrière-plans très sombres.

Etait-ce difficile de travailler avec vos producteurs, les frères Weinstein ? Ils ont une sacré réputation !

(Rires) Oui, je sais. Ils ont été une des raisons qui m'ont poussé à tourner le film en Espagne pour être certain de conserver mon indépendance. Il y a eu quelques discussions pendant la postproduction, mais je n'ai pas à me plaindre. Dans l'ensemble, ils ont été respectueux et enthousiastes, et je suis très content de la façon dont ils ont vendu le film aux Etats-Unis. J'ai juste changé des choses après la première projection test en suivant leur directive. Il y avait en particulier une scène de sexe entre Nicole Kidman et son mari. Je l'aimais beaucoup, mais j'ai dû la retirer au dernier moment pour des raisons de rythme. De toute façon, je ne suis jamais tendre avec mes films, le premier montage de **Tesis** faisait deux heures et demie. Je vais d'ailleurs inclure ces scènes dans un DVD qui va bientôt sortir en Espagne/1.

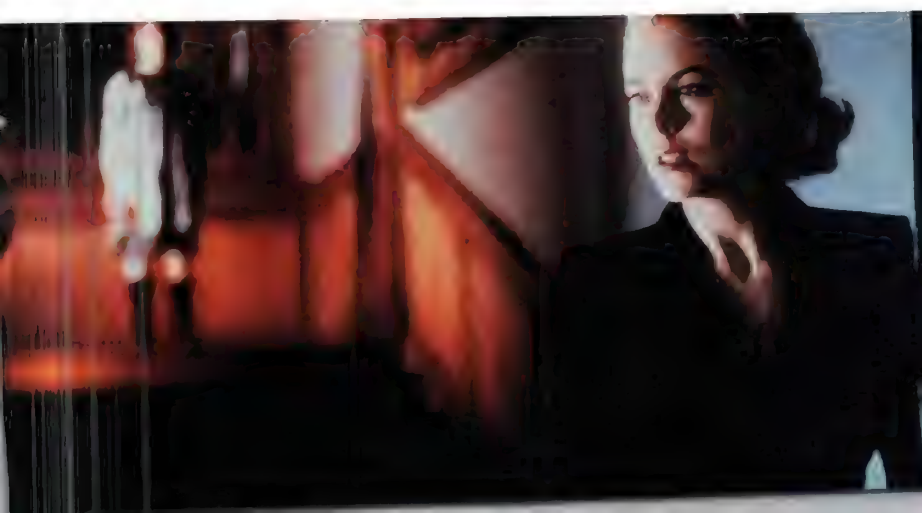
Une fois encore vous avez écrit la musique. N'avez-vous pas songé à sous-traiter cette partie du film ?

J'adorerais sous-traiter la composition du score, mais je n'y arrive pas. Il faudrait que ce soit quelqu'un que j'admire énormément, comme John Williams. Dans le cas contraire, je sais si bien ce dont j'ai besoin, que je serais un véritable emmerdeur pour le pauvre musicien. Et pourtant, écrire la musique est toujours un calvaire, parce que je travaille comme un forcené, sans relâche, jusqu'à la sortie de mes films. Résultat : je suis encore en train actuellement d'essayer de me débarrasser de l'univers des **Autres** pour attaquer mon film suivant.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

Ci-dessous, de gauche à droite : Grace, une mère anxieuse et sévère/ Mr Tuttle (Eric Sykes), Lydia (Elaine Cassidy) et Mme Mills (Fionnula Flanagan), les trois nouveaux occupants de la demeure de Grace.

/1 Pour info, Amenabar a déjà sorti en Espagne un DVD d'**Ouvre les yeux** bourré de suppléments : commentaires audio, making-of, BOF isolée, galerie de photos et de dessins de production, court-métrage, etc.



13 FANTÔMES
DE STEVE BECK

La menace fantôme

POUR SA DEUXIÈME PRODUCTION APRÈS LA MAISON DE L'HORREUR, LA SOCIÉTÉ DE JOEL SILVER ET DE ROBERT ZEMECKIS, DARK CASTLE, A CHOISI À NOUVEAU DE REMAKER UN FILM DE WILLIAM CASTLE. À LA CLEF, LA PROMESSE D'UNE SÉRIE B QUI TENTE DE RÉINVESTIR LE GENRE DU FILM DE MAISON HANTÉE.

Tout comme **La Maison de l'horreur**, **13 Fantômes** est donc le remake d'un film de William Castle tourné en 1960. Un drôle de coco, ce William Castle. Né en 1914, il débute en réalisant des petits polars comparables aux épisodes de la série *Alfred Hitchcock présente*, puis enchaîne avec des westerns aux budgets tout aussi étriqués avant de se lancer dans le film d'horreur rigolo (pas toujours volontairement d'ailleurs). Il fera preuve à cet égard d'un sens inédit du marketing, et ce jusque dans les cinémas où sont projetés les films. Ainsi, pour **13 Fantômes**, il fait distribuer à l'entrée de la salle des lunettes qui permettent de voir les spectres. Pour **Homicide**, il coupe le film au milieu de la projection pour proposer aux âmes sensibles de sortir avant les horreurs qui vont suivre. Pour **La Nuit de tous les mystères**, les spectateurs sont chatouillés par des fils et des tissus invisibles aux moments stratégiques. Pour **Le Désosseur de Cadavres**, les sièges se mettent à tressauter lorsque le monstre passe à l'attaque. Enfin, pour **Macabre**, Castle prend une police d'assurance pour se couvrir au cas où des spectateurs en viendraient à mourir de peur en voyant le film. Un véritable artisan de la série B, donc, un saltimbanque allumé digne d'Ed Wood, mais en plus compétent puisqu'on le retrouve producteur sur **La Dame de Shangaï** d'Orson Welles et sur **Rosemary's Baby** de Roman Polanski. Castle s'éteint en 1977, trois ans après son dernier film, **Shanks**, où Genghis Khan, Mata Hari, Napoléon et Beethoven sont ressuscités par les bons soins du mime Marceau, de Tsilla **Tatie Danielle** Chelton et de Philippe Clay !

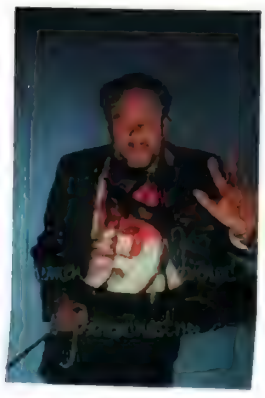
TREIZE À LA DOUZAINE

C'est en 1999, après s'être fait les dents sur la série télé *Les Contes de la crypte* et sur ses deux prolongements ciné (**Le Cavalier du diable** et **La Reine des vampires**), que le producteur Joel Silver (**Matrix**) décide de monter avec l'aide du réalisateur Robert Zemeckis (**Apparences**) une société entièrement consacrée aux films d'horreur. Son nom : Dark Castle Entertainment, en hommage bien sûr au cinéaste cité plus haut, même si les projets seront traités d'un point de vue purement horrifique. Car le but ici est de faire peur, pas de se gausser du genre. Leur premier bébé, **La Maison de l'horreur**, adapté de **La Nuit de tous les mystères**, remporte un joli succès lors des fêtes d'Halloween et c'est tout naturellement qu'ils décident de poursuivre dans la même voie, en remakant **13 Fantômes**, tourné par Castle en 1960.

A priori, on voit mal où peut se nicher l'originalité de **13 Fantômes** étant donné son sujet très classique, remis au goût du jour par les bons soins des scénaristes Neal Marshall Stevens (co-producteur des **Ailes de la nuit**) et Richard d'Ovidio (**Hors limites**). Le script s'appuie donc sur deux éléments pour assurer sa singularité, et en premier lieu sur le décor, une maison entièrement faite de verre et de métal et inspirée par l'architecture du New York Science Museum, au sein de laquelle des poulies et des rouages sont enchâssés dans des murs transparents. Pour retranscrire la trouvaille des scénaristes, le décor sera érigé sur un plateau imposant qui nécessitera l'usage de cinq tonnes d'acier et de cinq kilomètres de plaques de verre gravé, le tout éclairé par un générateur assez puissant pour fournir l'électricité d'une petite ville. « *On n'a jamais fait aucun film d'horreur au décorum propre et lustré* » affirme Gilbert Adler, co-producteur du film et réalisateur de **La Reine des vampires**. « *En général, ce ne sont que toiles d'araignées, saleté, chauves-souris, le tout associé à une architecture gothique ou élisabéthaine. Quand, pour la dernière fois, avez-vous vu un film de ce genre se déroulant dans un bâtiment moderne, aux lignes nettes et dépouillées ? C'est une perspective différente et un concept très effrayant* ». On veut bien le croire, sauf que ledit concept a déjà été (mal) exploité dans **Poltergeist 3**...

LA MONSTRUEUSE PARADE

Si la construction est complétée par des images de synthèse créées par la société Cinesite (**Planète rouge**, **X-Men**)/1, ce n'est pas le cas des fantômes, second point novateur du projet puisqu'ils sont tous interprétés par des acteurs portant maquillages et prothèses, ceci afin qu'ils possèdent une réelle présence à l'écran et dégagent une menace concrète. Les circonstances de leur mort, détaillées dans le script, même si elles ne sont pas citées dans le film, ont servi de point de départ pour leur conception. Ainsi, un jeune garçon a une flèche plantée dans la tête pour avoir eu la mauvaise idée de jouer au cow-boy avec un camarade armé d'un arc véritable. Un joueur invétéré, amputé des jambes, se promène avec sa tête sous le bras pour l'avoir pariée au poker. Une reine de beauté étranglée par son boyfriend a la nuque brisée et le visage tuméfié. Un étudiant, victime d'un accident de voiture, a la moitié droite du corps en lambeaux et le crâne ouvert. Une jeune femme déambule nue, le corps couvert de sang par suite des coupures qu'elle s'est infligée lors de son suicide. Une autre, accusée de sorcellerie au XIème siècle, est emprisonnée dans l'instrument de torture qui a servi à son exécution. Un duo cauchemardesque est formé par deux anciens phénomènes de foire : une vieille naine habillée en petite fille capricieuse et son fils, un obèse portant des couches et un bavoir. Un forgeron, exé-



Ci-dessous : Cyrius Kriticos (F. Murray Abraham), milliardaire excentrique, amateur d'expériences extrêmes.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Kalina (Embeth Davidtz) au cœur de la demeure-piège de Cyrus / Les treize fantômes réunis pour le pire / Le torse (Daniel Wesley), un ancien joueur de poker malheureux au jeu (mais heureux en amour ?) / Le Marteau (Herbert Duncanson) un forgeron qui a très mal tourné.

cuté pour avoir massacré dix personnes à coups de marteau (qu'il arbore désormais en guise de main), a des clous enfoncés sur tout son corps enchaîné. Le patient d'un asile de fous, un maniaque obsédé par la gent féminine et mort en captivité, exhibe des dents de tigre à travers la cage d'acier qui entoure son visage. Un des spectres est un tueur en série dont le corps est transpercé par les balles des policiers qui l'ont abattu. Enfin, une tendre épouse morte dans un incendie n'est plus qu'une plaie suintante encore vêtue de la robe qu'elle portait à l'hôpital lors de son agonie. Le tout forme une sorte de confrérie regroupée sous le nom de Zodiaque Noir. Une galerie de monstres digne de figurer dans un film de Clive Barker et conçue par la firme KNB, responsable des maquillages d'**Une Nuit en Enfer**, **Vampires**, **The Cell** et tout récemment **Ghosts of Mars**. Le même soin a été apporté à la fabrication du grimoire contenant les plans de la maison et les formules maléfiques destinées à ouvrir les portes des Enfers. Pendant une semaine, trois personnes s'occupent de vieillir le parchemin utilisé pour les mille cinq cents pages du livre, qui sont ensuite reliées par un antiquaire écossais spécialiste en la matière.

RESPECT !

Mener à bien le projet nécessitait en outre la présence d'un metteur en scène qui n'ait pas peur de se mesurer à de nombreux effets spéciaux. C'est Steve Beck, directeur des effets visuels d'**Abyss** et réalisateur d'une flopée de pubs et de clips, qui a été choisi. L'occasion pour lui de travailler avec des comédiens chevronnés : Tony Shalhoub (**The Barber**) interprète Arthur Kriticos et F. Murray Abraham (**Mimic**) son oncle, Cyrus. Embeth Davidtz (**Evil Dead 3**) joue le rôle d'une parapsychologue agressive et partisanne du respect des morts, Matthew Lillard (**Scream**) est un médium et l'appétissante Shannon Elizabeth (**Scary Movie**) incarne la fille d'Arthur. « *Le sujet du film tourne autour d'une mythologie complexe* » conclut Joel Silver. « *Pour qu'elle soit crédible, chaque composant du film se devait d'être aussi authentique et détaillé que possible. Nous y avons consacré une énorme masse de travail* ». Garante du respect de la tradition familiale, Terry Castle, la propre fille de William Castle, occupe ici le poste de co-productrice. Le tandem Silver/Zemeckis semble donc bien décidé à persévérer dans le domaine de l'horreur, comme le prouve la récente mise en chantier de **Macabre**, encore une nouvelle version d'un film de Castle, et que réalisera Zemeckis lui-même avec son fidèle Alan Silvestri à la musique.

Cédric DELELÉE

1/ La société Manex (**Matrix**, **Au-delà de nos rêves**) a dû abandonner le film, très probablement à cause de différents avec Joel Silver (ils ont perdu leur contrat sur les deux suites de **Matrix** pour les mêmes raisons).

OPINION

MÊME PAS PEUR !

Mise sur pied par Joel Silver et Robert Zemeckis, la compagnie Dark Castle Entertainment est née de l'envie furieuse qu'avaient nos deux hommes de revisiter l'œuvre du cinéaste William Castle. Il s'agissait alors de retrouver l'esprit qui animait les spectacles du roi du gimmick tout en l'adaptant à une forme plus moderne. Deux ans après le moyen **La Maison de l'horreur**, et peu avant **Macabre** de Zemeckis, voici donc, mesdames et messieurs, la nouvelle attraction effrayante de Dark Castle.

Arthur Kriticos, veuf depuis la mort de sa femme dans un incendie, élève seul ses deux enfants, Kathy et Bob. C'est alors qu'il hérite d'une luxueuse demeure que lui lègue un mystérieux oncle nommé Cyrus. Accompagnée de leur gouvernante, la petite famille s'installe dans les lieux, une maison aux murs de verre ornés de formules indéchiffrables. Mais Arthur s'aperçoit bientôt qu'il est tombé dans un piège : la bâtisse abrite dans son sous-sol douze fantômes belliqueux qu'une étrange mécanique libère les uns après les autres. Une nuit d'angoisse commence alors pour la petite famille...

Talentueux spécialiste en effets visuels, Steve Beck signe avec **13 Fantômes** un ghost-movie qui s'annonçait plutôt alléchant. Hélas, on est obligé de constater que le film choisit très vite de fonctionner en mode autodestruction et de saborder un pitch initial qui promettait pourtant quelques belles séquences. En effet, à la base, l'approche visuelle des fantômes semblait se présenter sous la forme d'un parcours évolutif se référant aux jeux vidéo, avec à la clé l'apparition d'un boss plus terrifiant que tous les autres : le Guerrier Invincible. À l'arrivée, il faut attendre le dernier tiers du film pour comprendre la hiérarchie susdite, lors de la séquence du grimoire. Hélas, il est déjà trop tard, et la possibilité de mettre en place une montée graduelle de la peur n'est déjà plus d'actualité. D'autant plus que, régulièrement, les auteurs s'échinent à torpiller l'ambiance éprouvante inhérente à un film de maison hantée par des gags pas drôles et surtout par la présence d'acteurs littéralement livrés à eux-mêmes. On retiendra particulièrement les « performances » de l'exécrable Matthew Lillard (**Cursus fatal**, **Wing Commander** et autres chefs-d'œuvre impérissables) et de la rappeuse Rah Digga dans le rôle d'une soûlante nounou-sidekick quasiment indestructible (à en croire la conclusion du film du moins).

Beaucoup de séquences paraissent inutiles et ne sont là que pour tenter de faire oublier ce qu'aurait pu être le film, à l'image de cette scène d'ouverture se déroulant dans un cimetière de voitures. Cette scène fatigante annonce de manière nette et rapide la teneur du spectacle à venir, à savoir du gros son tou surnagent facilement les accords gueulards de John Frizzell) et des images qui bougent beaucoup. S'il peut avoir pour effet principal de générer un certain agacement chez l'homme de goût, ce prégénérique énervé reste pourtant regardable, le spectateur se calant dans son fauteuil en attendant impatiemment la suite des hostilités. Hélas, une fois le décor principal planté, Steve Beck oublie visiblement qu'il a une histoire à filmer.

L'arrivée dans la maison pouvait laisser espérer un sursaut salvateur de la part du réalisateur, d'autant plus qu'il avait donc à sa disposition un décor aussi magnifique qu'inhabituel, à savoir une demeure pratiquement transparente, un véritable rubik's cube de verre.Malheureusement, le défi consistant à tourner un film de maison hantée dans un tel cadre, n'est à aucun moment relevé, et les enrichissements formels et narratifs qu'appelait cet étrange décor restent lettre morte jusqu'à la fin. Au lieu de cela, le film se perd dans d'inutiles séquences en montage alterné, les scènes mises en parallèle n'ayant la plupart du temps aucun enjeu commun. En fait, même quand le scénario lui souffle une idée de mise en scène, Beck semble s'en foutre totalement, comme le laisse entendre le traitement visuel des scènes où interviennent les lunettes permettant aux personnages de voir les fantômes. Partant du principe que les spectres rentrent dans le champ lorsque l'un des protagonistes enfile ces fameuses binocles, le préposé à la mise en scène choisit d'oublier ce principe et de faire littéralement n'importe quoi, à tel point qu'à la fin, on ne sait plus qui est à l'écran (fantôme ? être humain ? concombre masqué ?). Consternant.

En bornant ses ambitions à livrer un sous-mélange de **Scream** et de **La Maison du diable** (LE mètre étalon définitif du film de maison hantée), et en plaquant dessus une mise en scène aussi survoltée qu'inappropriée (les corridors d'une maison hantée filmés à coup de jumpcuts et de caméra dopée au LSD, ça peut faire illusion deux minutes mais ça ne fait pas peur), Beck sert la soupe au public ado et passe à côté de ce qui, entre les mains d'un autre, aurait pu donner une solide série B bien pétocharde. Le prochain film de Steve Beck est à nouveau un projet estampillé Dark Castle : **Ghost Ship**, une histoire de bateau hanté. On nous permettra de l'attendre patiemment et dans l'immédiat, on ira plutôt revoir **Panique sur Florida Beach** (1993) de Joe Dante, pour le coup un authentique hommage au cinéma de William Castle.

Arnaud BORDAS

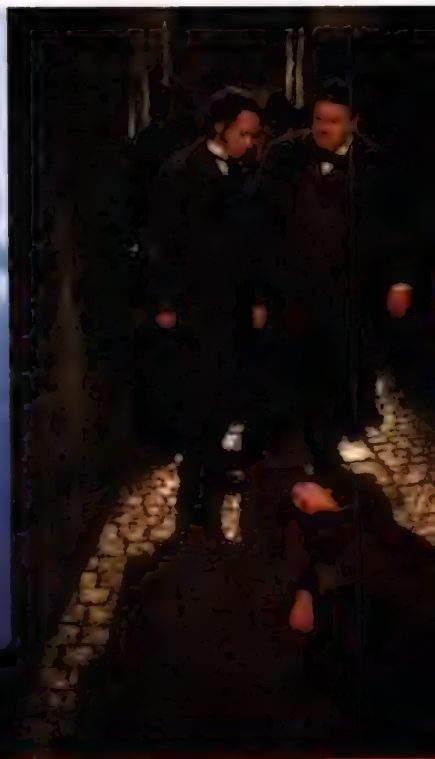
13 GHOSTS. USA. 2001. RÉAL. : STEVE BECK. SCÉN. : NEAL MARSHALL STEVENS ET RICHARD D'OVIDIO D'APRÈS UNE HISTOIRE DE ROBB WHITE. DIR. PHOT. : GALE TATTERSALL. MUS. : JOHN FRIZZELL. SPFX. : DAN GLASS (VISUELS) ET KNB (MAQUILLAGES). PROD. : GILBERT ADLER, JOEL SILVER, ROBERT ZEMECKIS POUR DARK CASTLE ENTERTAINMENT. INT. : TONY SHALHOUB, EMBETH DAVIDTZ, MATTHEW LILLARD, SHANNON ELIZABETH, RAH DIGGA, F. MURRAY ABRAHAM... DUR. : 1H31. DIST. : COLUMBIA ET WARNER. SORTIE LE 16 JANVIER 2002.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas :
Le fils prématurément (Matthew Settell), un gamin qui a trop joué aux cow-boys et aux Indiens /
Arthur (Tony Shalhoub) et Kathy (Matthew Lillard) aux prises avec Le Marteau /
La Princesse en colère (Shanna Lloyd), spectre vengeur et adepte des bains de sang.

FANTASTIC'ARTS 2002

LE FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE GERARDMER SE DÉROULERA DU 16 AU 20 JANVIER PROCHAIN. LES ORGANISATEURS ONT PLACÉ CETTE 9ÈME ÉDITION SOUS LE SIGNE DE L'APOCALYPSE, CE QUI NE LAISSE PAS DE NOUS INQUIÉTER : LA NEIGE SUR LES MASSIFS VOSGIENS SERA-T-ELLE ROUGE ? CROISERA-T-ON DES ZOMBIES DANS LES SALLES OBSCURES ? L'ÉCOUTE À L'ENVERS DES ENREGISTREMENTS D'INTERVIEWS RÉVÉLERA-T-ELLE DES MESSAGES CACHÉS ? ON EN TREMBLE D'AVANCE !

Depuis l'arrêt brutal du festival d'Avoriaz en 1993 et son déménagement dans les Vosges l'année suivante, le Fantastique a vu ses productions à moyen budget disparaître quasi totalement. Sous l'effet d'une nouvelle économie cinématographique voulant qu'un investissement lourd se traduise généralement par des retombées financières conséquentes, le genre est devenu un réceptacle à blockbusters au fur et à mesure que le Fantastique se démocratisait. En somme, pour un **Ghosts of Mars**, comptez trois blockbusters. Il n'y a pas si longtemps, la proportion était inverse. Les blockbusters n'ayant aucun besoin de l'appui d'un festival, quel qu'il soit, et le Fantastique « auteurisant » à la **Ghosts of Mars** préférant Cannes, Venise ou Berlin à Gerardmer, on devine que le travail des sélectionneurs consiste à œuvrer dans la marge, piochant en Asie le meilleur de la production, récupérant un **From Hell** auquel le distributeur ne croit pas, et se retrouvant confrontés à quantité de petits films soit « difficiles », soit proches de l'amateurisme. L'attribution l'année dernière du Grand Prix à **Thomas est amoureux** (qui l'a vu, au fait ?), est par exemple symptomatique des problèmes rencontrés pour monter aujourd'hui un festival de cinéma fantastique, avec de plus en plus de films très accessoirement fantastiques et de moins en moins d'œuvres utilisant les codes rassembleurs du genre.



De gauche à droite : Le terrifiant boogeyman de **Jeepers Creepers** / Johnny Depp mène l'enquête dans **From Hell** / Donald J. Darko (Jake Gyllenhaal) et Jean Malone (Gretchen Ross) : les

LA COMPÉTITION

La sélection 2002 propose en compétition deux films véritablement fantastiques, **Jeepers Creepers** et **Fausto 5.0.**, les quatre autres titres appartenant au genre par le biais de divers éléments finalement anecdotiques (visions oniriques, énigmes temporelles, fantôme symbolique...). Remarqué dans tous les festivals et marchés où il a été présenté, **Jeepers Creepers** de Victor Salva devrait selon toute logique se retrouver à la première place du palmarès. Film de terreur pure confrontant deux adolescents à ce qui ressemble à un boogeyman, **Jeepers Creepers** réserve quelques séquences à faire dresser les cheveux sur la tête. On vous en a déjà parlé et on vous en reparlera. En provenance d'Espagne, **Fausto 5.0** narre les mésaventures du Dr Fausto, chirurgien rencontrant un patient auquel il a enlevé l'estomac huit ans auparavant et qui devrait être mort. Le miraculé, capable d'exaucer les vœux de Fausto, va l'entraîner dans une ville maudite en dépassant les frontières de la réalité. On attend de voir.

Le succès du **Projet Blair Witch** et des survival-horror sur consoles n'a pas laissé insensible Ten Shimoyama. Dans **Saint John's Wort**, le jeune réalisateur japonais envoie un couple dans un manoir légué en héritage. Comme par hasard, les deux zozos sont créateurs de jeu vidéo et c'est avec application qu'ils explorent pièce après pièce la demeure, trouvant des clés leur permettant de poursuivre leur chemin. Le héros de l'histoire filme tout au camescope, au cas où il se passerait quelque chose (et aussi pour voir si ça peut rapporter autant que **Blair Witch**). La visite guidée dure donc une bonne heure et, à l'inverse de *Resident Evil*, les zombies attendus ne pointent pas le bout de leur nez putride. Après avoir résolu vite fait le mystère du manoir dans une séquence poético-gore, le réalisateur termine sur une question existentielle : tout ceci était-il réel ou bien issu d'un jeu vidéo ? Aucune idée, mais une chose est sûre : tout ceci était nul.

Tourtereaux torturés de Donnie Darko.

Pour son premier long-métrage en tant que metteur en scène, le comédien Bill Paxton (**Aux Frontières de l'aube**, **Un plan simple**) s'est donné dans **Frailty** le rôle d'un père de famille convaincu qu'il est investi d'une mission divine : supprimer les démons vivant sur terre dans des enveloppes corporelles humaines. Embrigadant ses deux garçons dans sa croisade (malgré la résistance de l'aîné, Fenton, qui tente de ramener son paternel à la raison), le justicier tout juste intronisé kidnappe puis exécute de sang froid d'anonymes citoyens que le Tout-Puissant lui a désignés. Le tueur « à la main de Dieu » est né. Racontée en flash-back par le fils Fenton (Matthew McConaughey) à un inspecteur perplexe (Powers Boothe), l'histoire de **Frailty** a tout d'une charge violente contre le fanatisme religieux, sauf que les dernières minutes du film, riches en rebondissement à la façon d'**Usual Suspects**, remettent moralement en cause tout ce qui précède. En maniant in extremis l'ironie, Bill Paxton s'est peut-être pris les pieds dans le tapis. Le fait d'être en présence d'un film aussi manipulateur que réactionnaire semble malheureusement une hypothèse plus plausible.

Un qui ne laisse planer aucun doute sur ses intentions, c'est Guillermo del Toro. Le réalisateur de **Cronos**, **Mimic** et du futur **Blade 2**, est en train de s'imposer tranquillement comme une pointure. C'est l'Espagnol Pedro Almodovar qui produit le nouveau film du Mexicain, **L'Échine du Diable**, parabole sur le franquisme se déroulant dans une institution pour orphelins. L'intrigue tourne autour d'un coffre-fort rempli de lingots d'or convoités par ceux qui participent à la guerre civile, et

Photos ci-dessus : L'affiche japonaise d'*Uzumaki* / Coincée entre deux compartiments de train, une prostituée tente d'échapper au tueur de *Sang des innocents*.

du fantôme d'un jeune pensionnaire hantant le sous-sol de l'orphelinat. Après **Sixième sens**, **Intuitions** et **Les Autres**, **L'Échine du diable** s'inscrit dans la veine « sage » du genre actuellement à la mode comme si, après avoir longtemps craint l'au-delà, il s'agissait aujourd'hui de se réconcilier avec lui (en ce sens, **13 Fantômes** et ses vilains spectres sont une exception). D'une grande élégance, la mise en scène de Del Toro embrasse l'Histoire d'un pays ici réduit à un microcosme perdu en pleine campagne. Adoptant une structure parfois trop littéraire, notamment dans la multiplication des points de vue, **L'Échine du diable** n'en reste pas moins un joli concentré de cinéma comme on l'aime.

Produit par la drôle de dame Drew Barrymore, écrit et réalisé par Richard Kelly, jeune homme de vingt-six ans tout juste sorti de son école de cinéma, **Donnie Darko** est un teen-movie assez traumatisant. Adolescent souffrant de schizophrénie et suivi par une psychiatre, Donald Darko est alerté par Frank que le compte à rebours a commencé et que la fin est proche. Affublé d'un inquiétant costume de lapin, Frank est-il un ami imaginaire ou une vision persistante du futur ? Un bon ou un mauvais conseiller ? Et ce compte à rebours annonce-t-il la fin du monde, la fin des temps, ou la fin de la souffrance du héros ? Traiter des affres de l'âge difficile aurait pu emmener Richard Kelly sur le terrain balisé du pensum social ou de la comédie dramatique. Suffisamment concerné par son sujet pour signer un film torturé, et suffisamment roublard (dans le bon sens du terme) pour échapper à la grande œuvre-nombril, le cinéaste parvient à équilibrer et à maintenir sous tension un récit partant volontairement dans tous les sens. Se déroulant en 1988 sous l'ère Reagan, **Donnie Darko** se distingue des autres teen-movies en réfutant tout sentiment nostalgique, malgré l'emploi sur la bande son de standards de l'époque (Duran Duran, Joy Division, Tears For Fears…). C'est un film sombre, troublant, émouvant. Un choc.

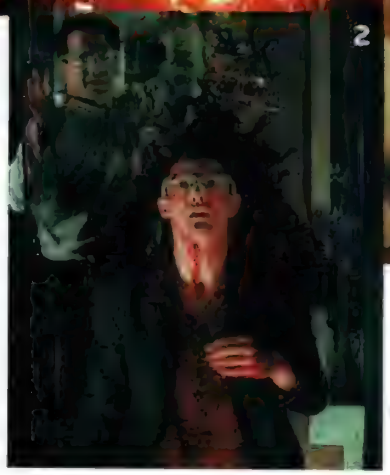
LES ÉVÉNEMENTS

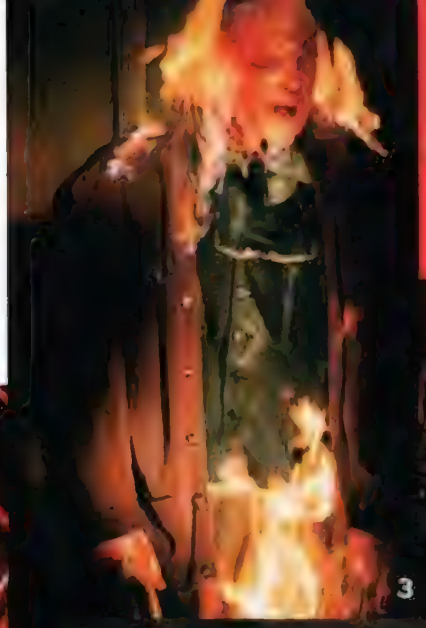
Le premier événement, c'est le retour de Dario Argento au giallo après **Le Fantôme de l'opéra**, son adaptation catastrophique du roman de Gaston Leroux. **Le Sang des innocents** démarre sur une longue séquence dans un train ponctuée par le meurtre de deux prostituées. Rien d'exceptionnel en regard des sommets cinématographiques atteints par le Maestro dans **Suspiria** ou **Les Frissons de l'angoisse**. Néanmoins, comme on dit, ça fonctionne, surtout lorsque la victime traquée s'engouffre entre deux wagons dans les soufflets caoutchouteux et passe la tête pour vérifier si le tueur rôde toujours dans les parages. Rentrer symboliquement dans le ventre de maman ne permet malheureusement pas d'échapper à la mort, et cette belle inspiration d'Argento met en appétit. À tort. Après ce préambule resurgit l'affaire du « nain assassin » (si !) sur laquelle avait planchée vingt ans auparavant le commissaire Moretti (Max Von Sydow). Le septuagénaire reprend donc du service en allant bavarder avec tout ce que Turin compte de suspects, pendant que l'assassin démontre à qui veut l'entendre qu'il est petit mais costaud. L'ensemble est d'une platitude navrante (***Derrick*** avec de vilaines scènes gore), sauf quand Argento soumet quelques idées de mise en scène au spectateur consentant : et si on filmait en plan fixe deux chopes de bière pendant une discussion ? Et si un repas était vu à travers les bouteilles posées sur la table ? Et si parmi tous les pieds qui foulent ce beau tapis à l'opéra venait s'incruster un aspirateur (par deux fois) ? Le ridicule ne tue pas ? Voir. De temps en temps, une étincelle se produit quand même, lorsqu'un plan se marie harmonieusement avec un accord des Goblins (dont c'est le retour). Mais celui qui n'a jamais été fan hardcore du Maestro restera insensible à ces quelques restes éparpillés de talent brut.

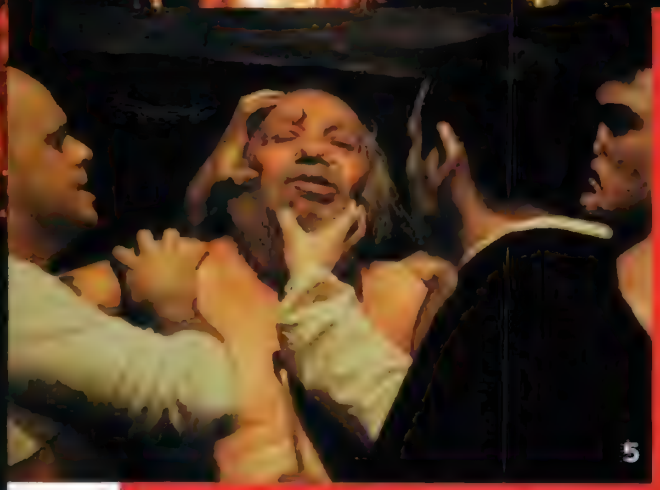
Le deuxième événement, c'est la projection de **From Hell**. Présenté à Venise, **From Hell** devait sortir en France le 14 novembre et a été repoussé au 30 janvier afin que Johnny Depp puisse en assurer la promotion. Bien moins ambitieux et encyclopédique que le comics-fleuve d'Alan Moore, **From Hell** est la première incursion d'Albert et Allen Hughes (**Menace to Society**, **Génération sacrifiée**) dans l'industrie hollywoodienne des gros studios. L'occasion s'offrait à eux de signer un film « noble », en capitalisant par exemple sur la présence en tête d'affiche de la star de **Sleepy Hollow** dans un rôle similaire (après l'enquête sur le Cavalier sans tête, le voilà sur les traces de Jack l'Éventreur). Le résultat est tout autre. Pur film d'exploitation dans son approche formelle, esthétique et mythique du plus célèbre des serial-killers, **From Hell** s'emploie à donner un caractère visuellement définitif aux clichés liés à l'Éventreur. Si tout reste à faire pour rendre compte de la complexité thématique conférée par Alan Moore au mythe, l'œuvre des frères Hughes n'en reste pas moins le plus beau film jamais réalisé sur le tueur de White Chapel. On y revient dans le prochain numéro.

SÉANCES SPÉCIALES

Dans un petit village japonais frappé par une malédiction, les gens deviennent obnubilés par tout ce qui ressemble à une spirale (coquille d'escargot, tambour de machine à laver, terre glaise sur plaque tournante…). C'est le début de métamorphoses étranges et de morts torsadées. Le pitch d'**Uzumaki** est bien plus amusant que le film lui-même, succession de scènes vaguement







Photos ci-contre :
1. Gojoe
2. 13 fantômes
3. Revelation
4. Cubbyhouse
5. Dagon

reliées entre elles par le motif de la spirale, le réalisateur Higuchinsky allant jusqu'à en placer quelques-unes, numériques, dans les coins de l'écran. Avec sa photo soignée, ses cadres bien composés et ses monstres géométriques, **Uzumaki** joue la carte de l'œuvre bizarro-arty. En somme, moins un film qu'une galerie d'art contemporain dans laquelle on admire quelques œuvres entre deux bâillements discrets.

Présenté à Cannes en mai dernier où il fut accueilli plutôt fraîchement, **Avalon** est pourtant le premier chef-d'œuvre de Mamoru Oshii en prises de vues live. Six ans après ce joyau animé de **Ghost in the Shell**, le Japonais est parti en Pologne avec trois fois rien pour faire son **Matrix** à lui. Il est question dans le film de différents niveaux de réalité, la matrice des frères Wachowski étant remplacée ici par un jeu vidéo, *Avalon*, dont la belle Ash (Malgorzata Foremniak) veut percer le secret. Appliquant toutes les recettes de la série B à un discours tellement provoquant qu'il sera sans doute rejeté par nombre de spectateurs, Mamoru Oshii place sur un plan d'égalité monde réel et univers virtuels, refusant de sanctifier l'un pour condamner l'autre comme le faisait **Matrix**. Scène après scène, **Avalon** ébranle toutes les certitudes sur le vrai et le faux, la vision d'une banale rue passante de Varsovie apparaissant comme une construction de l'esprit là où un combat contre un robot géant semble tout à fait naturel. On n'a pas fini de vous en parler.

Vincent GUIGNEBERT

Retrouvez le compte-rendu complet du Festival de Gerardmer dans le numéro 140 de Mad Movies (mars 2002).

PROGRAMME

COMPÉTITION
Donnie Darko de Richard Kelly - USA
L'Échine du diable (**El Espinazo del Diablo**) de Guillermo del Toro - Espagne
Fausto 5.0 de Isidro Ortiz, Carlos Pastrana et Alex Olé - Espagne
Frailty de Bill Paxton - USA
Jeepers Creepers de Victor Salva - USA
St John's Wort de Rin Shimoyama - Japon

FILM D'OUVERTURE
13 Fantômes (**13 Ghosts**) de Steve Beck - USA (voir page 48 dans ce numéro)

FILM DE CLÔTURE
L'Ascenseur (**Down**) de Dick Maas - USA (voir page 12 dans ce numéro)

ÉVÉNEMENTS
From Hell de Albert et Allen Hughes - USA
Le Sang des innocents (**Non Ho Sonno**) de Dario Argento - Italie

NUIT « APOCALYPSE »
Gojoe de Ishii Sogo - Japon
Revelation de Stuart Urban - Angleterre

NUIT « TRASH »
Cubbyhouse de Martin Fahey - Australie
Dagon de Stuart Gordon - Espagne

SÉANCES SPÉCIALES
Avalon de Mamoru Oshii - Japon
Uzumaki de Higuchinsky (de son vrai nom Akihiro Higuchi) - Japon

RÉTROSPECTIVE
Armageddon de Michael Bay - **La Fin des temps** de Peter Hyams - **La Jetée** de Chris Marker - **Le Sacrifice** d'Andrei Tarkovski - **Starship Troopers** de Paul Verhoeven - **Terminator 2** de James Cameron

JURY
François Fabian - Charles Lesley - Patrick Brauns - Bernard Farcy - Eric Lacascade - Benoît Magimel - Gérard Mordillat - Georges Wolinski

A L'OCCASION DE
LA SORTIE DU FILM
LE 9 JANVIER

115 LOTS À GAGNER

60 BONNETS
BRODÉS À L'EFFIGIE
DU FILM,

50 PLACES DE CINÉMA,

5 VESTES
DE REPORTER

LE CACHET DE LA POSTE FAISANT FOI, LES 115 PREMIERS À NOUS RENVOYER CE COUPON RECEVRONT LE LOT DE LEUR CHOIX

CONCOURS SPY GAME

MAD MOVIES
CONCOURS SPY GAME
17 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM
PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL
VILLE

JE DÉSIRE : 1er CHOIX
2ème CHOIX
3ème CHOIX

Mad gazine

DVD • VIDÉO • MUSIQUE • MANGA • JEU VIDÉO

Au cœur de la Matrix !

sommaire

#58 DVD dossier
Jean-Pierre Dionnet nous fait visiter son cinéma de quartier, et explique le pourquoi du comment d'une collection qui s'annonce fabuleuse.

#60 DVD zone 2
Big John retourne dans la Little China, l'Antre ouvre les portes de son repère, [illegible] que dissimule la Matrice, [illegible] loups de **Jin-Roh** tombent le [illegible] **Anatomie** nous déballe ses tripes [illegible] d'autres belles choses encore (on n'a parlé du retour d'un casseur de bras).

#65 DVD inédits
Outre une nouvelle adaptation qui ne s'imposait pas d'un classique de Conan Doyle, les inédits accueillent le Full Moon du mois (ce qui devient traditionnel) et le dernier film estampillé Brian Yuzna (ce qui est nettement plus exceptionnel).

#66 ANIME NATION
Tous à vos Eva ! Voici la suite d'une des plus célèbres sagas de la japanimation, **Neon Genesis Evangellion**.

#68 PLAY MAD
Le créateur d'**Out Run** et de **Virtua Fighter** nous présente son dernier bébé: **Shenmue 2**. Un soft révolutionnaire, oui, carrément.

#70 MÉLOMAD
Histoire de commencer l'année en fanfare (hum), l'événement attendu par tous les bolophiles est traité en grandes pompes. Car Howard Shore en personne vient nous parler de son travail sur **Le Seigneur des anneaux**. En bonus de taille, la dernière composition en date de John Williams, **Harry Potter à l'école des sorciers**.

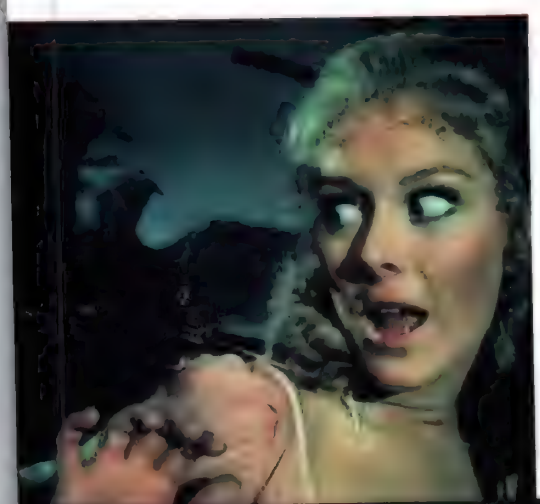
Collection **Cinéma de quartier**

SIX TITRES BIS POUR UNE COLLECTION DE PREMIER PLAN

La collection Cinéma de Quartier en est à sa deuxième vague avec six titres rares et parfois même inédits. En dehors de leurs qualités respectives, il faut d'abord saluer l'initiative de l'homme qui se trouve derrière ce formidable vivier alimentant le fantasticophile d'un cinéma d'une autre époque. Car Jean-Pierre Dionnet est bien le seul lien direct entre le formidable **Au cœur de la nuit** et la tétanisante **Planète des Vampires** (par ailleurs retiré de la vente pour des problèmes de droits). Avec lui, on passe donc du pseudo-classique anglais au gros culte italien sans sourciller. Garant d'une certaine cinéphilie en France au même titre qu'un Christophe Gans et sa collection HK, Dionnet met donc en place un système de suppléments proposés aux néophytes. Mais qu'il parvienne à faire parler Christopher Lee et le réalisateur Roy Ward Baker sur le commentaire inédit des **Cicatrices de Dracula** ou qu'il fasse intervenir le distributeur Jean-Pierre Jackson sur **La Planète des vampires**, sa démarche reste toujours la même : faire découvrir à son public, par tous les moyens possibles, le cinéma qui le fait toujours vibrer. Alors que notre système critique national vise toujours à travailler pour l'oubli, le sieur déterre des perles plus ou moins brillantes pour les rappeler de manière sincère à notre bon souvenir. Quoi de mieux donc, que le populaire objet DVD pour illustrer ce pan d'une culture tout autant populaire. Avec le souci du travail bien fait, cette deuxième vague enterre la précédente en termes de qualité et l'on en vient à esperer très vite la prochaine fournée (prévue pour mars 2002) d'un niveau encore supérieure. En priant même pour que ce bel effort fasse très vite des petits aussi ambitieux...

Stéphane MOÏSSAKIS

ACTUELLEMENT DISPONIBLES :
RODAN - AU CŒUR DE LA NUIT - LES CICATRICES DE DRACULA - LES DALEKS ENVAHISSENT LA TERRE - CRIMES AU MUSÉE DES HORREURS



Interview **Jean-Pierre Dionnet**
Directeur de la Collection Cinéma de Quartier

ON NE PRÉSENTE PLUS LE VERSATILE JEAN-PIERRE DIONNET, DIRECTEUR DE CETTE COLLECTION CINÉMA DE QUARTIER. ARDENT DÉFENSEUR DU « PETIT » CINÉMA DANS NOTRE BELLE CONTRÉE, IL EXPLIQUE POUR NOUS SA DÉMARCHE À L'OCCASION DE LA SORTIE DE LA DEUXIÈME VAGUE.

Comment et à quelle époque vous est venue l'idée de lancer la collection DVD ?
Aux débuts de Cinéma de Quartier, certains sont venus me voir pour tirer du programme de C+ une collection de VHS. Je n'y voyais alors aucun intêret véritable, mais en me mettant au DVD, j'ai découvert les suppléments et je me suis dit que cela valait le coup : rajouter des articles, des photos... J'ai donc lancé l'idée de la collection et je suis allé chercher Julien Rousset pour m'aider à bosser dessus. J'attends les résultats pour savoir quelle est la tendance actuelle. Vous savez, je ne peux pas forcer les gens : si je vois qu'ils veulent voir les Sergio Sollima mais pas les autres westerns dégénérés, j'attends un peu, je laisse le temps travailler pour moi. Ceci-dit, je tiens toujours compte de mes goûts. Ce n'est pas parce que les films d'horreur anglais ne marchent pas que je ne vais pas les sortir. Pour l'instant tout va bien puisque l'on vient de me commander une troisième vague.

À gauche : Les Cicatrices de Dracula.

À droite : Au cœur de la nuit.

Crimes au musée des horreurs

Rodan

L'éditeur américain Anchor Bay utilise parfois des versions françaises sur certains de leurs titres. Cela ne vous pénalise pas ?

Bien sur que si, d'autant plus qu'ils n'ont théoriquement pas le droit de les utiliser. Mais en dehors de ça, ils ont aussi réussi à recupérer la seconde fin du **Grand Silence**. Je suis vert car j'ai mis du temps à l'avoir ! Les ayant droits allemands qui me l'ont fournie m'assurent n'y être pour rien, de même que Studio Canal. Anchor Bay sont très bons. En gros ils l'ont trouvé eux mêmes. Canal est tiraillé parce qu'il s'agit pour eux de gros clients et leur coller un procès pour cause de vf risque de compromettre leur marché. Il faut donc faire plus : pour **The Wicker Man**, leur DVD est pas mal mais, heureusement, pas génial. Ils ne sont pas allé chercher Schaffer, l'auteur. Le type qui a écrit **Frenzy**, ce film-là et **Guépier pour trois abeilles**, ça vaut peut être le coup de l'attraper non ?

Et le public visé dans tout ça ?

Idéalement, c'est celui qui regarde l'antenne. J'ai trois cent mille félés, dont je fais partie, qui regardent Cinéma de Quartier. Mon rêve serait d'en avoir 10% pour la collection et de choper quelques itinérants qui ne s'intéressent qu'aux **Dracula**. Ce serait déjà un succès ! J'espère qu'il y aura des gens pour acheter tout mais je ne me fais pas d'illusions non plus. J'espère juste marcher suffisamment pour pouvoir continuer. Moi, j'étais accro aux K7 René Chateau auparavant. Au début, je n'achetais que celles que je voulait vraiment et puis je me suis fait avoir : j'ai progressivement tout pris, même celles que je pouvais regretter, rien que pour compléter la collection. Idéalement, ce serait bien que les gens fassent la même chose avec Cinéma de quartier. C'est pourquoi j'ai tenu à ce que l'habillage serve de repère à l'émission. Avec cette émission, il semble que des mentalités se soient formés. Prenez **La Planète des vampires**. Je l'ai diffusé trois fois ce qui est unique dans le cadre de Cinéma de Quartier, mais ce n'est que la troisème fois que ça a été un carton. Certains journalistes ont même fait un parallèle qualitatif à ce moment-là avec 2001 ! Là, je me suis dit qu'on a fait du chemin ! Le public n'est plus le même. Mario Bava est ma plus grande victoire dans un sens : je reste persuadé que si je n'avais pas asséné du Bava tout le temps, il n'aurait pas le même impact aujourd'hui. Celui d'un cinéaste classique et respecté qui sort, pour la plupart des gens, des sentiers du bis. Les mêmes oublient souvent que ses films ont été faits pour deux francs et cela crée une confusion mentale. **Les 1001 nuits**, c'est quand même loin d'être un classique ! Qu'à cela ne tienne, s'ils pensent comme ça, on a fait un grand pas.

Pour vous, la collection est un fourre-tout pratique, non ?

Tout à fait. Ça correspond aux histoires de quotas. Il y a une raison technique pour laquelle j'existe. Je fais du bon quota en diffusant souvent des productions franco-quelque chose plutôt que des films français fraîchement sortis. Et c'est parce que c'est un fourre-tout que je survis. Maintenant, c'est vrai que je me suis un peu lassé à un moment. Les mecs en jupe qui jettent des rochers, j'en peux plus, même les très bons. Si c'est mon cas, je me suis dit que je n'étais pas le seul. C'est vrai que mon rêve serait qu'on me donne plus d'étrangers. J'ai cinq ou six films étrangers par an dans Cinéma de Quartier et j'essaie toujours de coller à l'actualité. A la sortie du **Grinch** par exemple, je diffuse **Les 5000 doigts du Dr T** pour montrer que cela vient aussi du Dr Seuss. Mais ce taux-là me frustre quelque peu. Et puis j'ai aussi le problème de diffuser le samedi matin. **Le Corps et le fouet** à un horaire aussi matinal, c'est fort quand même ! C'est pourquoi j'ai créé Quartier Interdit qui me permet également d'échapper à ma cinéphilie de Cinéma de Quartier. Je m'amuse plus avec Quartier Interdit je dois dire... J'aime le cinéma en général mais les gens ne le savent pas. L'autre jour, un gars me fait : « J'ai vu un truc mais c'est pas pour toi » et il me parle du dernier Scorsese ! Attends c'est bon, j'aime le cinéma tout court moi ! J'ai envie de parler normalement !

Votre succès est aussi dû au fait que vous êtes le seul à sortir du bis en France, non ?

Ça ne va pas durer je pense. Si les majors voient que j'arrive à vendre, ils vont commencer à fouiner dans leur catalogue. J'espère juste qu'ils vont trouver un consultant qui s'y connaisse pour ne pas sortir n'importe quoi non plus. Je pense qu'à la fin de l'année prochaine, des collections similaires à la nôtre vont se former. Mais ce genre de concurrence est bénéfique pour tout le monde, cela favorise une tendance.

Comment vous organisez-vous pour les suppléments ?

Avant que les droits soient bloqués, on devait sortir **Le Masque du démon** de Bava et on avait Tim Burton pour en parler, ce qui paraît évident. Canal a un super correspondant aux Etats-Unis que vous connaissez bien : Didier Allouch. Il fait un boulot formidable et je peux aussi me baser sur lui pour aller chercher de la matière. Mais souvent, on se fait planter. On voulait Barbara Steele mais cela ne s'est pas fait au dernier moment. Robert Hossein, par exemple, parle bien du cinéma bis alors quand on l'a eu, on s'est dit qu'il fallait sortir quelques-uns de ses films. Anarchiquement, on essaie de mettre des gens en boîte et après on voit. Ce n'est pas facile d'organiser les choses pour la collection, alors autant prendre e problème à l'envers.

Le label Dionnet peut-il servir pour des films récents ?

Faut croire. En sortant les films de Kitano, par exemple, je suis devenu le type qu'on appelle pour participer à un débat sur le cinéma asiatique. C'est donc une autre casquette pour moi. Ce n'est plus une nostalgie de jeunesse, je peux lancer un cinéaste et cela m'intéresse beaucoup. Quelque part, je suis donc devenu un label, différent de Cinéma de Quartier, mais du moment que c'est pour faire quelque chose d'intéressant, cela ne me dérange pas.

Et une collection Quartier Interdit ?

J'y songe mais je vais d'abord installer Cinéma de Quartier. C'est vrai que **Les Cicatrices de Dracula**, par exemple, ne fait plus peur aujourd'hui. Or pour moi, Quartier Interdit est censé faire peur. J'y ai diffusé **Antropophagous** qui reste un film gerbant, comme certains Fulci. Il faudrait faire quelque chose avec ça, surtout lorsque l'on voit qu'Anchor Bay sort bientôt **Les Rats de Manhattan** de Bruno Mattei. D'ailleurs, je rêve de voir ce film imaginé par Matthieu Kassovitz qui relaterait le tournage des **Rats de Manhattan**. Dommage qu'il ne trouve pas le budget pour le faire !

Propos recueillis par Rafik Djoumi et Stéphane Moïssakis

Crimes au musée des horreurs

Les aventures de Jack Burton

Comme à l'accoutumé chez John Carpenter, il a fallu un certain temps pour que **Les Aventures de Jack Burton dans les griffes du Mandarin** (traduction de **Big Trouble in Little China**, chapeau les gars!) devienne un film immensément populaire. Dans le documentaire qui accompagne la récente ressortie de **Vampires**, Kurt Russell raconte que la plupart des vidéoclubs étaient obligés de recommander des copies du film tant les bandes s'usaient à force de passages répétés dans les magnétoscopes. Le marché du DVD fonctionnant, comme tous les autres, sur le principe de l'offre et de la demande, la Fox aura vite fait d'en planifier une édition spéciale. Sorti en mai 2001 en édition zone 1, **Les Aventures de Jack Burton** a été un carton cosmique. Si on doute tout de même du potentiel commercial du film chez nous (quoique Big John a la côte en ce moment), la même édition est aujourd'hui disponible en zone 2 avec un contenu identique, à quelques TV Spots et bonus cachés près (les bandes-annonces d'autres films Fox sortis en été 1986 notamment). Le temps fait parfois bien les choses, non?

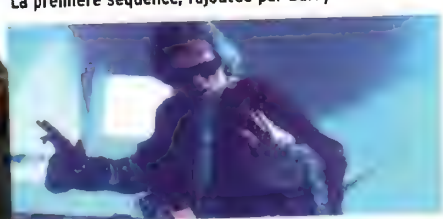
Premier morceau de choix: le commentaire audio proprement ahurissant du réalisateur et de sa vedette. Un monument! Assez peu adepte de la langue de bois, le duo se lance dans une série de moqueries contre Barry Diller, à l'époque patron de la Fox. En effet, la première séquence qui présente Egg Shen (incarné par Victor Wong, récemment disparu) testant l'étendue de ses pouvoirs aura été rajoutée au dernier moment pour donner plus d'importance au caractère « héroïque » de Jack Burton, un « abruti » selon les termes de Diller. Dans un éclat de rire, Carpenter et Russell précisent que c'est exactement le but recherché: faire du héros le sidekick et laisser le personnage chinois mener les combats. Une optique évidente qui sera passée au-dessus de la tête des exécutifs, mais également de la communauté chinoise qui a froidement reçu le film à sa sortie. Percevant le projet comme une caricature de leur culture, ils ont alors publiquement attaqué le réalisateur qui n'a toujours pas saisi d'où pouvait venir le malentendu. Au bout d'une bonne dizaine de minutes de commentaire, il semble évident que John Carpenter et Kurt Russell ne se sont pas vus depuis longtemps et ces derniers oublient de parler du film pour se raconter leur vie privée et évoquer la situation respective de leurs enfants! Du jamais entendu sur les pistes séparées... Quoi qu'il en soit, Big John évoque **Zu, les guerriers de la montagne magique** comme LE film qui l'a influencé et le commentaire audio reflète clairement le plaisir qu'il a pris à réaliser ce film en compagnie de son acteur fétiche. Il redescend alors sur terre en rappelant que **Les Aventures de Jack Burton** n'a pas fonctionné à cause de l'incapacité du studio à vendre ce « produit » atypique, par ailleurs écrit par W.D Richter, réalisateur des **Aventures de Buckaroo Banzaï**, autre film fou et mégabide des glorieuses eighties.

Le reste des suppléments est compilé sur un second disque avec notamment plusieurs scènes coupées d'un intérêt relatif puisqu'elles n'enrichissent l'intrigue que d'une poignée de dialogues superflus. On peut néanmoins apprécier quelques prises déjà existantes sous certains angles alternatifs, histoire de mieux comprendre les choix du réalisateur au montage. La fin qualifiée d'alternative n'est en fait qu'une extension infime de celle que l'on connaît déjà, avec en rajout l'ultime confrontation entre Jack Burton et le gang des Seigneurs de la mort. Le premier utilise son camion pour pousser la voiture des seconds dans la flotte. Rien de franchement indispensable, ce qui est loin d'être le cas du fabuleux clip dans lequel le groupe Coupes de Villes interprète la chanson-titre du film. Petite précision: le groupe est en fait composé de John Carpenter et de ses complices Tommy Lee Wallace (réalisateur de **Halloween 3**) et Nick Castle (scénariste de **New York 1997** et inénarrable sosie d'Adam Sandler). Tellement eighties qu'on regrette que Big John n'y fasse pas mention dans le commentaire audio histoire de savoir ce qu'en pense vraiment le réalisateur aujourd'hui! Le reste de la valeur ajoutée se partage entre une interview récente du « FX guy » Richard Edlund, d'une featurette d'époque et d'une poignée de bandes-annonces. Soit un travail colossal fourni par l'équipe pour garder l'esprit complètement futile du film. Car de toute évidence, c'est exactement comme ça que Big John aura procédé quinze ans auparavant: travailler comme un acharné pour amuser la galerie, quitte à se faire traîner dans la boue par la presse et le public. Les années aidant, cette édition rend donc hommage à ce monument décomplexé et déconneur. Il était temps!

Stéphane MOÏSSAKIS

ÉDITEUR: FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 4.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VOST): SCÈNES COUPÉES - FIN ALTERNATIVE - FEATURETTE - BANDES-ANNONCES - CLIP VIDEO - NOTES DE PRODUCTION - INTERVIEW DE RICHARD EDLUND - FILMOGRAPHIES - ARTICLES DE PRESSE.

La première séquence, rajoutée par Barry Diller.



Big John pousse la chansonnette !

Strange days

Malgré son caractère désormais anachronique (le film se passe la veille du passage à l'an 2000), **Strange Days** reste un beau compromis entre une variation cyberpunk du film noir et un actioner bien bourrin. Le tout est mis en scène avec l'efficacité d'une bonne grosse mandale des familles, et servi par une présentation particulièrement adéquate sur ce DVD, avec une image parfaite et un 5.1 qui dépote. Pour illustrer sa technique, Madame Bigelow se fend d'une explication très détaillée de la séquence d'ouverture en vue subjective pendant près de cinquante minutes, offert ici comme commentaire audio, même si les déclarations de la dame n'ont aucun rapport avec les images. Deux scènes coupées sont également présentes, dont une assez forte montrant Ralph Fiennes se repasser en boucle la mort de son amie dans le but de découvrir un éventuel indice, au risque de se faire griller le cerveau. Enfin il ne faudrait surtout pas passer à côté du teaser du film, une fausse publicité où Lenny vente les mérites de son produit au spectateur. Après la leçon de cinéma, la leçon de pub en somme…

M.C.

ÉDITEUR: FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON DD5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS (VOST): INTRO DE LA RÉALISATRICE - SCÈNES COUPÉES - BANDES ANNONCES.

Le teaser de Strange Days : un monument.

Matrix édition spéciale

La France est l'un des seuls pays où le long documentaire de deux heures **Matrix Revisited** sort dans une édition qui le rattache au film. Cela semble une bonne chose étant donné que le marché du DVD est en constant développement. Malheureusement, le premier disque comprenant **Matrix** est identique à celui paru voici presque deux ans. Au final, c'est donc bien le second disque qui attire notre attention. Le phénomène **Matrix** étant devenu une franchise hautement lucrative, la Warner a commandé ce long documentaire, histoire de bien coller la pression deux ans avant la sortie des suites, à savoir **The Matrix Reloaded** et **The Matrix Revolutions** qui se tournent dans la foulée en ce moment même. Nous parlons donc ici d'un outil promo bien préparé, surproduit musicalement et tout ce qu'il y a de plus officiel. Survolant tous les aspects importants de ce projet maousse, **Matrix Revisited** fait dans le consensuel le plus absolu en évitant d'aborder de front les problèmes politiques rencontrés par les frangins Wachowskis lors des réunions avec le studio. Dans la même optique, il est finalement dommage que ce documentaire n'évoque pas l'immense onde de choc provoquée par le film dans le microcosme du cinéma hollywoodien, en interviewant d'autres réalisateurs par exemple. Quoi qu'il en soit, la force de **Matrix Revisited** réside dans son idée générale qui reste de faire parler les principaux protagonistes de cette aventure et de dévoiler (proprement) l'envers du décor. Le but n'est pas forcément de nous apprendre de nouvelles choses mais de montrer clairement celles que l'on sait déjà : les six mois d'entraînement des acteurs, la cheville foulée de Carrie Anne Moss, l'élaboration du « bullet-time », etc. D'une durée relativement courte, la featurette concernant les suites nous dévoile rapidement les composantes du projet (on fait pareil mais en plus balèze) et nous montre un aperçu du nouveau costume de Trinity et de Morpheus. Trois fois rien en somme, mais du trois fois rien qui nous rappelle à quel point on attend méchamment les nouveaux films ! Quoi de plus logique dans cette édition délicieusement inutile mais tellement agréable à parcourir ?

S.M

ÉDITEUR: WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS (VOST): DOCUMENTAIRE **MATRIX REVISITED** - JUKE BOX - FEATURETTES - LES COULISSES DE **MATRIX 2** - BANDE-ANNONCE.

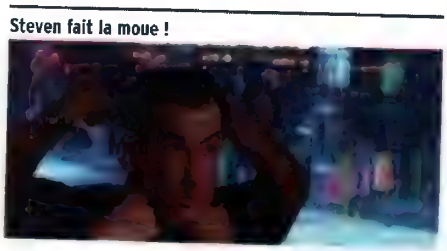
Hors limites

On parle de bras cassés et le voilà qui rapplique ! Messieurs dames, le Louis de Funès de la désarticulation de membres, l'ayatollah des chirurgiens-dentistes, le Picasso de la déconstruction physique, le bien nommé Steven Seagal est de retour ! Au service de Andrezj Bartkowiak, notre saumon agile retrouve sa forme d'antan (dont un menton qui ne doit plus rien à George Lucas) et pète des malfrats en quatre dans la joie et la bonne humeur. Et en 5.1, siouplaît ! Bref, du bonheur pour les petits et les grands et c'est bien ce qui compte en cette période de Noël. Bien sûr, ce n'est pas encore **Citizen Kane**, mais on s'en approche… Encore une ou deux perles comme ça Stevie, et c'est l'Oscar assuré !

S.M

ÉDITEUR: WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS (VOST): 2 FEATURETTES - VIDÉO-CLIP - BANDE-ANNONCE.

Steven fait la moue !



Collection **Fantomas**

Plus encore que Louis de Funès, que Jean Marais ou que la frimousse ultra-sixties de la potiche Mylène Demongeot, c'est bien Fantomas qui exerce une fascination absolue dans cette trilogie délicieusement datée. Le personnage-titre se positionne donc comme l'un des plus célèbres super-vilains de l'histoire du cinéma populaire français. Multi-diffusés à la télévision, les trois films d'André Hunebelle ont acquis au fil des ans un statut carrément surréaliste, et ce malgré leurs multiples défauts. C'est pourquoi les éditions sont particulièrement soignées, allant jusqu'à offrir des menus en images de synthèse, chose peu courante sur les « vieux films ». Cela ne s'arrête évidemment pas là, puisque la célèbre musique de Michel Magne a été nettoyée et que le premier et le dernier opus sont gratifiés d'un documentaire récent. Le plus intéressant reste celui qui accompagne le premier volet et qui concerne logiquement la production du film. On y apprend ainsi que Jean Marais a accepté le projet après qu'il se soit fait enflé par André Hunebelle sur la série des **OSS 117** dont il aurait aimé interpréter le rôle-titre. D'autre part, la production souhaitait engager Sean Connery alors en pleine Bondmania. Allez savoir pourquoi, ce dernier a décliné l'offre! Le docu fait évidemment parler les protagonistes encore vivants impliqués dans la production et les mêle à des images promotionnelles d'époque où s'expriment Jean Marais, Louis de Funès (les deux se détestaient cordialement) et André Hunebelle. Assez franche du collier, Mylène Demongeot évoque, entre autres, la colère de Pierre Souvestre et Marcel Allain, les créateurs de Fantomas, lorsque ceux-ci ont visionné le premier film bien trop comique à leur goût. C'était pourtant l'optique visée par les producteurs puisque ces derniers évoquaient Bourvil dans le rôle du commissaire Juve. Le temps leur aura donné raison. En effet, ce sont bien les pitreries de De Funès, couplées au léger délire pop sixties et aux apparitions de Fantomas qui auront assuré la pérennité du mythe. Au tour de ces belles éditions au remastering quasi impeccable de prendre le relais.

S.M

ÉDITEUR: GAUMONT. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON MONO 2.0. SUPPLÉMENTS: GALERIES - DOCUMENTAIRE SUR LA PRODUCTION (**FANTOMAS**) - DOCUMENTAIRE SUR LA MUSIQUE DE MICHEL MAGNE (**FANTOMAS CONTRE SCOTLAND YARD**) - BANDES-ANNONCES.

Le menu animé : groovy !

Intuitions

Dans la continuité logique d'**Un Plan Simple**, ce film devrait entériner l'idée que Sam Raimi n'est pas l'homme d'un style, limité à faire virevolter sa caméra dans tous les sens de bobines en bobines, mais bel et bien un immense conteur d'histoire, reconsidérant à chaque film ses partis pris de mise en scène pour servir au mieux son sujet. Tranchant avec les personnages lisses de la majorité des films d'horreurs actuels, le grand Sam nous dresse une belle galerie de névrosés, tous plus dérangés les uns que les autres, gravitant autour de la fragile Cate Blanchett, le réalisateur créant ainsi un environnement idéal pour un film d'épouvante. Aux antipodes de ses **Evil Dead** et autres **Darkman**, Sam Raimi se fait le chantre du fantastique « classique », un cinéma où la rigueur de la narration prime sur tout exercice de style. Les suppléments se résument à une poignée de bandes-annonces et à un making of/promo d'une dizaine de minutes avec un Sam Raimi visiblement fatigué. On n'achètera donc pas ce DVD pour ses bonus, mais peut-être plus pour sa facture technique irréprochable, et avant tout pour le plaisir d'admirer un film simple mais parfait.

M.C.

ÉDITEUR: FILM OFFICE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF) SUPPLÉMENTS (VOST): MAKING OF - BANDES-ANNONCES.

Rosemary's baby

Le plus diabolique des trois chefs-d'œuvre paranos de Polanski (avec **Le Locataire** et **Répulsion**) sort dans une édition plutôt honorable. Présenté dans une copie très potable, le film est gratifié de deux bonus appréciables. Tout d'abord un documentaire d'époque savoureusement daté, éloquent sur le statut d'alors de Polanski et de Mia Farrow. S'ensuit une série d'interviews contemporaines où le réalisateur et ses deux producteurs retracent la genèse du film. Bien trop court (une quinzaine de minutes tout au plus), ce dernier bonus laisse malheureusement sur une impression d'inachevé, sensation qu'entérine l'absence de bios, de bande-annonce ou de commentaire audio.

J.D.

ÉDITEUR: PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON MONO (VO + VF). SUPPLÉMENTS: INTERVIEWS ET MAKING-OF.

Jin Roh

Pour ceux qui l'auraient raté, **Jin Roh** n'est rien de moins que la relecture du petit chaperon rouge par Mamoru Oshii, le créateur de **Ghost in the Shell**, ce qui implique que le loup ait un gros méchant flingue mais aussi des problèmes existentiels on ne peut plus humains. On trouvera donc, enfermés dans une jolie boîte, le film dans une copie qui malheureusement est aussi terne que celle de l'édition précédente, le CD indispensable de

Un des soldats de **Jin Roh** : effrayant...

la musique du film (signée Hajime Mizoguchi avec un petit coup de pouce de Yoko Kanno) et un deuxième DVD dédié aux bonus. Et s'il est bien rempli, principalement par un documentaire détaillant la genèse du projet et les ambitions de ses créateurs, ce second disque est cependant assez semblable à celui de l'édition précédente, c'est-à-dire monté à partir des mêmes interviews et n'offrant pas vraiment plus d'informations. On trouve également, un comparatif entre story-board, plan animé et film fini colorié pour une trentaine de plans, les dessins des différents personnages, armes, décors et accessoires sous tous les angles, ainsi qu'une série de bandes-annonces. À moins de posséder déjà la précédente édition ET la BO du film, c'est ce qu'on appelle un achat indispensable.

M.C.

ÉDITEUR: CTV. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 & DTS (VO & VF) SUPPLÉMENTS: MAKING OF - BANDES-ANNONCES - DESSINS - COMPARAISON STORY-BOARDS/FILM - BO DE LA MUSIQUE DU FILM (52 '09).

Forrest Gump

Succès monumental et consensuel, **Forrest Gump** sort dans une édition double prestigieuse... Du moins en apparence. Car la réalité est malheureusement toute autre. Outre l'informatif commentaire audio de Robert Zemeckis, parasité comme à son habitude par deux producteurs qui se confondent en remerciements et donnent dans l'autosatisfaction, cette édition propose en guise de reportage de fond, une poussiéreuse (et oui, déjà) featurette de vingt minutes, diffusée sur M6 à l'époque de la sortie en salles. Pas forcément inintéressant, ce supplément laisse surtout sur une profonde frustration. La galerie photo est à l'avenant: une maigre dizaine de visuels archi-vus. Étrangement, les autres suppléments se révèlent si pointus qu'ils semblent incongrus pour une édition aussi superficielle. On pourrait ainsi s'interroger devant la place accordée à la fabrication de la bande-son ou aux maquillages. Au milieu de ce n'importe quoi subsiste un bonus passionnant, qui rattraperait presque la totalité de cette édition très spéciale, à savoir une quarantaine de minutes, scindées en une douzaine de chapitres, passant en revue tous les effets spéciaux visuels créés par Ken Ralston, d'ILM. Le superviseur commente avec humour son travail révolutionnaire, images à l'appui, lorsque surgissent, sans prévenir, trois scènes coupées! Que l'on doive fouiller dans un documentaire sur les FX, ce genre de bonus considéré habituellement comme basique, souligne bien l'absurdité de cette édition tout juste honnête.

J.D.

ÉDITEUR: PARAMOUNT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO + VF). SUPPLÉMENTS (VOST): 2 COMMENTAIRES AUDIOS - FEATURETTE - DOCUMENTAIRES (SON, MAQUILLAGE, DÉCORS, SFX).

La captive aux yeux clairs

C'est dans un coffret presque aussi grand qu'un laserdisc et contenant deux DVD dans un boîtier format CD, que nous est proposé le plus beau film d'Howard Hawks. Et dire qu'à l'origine, l'un des arguments de vente du produit était sa facilité de rangement! Il y aurait de quoi crier au foutage de gueule si sur l'une des deux galettes n'était pas incluse la version longue du film, soit presque vingt minutes de bonheur supplémentaires qui rendent le film encore plus majestueux. Western romantique par excellence, hymne à la Nature et à la camaraderie qui s'étire langoureusement dans un somptueux noir et blanc au son de la musique lumineuse de Dimitri Tiomkin, **La Captive aux yeux clairs** continue d'envoûter par son rythme aussi paisible qu'imprévisible, calqué sur les méandres du fleuve où naviguent les protagonistes. Cette édition est complétée par un entretien avec le critique Todd McCarthy où celui-ci nous donne son point de vue sur l'évolution de la mise en scène chez Hawks et nous apprend que celui-ci, peu adepte des extérieurs, préférait refiler la réalisation des scènes concernées à la deuxième équipe. Instructif, donc, tout comme l'interview de Hawks qui évoque ses rapports avec John Ford et celle (audio) de Kirk Douglas qui se souvient de son idylle perturbée avec sa partenaire féminine. Les copies présentées sont discutables (celle de la version longue accumule griffures et salissures), mais il n'en existe pas de meilleures, alors...

C.D.

ÉDITEUR: MONTPARNASSE/ CAHIERS DU CINÉMA. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON MONO ET 5.1. SUPPLÉMENTS (VOST): VERSION LONGUE - INTERVIEWS.

Kirk Douglas et Elizabeth Threatt.

Stalingrad

Redécouvrir **Stalingrad** enrichi d'excellentes scènes inédites enfonce le clou : Annaud a beau vouloir y rendre hommage à Leone (qui l'avait choisi pour reprendre son projet sur le siège de Leningrad) et le faire ponctuellement de fort belle manière, le film est bien plus proche de David Lean, par son aptitude à galvaniser une toile de fond historique en l'humanisant et par le souci d'intimisme apporté au traitement des personnages. À cet égard, **Stalingrad** réussit là où **Pearl Harbor** a échoué : la guerre y est montrée comme un gigantesque massacre, pas comme du son et lumière. Le triangle amoureux est abordé avec une réelle émotion, pas comme dans un clip. Et les acteurs sont habités par leur rôle, et non réduits à des poses chromo. Le commentaire audio didactique, mais souvent intéressant d'Annaud insiste sur la technique et sur l'arrière-plan historique, contrairement à celui de l'édition Zone 1, plus axé sur les acteurs et sur sa conception de la mise en scène. Le reste des bonus est dominé par un making-of très vivant, où l'on apprend que le film a failli s'intituler **La Chasse aux loups** en référence à la scène d'ouverture, l'une des plus puissantes que le cinéma nous ait offert depuis celle d'**À la poursuite d'Octobre rouge**. Annaud était depuis longtemps un réalisateur très doué, **Stalingrad** le rend incontournable. Tout comme ce DVD !

Jude Law dans Stalingrad.

C.D.

ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON DTS ET 5.1. SUPPLÉMENTS : HUIT SCÈNES COUPÉES DONT SEPT INTÉGRABLES DANS LE FILM (VOST) - COMMENTAIRE AUDIO (VF) - MAKING OF (VOST) - DOCUMENTAIRE HISTORIQUE (VF) - BANDES-ANNONCES (VOST+VF) - STORY-BOARDS - GALERIE - FILMOGRAPHIES.

Blood

Le DVD français de **Blood** enterre toutes les autres éditions parues jusqu'ici. Contenant plus de bonus que de film (en termes de durée), il offre deux documentaires : un vingt-six minutes tout à fait passionnant sur les ambitions techniques du film et les artistes qui se sont lancés dans l'aventure, et un autre d'une quarantaine de minutes (celui présent sur le box japonais désormais épuisé) qui donne davantage de détails sur les différentes étapes de la création, quitte à être parfois redondant avec le précédent. Bien entendu, condition sine qua non pour apprécier ce film 100 % esbroufe, l'image donne tout son sens au mot perfection et les pistes 5.1, qu'elles soient DTS ou Dolby Digital, aideront à initier les voisins à l'animation japonaise.

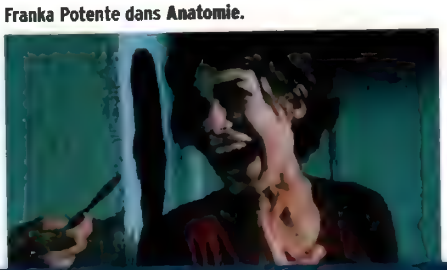
Manuel COLOMBIER

ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON DD5.1 & DTS 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : 2 MAKING OF - BANDES-ANNONCES - GALERIE D'IMAGES DU FILM.

Anatomie

Sorti en salles en mai dernier aussi vite qu'il en est parti (malgré l'avis très positif d'un p'tit gars bourré de talent dans Mad 131), ce shocker teuton méritait bien une redécouverte via le DVD. L'éditeur ne s'y est pas trompé puisqu'il a mis les bouchées doubles, avec des bonus dignes d'un blockbuster collector. Bardé de références stylistiques toujours bienvenues (Argento, De Palma, Cronenberg), le film emporte l'adhésion par son ampleur visuelle (le scope est impeccablement géré), ses personnages aux stéréotypes joliment détournés (la nympho de service exhibe un Q.I. d'enfer), son script plutôt vachard (la médecine en prend pour son grade), ses visions gore bien malsaines (un patient se voit charcuté vivant) et un humour paillard bien beauf qui pourtant fonctionne. Si **Anatomie** reste une série B sans prétention, ce n'est pas le cas de son réalisateur, qui consacre son commentaire à raconter ce qui se passe sur l'écran et à s'extasier sur son travail. On préférera donc insister sur les scènes coupées, pas essentielles à l'intrigue mais plaisantes à découvrir car aussi bien troussées que le reste. Outre un making-of négligeable et une featurette sur les maquillages qui ravira les amateurs de latex, le DVD offre aussi un clip interprété par Anna Loos, la bimbo du film. Une chose est certaine : elle joue mieux qu'elle ne chante !

Franka Potente dans Anatomie.



C.D.

ÉDITEUR : COLUMBIA TRISTAR. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1. SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES AVEC COMMENTAIRE OPTIONNEL - MAKING OF - REPORTAGE SUR LES MAQUILLAGES - INTERVIEWS - STORY-BOARDS - CLIP MUSICAL - BANDES-ANNONCES - FILMOGRAPHIES - GALERIE.

et aussi...

FAMILY MAN

Nicolas Cage découvre les vertus de la vie familiale et abandonne son emploi de gros plein de tric. L'argent ne fait donc pas le bonheur dans **Family Man**, même si pour prouver ses compétences, le réalisateur Brett Ratner a avancé aux producteurs que son précédent film **Rush Hour** « *a fait plein de pèze* ». Il aurait pas lu le script à l'envers celui-là ? (Metropolitan)

L'AVENTURE DU POSÉIDON

Leslie Nielsen et Ernest Borgnine dans un film catastrophe vaguement ancêtre de **Titanic**. Sympatoche, même si on a forcément du mal à garder son sérieux ! (FPE)

COBRA LE FILM

Jean-Paul Belmondo et Bruce Willis réunis en un seul personnage animé désormais mythique Heureusement pour nous, ce Cobra qui a bercé notre enfance ne se réclame ni du **Cinquième élément**, ni de **Peut-être**... (FPE)

YAMAKASI

Besson producteur sert la soupe aux cailleras. Inventif, puissant, intelligent, rythmé, divertissant... Ah ben non tiens ! (FPE)

GHOST

Par l'un des réalisateurs de **Y a-t-il un pilote dans l'avion ?** Sachant qu'il s'agit d'un film romantique, tout est dit. (Paramount)

Le Chien des Baskerville

Perdu au milieu de la lande anglaise se dresse depuis des siècles le château des Baskerville. Sir Charles, le maître des lieux, est retrouvé mystérieusement assassiné en pleine campagne. Tout le voisinage attribue cette tragique disparition à un chien monstrueux qui arpenterait la lande dans l'attente d'attaquer le prochain héritier des Baskerville. Le célèbre Sherlock Holmes et son assistant Watson se rendent au château, bien décidés à faire éclater la vérité.
Ce n'est assurément pas cette petite adaptation réalisée par Rodney Gibbons (**Stranger in the House**) qui restera dans l'Histoire comme l'une des meilleures aventures au cinéma du fin limier de Baker Street. En suivant à la lettre le script bavard de Joe Wiesenfeld (la mini série de luxe **20.000 Lieux sous les mers**), Rodney Gibbons prend un malin plaisir à nous plonger dans une profonde léthargie (dialogues interminables) ou à nous filer la gerbe en filmant ses flash-backs en « total free-style » (**Vidocq** à côté n'est composé que de plans fixes). Et ce ne sont pas les acteurs qui vont sauver l'entreprise du naufrage total: Sherlock Holmes (Matt **Le Cobaye 2** Frewer) est invisible pendant les deux tiers du film et Watson (Kenneth **Twin Peaks** Welsh) mène donc l'enquête à sa place avec une mollesse pas possible. Le bellâtre Jason London (l'interprète de Sir Henry Baskerville) est persuadé d'être dans **Melrose Place** et le fameux chien du titre se résume à un vulgaire clébard hirsute sorti tout droit d'une décharge. Restent les paysages magnifiques de la lande qui, même filmés n'importe comment, restent mystérieux et envoûtants.

USA/2000. RÉAL.: BRYAN GIBBONS. INT.: JASON LONDON, KENNETH WELSH, MATT FREWER... TRANSFERT 4/3 COMPATIBLE 16/9. SON: 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS.: BANDE-ANNONCE (VO) - FILMOGRAPHIES. DIST : WARNER. DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Sherlock (Matt Frewer) et Watson (Kenneth Welsh).

Faust

L'adaptation au cinéma de la bande dessinée trash de Tim Vigil et David Quinn est due à la rencontre de deux passionnés: le réalisateur Brian Yuzna et le producteur ibérique Julio Fernandez. En 1998, Yuzna arrive au festival de Sitges pour y présenter **Le Dentiste 2**. Julio Fernandez, qui connaît le metteur en scène depuis 1989, s'empresse de lui acheter son film et en profite pour lui proposer (pour la deuxième fois) de venir faire un film en Espagne. Or, Yuzna a depuis quelque temps l'envie d'adapter un comic-book underground et trash, mais ne trouve pas de producteurs pour l'épauler sérieusement. Le réalisateur accepte donc l'offre de Fernandez et décide de venir s'installer en Espagne. De cette bonne entente naît le label Fantastic Factory, entièrement dévoué au genre, et Yuzna peut enfin concrétiser son rêve et réalise **Faust** à Barcelone, un film d'horreur qu'il souhaite plus ambitieux que la moyenne. Dire qu'on attendait **Faust** avec impatience relève donc de l'euphémisme.
À l'origine, ce film tire son histoire de la fameuse légende du médecin et astrologue malheureux de sa condition qui vend son âme au Diable en échange de la connaissance et de la luxure. Le Faust du film s'appelle John Jaspers (l'acteur anglais Mark Frost, vu dans **Blue Juice**), un jeune artiste peintre vivant amoureusement avec sa compagne. Le jour où cette dernière se fait violer et assassiner par une bande de petites frappes, le monde de John Jaspers s'écroule et l'artiste déchu n'aspire plus qu'à une seule chose: mourir. Son salut, il le trouve auprès de M. (Andrew Divoff, le Wishmaster en personne), un énigmatique dandy venu lui proposer un pacte: son âme en échange de la vengeance. Jaspers accepte et voit son ivresse de vengeance se matérialiser sous la forme d'une paire de lames gigantesques implantées dans ses poings. Une fois sa soif de sang apaisée, Jaspers regrette l'accord passé avec M. (M. comme Méphistophélès) et se voit obligé de protéger la psychiatre Jade de Camp (Isabelle **Razor Blade Smile** Brook), nouvel objet de toutes les convoitises du démon.
Faust marque avant tout les retrouvailles entre son réalisateur et deux amis de longues dates: le maquilleur Screaming Mad George (**Society**) et l'acteur culte Jeffrey Combs (**Ré-animator**). En découlent des effets spéciaux bien saignants (Jaspers a des lames et il s'en sert) et un personnage de flic (Jeffrey Combs) qui pète littéralement les plombs aux deux tiers du métrage. Croisement réussi entre comics underground (**The Crow**) et populaire (**X-men**), **Faust** foisonne en outre de combats titanesques, de prêtresses SM à la libido nécrophile et d'effets spéciaux exagérés à l'extrême (voir l'hilarante scène de la femme qui voit ses seins et ses fesses quadrupler de volume). De très bon augure pour les prochaines productions de la Fantastic Factory que sont **Arachnid** (réalisé par Jack **Hidden** Sholder) et **Dagon** (de Stuart **Ré-animator** Gordon).

Alexandre BUSTILLO

USA/ESPAGNE. 2000. RÉAL.: BRIAN YUZNA. INT.: MARK FROST, ANDREW DIVOFF, MONICA VAN CAMPEN, ISABELLE BROOK... FORMAT 1.85. SON: 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS: BANDE-ANNONCE - FILMOGRAPHIES. DIST.: STUDIO CANAL. DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Hideous

Le Full Moon du mois est un inédit réalisé en 1997 par le Big Boss de la firme, Charles Band. Coproduit avec le Roumain Vlad Paunescu, **Hideous** se révèle cependant être plus une comédie qu'un film d'horreur.
Écrit par Benjamin Carr, un des scénaristes les plus prolifiques de Full Moon, **Hideous** s'intéresse à la querelle qui oppose deux excentriques collectionneurs de curiosités biologiques: le docteur Lorca (Michael Citriniti, vu dans **Cemetery High** et **Galactic Gigolo**) et Napoléon Lazar (Mel Johnson J.-R., le Benny de **Total Recall**). L'objet de toutes les convoitises est un mutant bicéphale unique en son genre mis en vente par Elvira (Rhonda **The Creeps** Griffin), une femme d'affaire bien décidée à profiter de cette petite guerre pour faire fortune. Mais le conflit est rapidement interrompu lorsque l'immonde créature revient à la vie en réanimant avec elle toute la collection de petits monstres du docteur Lorca. Charles Band s'en fout un peu de ces petits monstres. Lui, il préfère s'attarder sur ses acteurs pour délivrer des scènes de comédies pures, dont les plus drôles sont à mettre au compte des nombreuses chamailleries entre Elvira et sa secrétaire (Jacqueline **Killer Eye** Lovell). Au final, le film assume une connerie qui atteint des sommets dans une scène à se défenestrer de rire: dans la neige, une bimbo topless, le visage caché sous un masque de gorille, braque un gros richard. Ce dernier demande à la curieuse, mais aguichante créature: « *Pourquoi faites-vous cela ?* ». Et elle de répondre: « *Je suis libre, je suis fier, je suis une femme !* ». No comment !

USA/ROUMANIE. 1997. RÉAL.: CHARLES BAND. INT.: MICHAEL CITRINITI, RHONDA GRIFFIN, MEL JOHNSON JR., JACQUELINE LOVELL... TRANSFERT 4/3. SON 5.1 (VF) ET 2.0 (VO). SUPPLÉMENTS: FILMOGRAPHIES - TEASER L'UNIVERS FOU DE FULL MOON. DIST.: WARNER. DISPONIBLE EN VHS ET DVD

Hideous ? Oui, on peut le dire !

→ par Bertrand ROUGIER

Neon Genesis Evan

RÉSUMÉ DE L'ÉPISODE PRÉCÉDENT : LA VISION DU SYBILLIN DERNIER ÉPISODE DE LA SÉRIE *NÉON GENESIS EVANGELION* DÉCLENCHE LA COLÈRE UNANIME DES OTAKU NIPPONS. LE SIÈGE DES STUDIOS GAINAX EST IMMÉDIATEMENT PRIS D'ASSAUT PAR UNE FOULE DE PLUSIEURS MILLIERS DE SPECTATEURS HYSTÉRIQUES RÉCLAMANT DES EXPLICATIONS. JUSTEMENT, EN VOICI...

Après diffusion du dernier épisode de la série, l'incompréhension de son message rend le réalisateur Hideaki Anno triste au point de devenir dépressif. « ***Evangelion*** *est ma vie* », déclare le cinéaste. « *J'ai projeté au cœur du show toutes mes connaissances, tous les enseignements dont j'ai bénéficié durant mon existence.* ***Evangelion****, c'est le meilleur de moi* ». Quant aux producteurs du show, ils entendent d'une autre oreille les lamentations du public. L'aubaine est belle, l'auditoire avouant être en manque de sa série préférée. Il faut donc faire preuve de célérité, mais pas nécessairement d'imagination, pour lui proposer de nouvelles images à consommer. Cette précipitation explique sans doute que le président de Gainax ait, dans l'euphorie, tenté de partir en congé avec vingt millions de dollars malencontreusement égarés dans ses valises ! Avec ***Evangelion***, Hideaki Anno avait nourri une noble idée : réaliser une série susceptible de ravir, de soigner et d'éduquer les foules idolâtres vivant leur existence par procuration. Incapables de se remettre en question ou de saisir l'envergure de son projet, ceux auxquels Anno destinait son show (en l'occurence les spectateurs névrosés et les producteurs sans âme) rejettent en bloc la teneur révolutionnaire de sa mise en scène et de sa mise en abyme pour n'en retenir que les aspects triviaux. Hideaki Anno invitait globalement à « *revenir à la réalité, s'accepter tel que l'on est et s'ouvrir aux autres* ». En réponse à son vibrant appel à la raison, ses producteurs lui demandent de retrouver un contenu commercial, quitte à trahir la substance même de la série. Dans un tel contexte, on pouvait craindre que les films d'***Evangelion*** soient expurgés de toutes considérations d'ordre morale et artistique. On n'allait pas être déçu, les deux longs-métrages, **Death and Rebirth** et **The End of Evangelion**, s'inscrivant effectivement sur la liste des projets les plus commerciaux, les plus cyniques, les plus vulgaires mais également les plus fascinants de tous les temps.

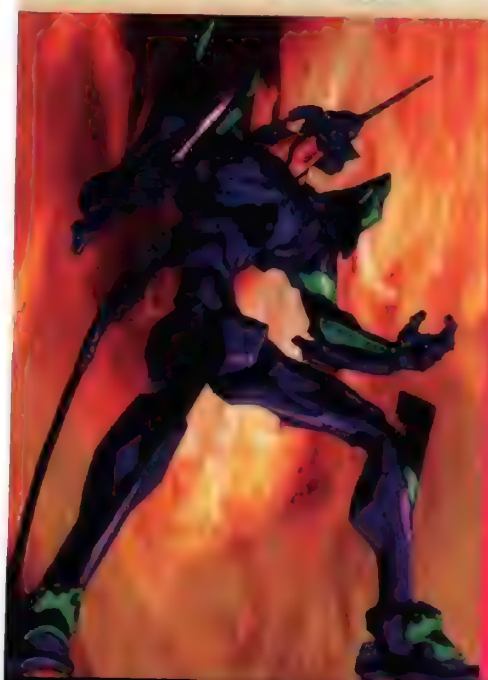
« *J'aurais mieux fait de me taire* », analyse froidement Hideaki Anno. « *Je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas en tentant d'engager le dialogue avec des gens qui, justement, aiment les anime pour s'éloigner à tout prix de la réalité, sans parler des professionnels de la profession qui m'ont accusé de scier la branche sur laquelle j'étais assis. Finalement, je me suis copieusement fait insulter de toutes parts. Les otaku et les experts-comptables ne sont pas du genre à vouloir se remettre en cause. La série fut donc accueillie avec bonheur par les spectateurs non-avertis, non-prisonniers de la norme, tandis qu'elle est devenue un objet d'abjection pour les autres, qui renièrent jusqu'à la passion qu'ils ont sincèrement éprouvé au début, quand le spectacle était « normal ». Maintenant, au sujet des films, je pense qu'il y a un condensé de malentendus, et pas seulement à propos de leur animation ou de leur esthétisme. Le cinéma est le média où tout doit être simplifié à l'extrême. C'est terriblement contraignant. Il s'agit d'adapter l'œuvre afin qu'elle soit comprise par tous. Or, justement,* ***Evangelion*** *n'est pas régi par cette règle sacro-sainte. On peut toujours dire que la technique m'a fait défaut, mais en vérité, je n'ai disposé d'aucune liberté. Les délais et le budget étaient ridicules. Plus qu'un discours,* ***Evangelion*** *est un cri. Il était donc imbécile de vouloir tout rationaliser dans un film. Mes sentiments au sujet de* ***Death and Rebirth*** *et de* ***The End of Evangelion*** *sont contenus au début de* ***The End*** ».

La scène en question montre Shinji, le jeune héros de la série, un adolescent tourmenté en quête de substitut paternel, se masturber au-dessus du corps inanimé d'Asuka, sa comparse rouquine, lolita notoire. Éloquent…

D'une durée de 1h40, le film **Death and Rebirth** consiste pendant près de quatre-vingt minutes en un montage maladroit et nécessairement abrégé des vingt-quatre premiers épisodes de la série. Les vingt dernières minutes sont quant à elles un melting-pot absurde tentant d'apporter une conclusion au show. Paradoxalement, ce fiasco narratif s'avère être une aubaine mercatique. En effet, la production d'un second long-métrage, **The End of Evangelion** (quatre-vingt dix minutes), devient alors légitime. Ne s'embarrassant pas avec la morale, les analystes financiers de la Kadokawa Shoten (société réputée pour sa collection de procès perdus en termes de surexploitation de droits) ordonnent à Gainax de livrer un nouvel épilogue. N'ayant pas le temps de réaliser un film de plus d'une heure, la Kadokawa suggère au studio de réutiliser au début de **The End of Evangelion** les vingt minutes inédites visibles dans **Death and Rebirth**. D'emblée, les deux films d'***Evangelion*** doivent donc être le lieu d'une démonstration : au pays du commerce roi, l'intégrité artistique d'une œuvre ne possède

gelion (Part 2)

aucune valeur, la cosmogonie d'Anno ne devant pas échapper à la dictature du fric.
Par ailleurs, il est intéressant de constater à travers ces bandes que les collaborateurs du réalisateur n'ont absolument rien compris à ses partis pris. Ayant donné dans la surenchère de violence gratuite, de sexe et de symbolique mystique, ils ont montré qu'ils étaient prêts à tout pour combler le vide sémantique laissé par la désertion d'Anno (qui accepte d'être crédité aux génériques des films uniquement pour encaisser son chèque). Œuvre mort-née, ***Evangelion*** était donc depuis le départ vouée à trahir ses ambitions. Reste que, s'ils ne respectent en rien les vœux d'Anno, **Death and Rebirth** et **The End of Evangelion** sont deux œuvres devant s'apprécier pour leurs qualités filmiques. Fachos, négationnistes, incohérents ou ahurissants de bêtise, les deux métrages n'en possèdent pas moins un impact dément. Se vautrant ouvertement dans le stupre, s'avilissant encore plus clairement que **Urotsukidoji**, **Death and Rebirth** et **The End of Evangelion** sont deux récits séditieux et inquiétants. Tandis que le spectateur est anesthésié par un enchaînement de scènes médiocres, des plans « subliminaux » d'une incroyable puissance subversive viennent soudain le sortir de sa léthargie. La masturbation de Shinji, sa transformation en Satan, le climax où il cède au plus cruel des narcissismes pervers, le festin de chair des Eva, Misato acceptant de clore son existence en se prostituant sont autant de séquences parfaitement mises en scène (et en valeur) dont le découpage et l'orchestration sont, si ce n'est irréprochable, au moins terriblement efficaces.
Délits de haute trahison, les deux films d'***Evangelion*** s'imposent donc comme des concentrés d'hérésies et de perversions. Ils évoquent l'inceste, la démission, l'hypocrisie, le meurtre et le viol avec une complaisance tellement troublante qu'elle engendre autant le mépris que l'admiration. Plaidoyers fétichistes et masochistes servant une philosophie nihiliste, **Death and Rebirth** et **The End of Evangelion** constituent l'un des sommets dans la corruption de l'art cinématographique. Si on est en droit d'être séduit par ces deux belles putains, on peut légitimement se demander si Pathé Vidéo est conscient d'en être le proxénète. Réponse dans les bacs en mars prochain



NEWS

- **Le Voyage de Chihiro** d'Hayao Miyazaki est repoussé au 6 ou au 13 février 2002

- Pour patienter, vous pouvez toujours visionner les nouveaux DVD de la collection Pathé. Parmi eux, **Urotsukidoji** pour la première fois en France en version non censurée (c'est Stéphano qui va être content). La première partie d'*Angel Cop*, une série (six épisodes) politico-cyberpunk bien puissante, sans oublier **Blood**, dont on vous a suffisamment vanté les mérites (cf. Mad Movies n° 136 et les pages DVD de ce même numéro)

- Parallèlement, Dynamic Visions continue ses éditions DVD avec deux titres extrêmement intéressants : la très médiatique **Lain** et **Blue Submarine n°6**, une révision surprenante des mythes nautiques et apocalyptiques

La musique de la terre du milieu

À BOF EXCEPTIONNELLE, TRAITEMENT INHABITUEL. D'OÙ CE MÉLOMAD ENTIÈREMENT CONSACRÉ AU SCORE COMPOSÉ PAR HOWARD SHORE POUR LA COMMUNAUTÉ DES ANNEAUX. EN AVANT LA MUSIQUE !

De mémoire de bofophile, rares sont les films qui ont autant alimenté les rumeurs quant au choix du compositeur. Et l'annonce d'Howard Shore à la partition du **Seigneur des anneaux**, avait jeté un froid parmi ceux qui n'imaginaient pas qu'un film d'heroic fantasy, surtout de cette envergure, puisse faire l'économie d'harmonies à la Prokofiev ou d'élans celtiques à la James Horner. Réflexe somme toute normal dans une industrie où chaque musicien est associé à des genres spécifiques, et où la démarche personnelle des cinéastes est trop rarement impliquée dans les choix musicaux. Car à Hollywood, si l'on excepte les couples « inviolables » à la Spielberg/Williams, les compositeurs sont engagés en dernière instance, en fonction de leur planning, et pas si souvent sur demande express, quand ils ne sont pas, hélas, interchangeables. Bref, les mises en garde de Peter Jackson quant à la teneur musicale du projet avaient été soit mal interprétées, soit tenues pour quantité négligeable. La démarche était pourtant claire: concevoir un univers « historiquement viable », dont la crédibilité reposerait en partie sur une musique à caractère réaliste, axée prioritairement sur les motivations des personnages. Exit donc les Horner, Elfman, Wojciech Kilar ou Basil Poledouris, parfaitement compétents mais stigmatisés pour trop de « fantasy ».

UNE BEAUTÉ SOMBRE

Peter Jackson avait, très en amont, porté son choix sur le compositeur organique et psychologique du **Silence des agneaux**, de **Se7en**, de **The Cell** et des films de Cronenberg: « *Quand nous avons commencé à mettre la musique temporaire sur les premières scènes, nous avons utilisé, outre quelques passages de* ***Braveheart*** *(Horner), des morceaux du* ***Client****, du* ***Silence des agneaux****, de* ***Crash*** *et de* ***La Mouche****. Qu'elles soient toutes signées par le même compositeur n'était pas un choix délibéré, mais leur beauté sombre collait parfaitement aux images. C'est donc tout naturellement que notre choix s'est porté sur leur auteur, d'autant plus que je tenais à ce que le score soit 100 % orchestral. Le film recrée un monde très ancien et il était impératif que la musique appartienne à ce monde disparu* ». Shore signe en juillet 2000 et débute le travail en janvier 2001.

Fan de **Créatures célestes** et de **Fantômes contre fantômes**, Shore aime à comparer Jackson à son compatriote Sir Edmund Hilary, le premier vainqueur de l'Everest, dans sa volonté inébranlable d'entreprendre un exploit considéré comme impossible. Il n'hésite donc pas à accepter de même le défi musical. Quatre mois durant, il se plonge dans l'étude des romans de Tolkien, puis s'envole pour la Nouvelle-Zélande et passe plusieurs semaines sur le plateau, travaillant d'arrache-pied avec Jackson, Philippa Boyens et surtout Fran Walsh. C'est là-bas que sera enregistré le passage dans les mines de la Moria, première séquence présentée à la presse à Cannes en mai dernier. « *J'ai passé six semaines sur les vingt minutes de cette séquence* » (le CD n'en conserve que la moitié). Dès lors, Shore considère son travail comme étant bien plus qu'une simple illustration musicale d'un film: « *Ce n'est pas vraiment un score, plutôt un opéra. C'est en tout cas le concept que j'ai gardé à l'esprit. Mon idée était d'y utiliser la plupart des langues parlées dans le livre, que je relisais tout en composant. C'est une œuvre où foisonnent les poèmes, les chants et les dialectes, d'où mon choix d'utiliser fréquemment des voix dans la partition* ». Si le film ne conserve que deux chansons (celle de Gandalf, lors de son apparition, et l'hommage que lui portent plus tard les elfes de la forêt noire), Shore truffe sa partition d'interventions linguistiques qui font écho aux peuplades concernées, y compris lorsqu'elles ne sont pas présentes à l'écran. Langage ancien des hommes, l'Adunaic, dès la prophétie d'ouverture (texte de Philippa Boyens) ainsi que pendant l'attaque des Nazguls (texte de Fran Walsh), velouté de la langue elfique à Fondcombe puis dans la Lothlorien, et également pour illustrer l'amour impossible entre Aragorn et Arwen. Viendront plus tard les chœurs graves des Nains (décédés) de la Moria dans la course vers le pont de Khazad Dum et enfin, l'apparition inattendue de paroles anglaises (de Fran Walsh) entonnées par un chœur d'enfants, est censée traduire l'innocence de Frodon lorsqu'il est confronté au mal (attaque sur le Mont venteux, puis à l'Amon Hen). Différents linguistes, adeptes des langages inventés par Tolkien, participèrent à la traduction et Shore poussa l'hommage jusqu'à nommer ses morceaux par les titres des chapitres du livre.

UN THÈME SUR LE TARD

« *La musique se doit d'agir comme un miroir de l'univers, un sous-texte perpétuel, et quand ce texte s'appelle* ***Le Seigneur des anneaux****, l'univers fantastique le plus complexe jamais créé, vous vous devez de construire sa thématique avec une grande précaution. Vous entendez pour la première fois le thème de la communauté dès que Frodon et Sam quittent Hobbiton, dans une version très incomplète. Des notes et des instruments vont s'y greffer à l'arrivée de Merry et Pippin dans le champ de maïs, puis de Grand-Pas. Ce n'est qu'à la fin du conseil d'Elrond que vous entendrez enfin le thème complet dans toute sa splendeur* ». Ce principe, directement hérité du Elmer Bernstein des **7 Mercenaires**, tient également compte de la flexibilité supposée de la mélodie, ce thème étant promis à moult variations suivant les exigences dramatiques. Shore n'ayant pas la maîtrise opératique d'un Williams, son thème héroïque est sujet à caution, sa construction recourant aux principes simplificateurs du studio Media Venture. Mais à l'inverse, le compositeur de Cronenberg excelle à palper le mal. Le thème de l'Anneau possède, lui, de riches résonances, en trois temps, l'un portant sur l'attraction qu'il exerce, l'autre sur le Mal qu'il représente et le dernier sur le pouvoir qu'il contient. « *Mais le personnage principal demeure Frodon* » précise Shore « *et c'est à travers ses propres sensations que se construit l'intrigue, et donc la musique* ». Le thème de la Comté, (pour lequel l'artiste Alan Kelly a apporté son bodhran, un tambour irlandais plutôt rare) revient régulièrement dans la relation de Frodon à Sam ou à Bilbon. Privilégiant l'illustration des réactions des personnages plutôt que de leur environnement, Shore, à plus d'une reprise, nous donne à écouter non pas la musique d'un lieu, mais celle d'un état mental. Ainsi, l'arrivée à la Lothlorien fait intervenir un luth indien et quelques instruments nord-africains, là où tout le monde attendait des sonorités celtiques. Or, le sentiment d'étrangeté qui émane de cette composition, la sensation de terre lointaine, tient précisément compte du vécu des héros à cet instant précis.

Peter Jackson et Howard Shore.

OPÉRA, ACTE I

« Cette partition a été pensée comme le premier acte d'un opéra, indissociable thématiquement de ce qui lui fera suite ». Ouvrage gigantesque qui a donc nécessité des moyens tout aussi considérables: soixante sessions d'enregistrement de trois heures, deux orchestres symphoniques de cent musiciens chacun, cent cinquante choristes dont soixante chœurs Maori (les fameux « nains » de la Moria), des pointures solistes comme Elizabeth Fraser (chanteuse du groupe *Cocteau Twins*) ou Enya (qui a écrit deux chansons pour le film), le tout pour un score de 2h30 entièrement orchestré et dirigé par Shore (qui dut sélectionner soixante-douze minutes représentatives pour le CD). On n'en attendait pas moins de Peter Jackson qui, malgré une méconnaissance musicale qu'il avoue au grand jour, sait par contre très exactement quelles textures et orientations donner à son œuvre.

Furieusement épique dans ses envolées chorales, d'un romantisme lumineux, nimbée de chants hypnotiques, baignant dans une liturgie surgie du fond des âges et littéralement hantée par les ténèbres, l'œuvre créée par Shore étonne avant tout par sa cohérence et les influences d'un répertoire haut de gamme (Wagner, Hanson, Vaughan-Williams, notamment). Le compositeur donne un indice précieux de sa satisfaction: *« Après la sortie des trois films, j'aimerais retravailler l'œuvre pour en faire une pièce de concert, car je pense qu'elle se prête admirablement à l'exercice. Ces films ont été conçus dans la continuité, pour être vus et appréciés ainsi. Vous aurez un jour droit au DVD du film de neuf heures. J'espère également pouvoir vous proposer l'opéra complet d'ii d'ici deux ans »*. Rendez-vous est donc pris, maestro!

Cédric DELELÉE et Rafik DJOUMI

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX - LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU
HOWARD SHORE (REPRISE RECORDS)

SANG D'ENCRE

→ par Arnaud BORDAS

Ecriture

STEPHEN KING - ÉDITIONS ALBIN MICHEL - 378 PAGES - 130 F.

Ça devait arriver. Tout le monde fait mine de ne pas s'en apercevoir, mais depuis quelque temps, Stephen King est en train de devenir l'idole des critiques. Il a suffi que le pape de l'épouvante semble manifester l'« ambition » de s'éloigner quelque peu des terres du fantastique dans ses derniers bouquins, pour que les mandarins siégeant dans nos universités et nos rédactions se mettent soudainement à encenser celui qu'il considérait il y a encore peu comme un gros bourrin enquillant les best-sellers à la chaîne. Il fallait voir, récemment, le présentateur d'une émission littéraire du service public recommander chaudement *Écriture* tout en s'étonnant qu'un tel auteur puisse produire une réflexion aussi fine et aussi pointue sur son art. Tout se passe comme si un grand auteur venait d'apparaître sur la scène littéraire. Le problème, c'est que King est un très grand écrivain depuis déjà trente ans. Des livres comme *Shining* ou *Simetierre* resteront comme des classiques de la littérature fantastique au même titre que les œuvres d'un Poe ou d'un Lovecraft. Aujourd'hui que le King ouvre les portes de son cabinet, il n'y a bien sûr que les cuistres de service pour découvrir ce que l'on savait depuis longtemps : King est un immense conteur doublé d'un grand formaliste classique. *« Plus vous vous efforcerez d'être clairs et simples, plus vous en apprendrez sur la complexité de votre langue »*. Somme toute, il y a plus de trois siècles, Boileau ne disait pas autre chose lorsqu'il écrivait : *« ce qui se conçoit bien s'énonce clairement »*. Il se peut que cette comparaison en fasse bondir certains, ou serve de caution culturelle aux précieux ridicules évoqués plus haut, mais il est indéniable, à la lecture d'*Écriture*, que l'auteur de *Misery* est avant tout un artiste soucieux de ce qu'il écrit et connaissant parfaitement les ficelles de son métier. Bref, un professionnel, un vrai.

Ceci étant dit, passons au bouquin proprement dit. Le livre se découpe en trois parties. Une première où l'auteur rapporte les éléments autobiographiques qui l'ont constitué en tant qu'écrivain (on y apprend notamment que *Les Tommyknockers* fut écrit sous l'influence de la cocaïne). Une deuxième où il raconte ce qu'est à proprement parlé le métier d'écrivain et donne force conseils aux romanciers en herbe. Enfin, le troisième segment revient sur le terrible accident qui lui est arrivé en juin 1999 et ce que cet événement et ses conséquences lui ont appris sur son rapport à l'écriture. Le tout forme un ensemble homogène où se dessine le portrait d'un authentique homme-livre. King expose avec simplicité et rigueur ses conceptions artistiques sur la narration et le style (exemples à l'appui), parle de l'importance de la lecture, et démontre, s'il fallait le faire, qu'écrire de la littérature de genre n'est pas un passe-temps anodin. Lorsqu'il raconte une histoire de vampires ou de morts-vivants, c'est de lui-même que parle Stephen King (doit-on rappeler que les héros de *Shining*, de *La Part des ténèbres* ou de *Misery* sont des écrivains ?). King, un Auteur au sens plein du terme ? Of course ! Et en ce qui nous concerne, le problème était déjà réglé depuis longtemps, mais si ce livre magnifique peut convaincre quelques rétifs supplémentaires, ce sera toujours ça de pris.

Clint Eastwood

PATRICK BRION - ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE - 592 PAGES - 295 F.

Après nous avoir explosé les yeux avec sa magnifique collection de livres consacrés aux grands genres du cinéma hollywoodien (toujours aux éditions de La Martinière), Patrick Brion revient avec un superbe pavé sur le grand Clint. Un colossal bouquin, qui se découpe en trois parties : la biographie illustrée, suivie d'une section filmographie plus que volumineuse puisqu'accompagnée elle aussi d'une quantité de photos carrément astronomique, et pour terminer, un cahier-critique passionnant, bourré d'anecdotes et de remarques frappées au coin du bon sens. De **Pour une poignée de dollars** à **Space Cowboys**, la carrière d'Eastwood est analysée, décrite, questionnée par l'intelligence chaleureuse et rigoureuse de Brion. En résumé, un beau et grand livre. Qui plus est, en cette période de fêtes, un magnifique cadeau pour tout bon fan de Clint (Moïssakis, ramène ta fraise !).

→ par Jean-Sébastien DÉCANT

Shenmue 2

DREAMCAST. SEGA

YU SUZUKI, L'HOMME QUI A RÉVOLUTIONNÉ LE JEU D'ARCADE AVEC DES SUCCÈS PLANÉTAIRES COMME OUT RUN OU PLUS RÉCEMMENT VIRTUA FIGHTER NOUS OFFRE LA DEUXIÈME PARTIE DE SA SAGA DÉSORMAIS MYTHIQUE. C'EST LE PROJET LE PLUS COLOSSAL JAMAIS ENTREPRIS PAR SEGA ET EN PARLER SUCCINCTEMENT N'EST PAS FACILE...

Les **Shenmue** n'ont pas grand-chose à voir avec les jeux vidéo actuels, on peut même dire qu'ils font office d'Ovnis vidéo-ludiques. Ils s'articulent autour d'un scénario à suivre digne de mangas à la Nori Taka ou de Tough, des histoires de jeunes garçons désireux de trouver leur place dans la société à travers la voie martiale. À ce background musclé vient s'ajouter un cadre mafieux évoquant les œuvres de Kazuo Koike (*Crying Freeman*, *Sanctuary*). On est bien loin des mondes d'Héroic-Fantasy ou Cyberpunk qui caractérisent la majeure partie de la production mondiale en matière de jeu de rôle. Ici, l'intrigue colle à un univers beaucoup plus proche de notre réalité créant une affinité immédiate avec le personnage principal. Ryo Azuki était d'ailleurs un adolescent comme les autres jusqu'au jour où il assiste au meurtre de son père. Sa soif de vengeance et sa maîtrise du jujitsu le poussent alors à partir à l'aventure. Le périple constituant le premier volet l'entraîne dans les bas-fonds de sa ville natale, puis sur les docks avoisinants, pour finalement prolonger sa quête de vérité au-delà du sol japonais et plus précisément à Hong Kong, là où se terre Lan Di l'assassin, et là où commence le second chapitre...

EXISTENCE VIRTUELLE

Shenmue 2 est un soft sincèrement novateur, à la fois quête directive s'apparentant à un RPG bâtard, et simulation d'existence remplie d'activités annexes (jouer, travailler, discuter, visiter, consommer...). Au-delà des représentations détaillées des rues de Hong Kong et de sa populace, c'est le gameplay qui génère une expérience ludique hors du commun. **Shenmue 2** ne cesse de ménager des surprises en termes de maniabilité en proposant régulièrement de nouveaux challenges. Car ici, pas de cinématiques à observer béatement : tout ce qui se passe à l'écran implique le joueur. Et c'est l'enchevêtrement d'une multitude de gameplays qui fait tenir ce pari... La partie centrale est constituée de dialogues, avec une enquête traditionnelle dont découlent les aspects secondaires du jeu. Viennent ensuite les combats à mains nues, conçus à partir du moteur de **Virtua Fighter** et offrant une palette de mouvements et une fluidité dans leur exécution totalement inédite au sein d'un jeu de rôle. On trouve aussi les Quick Time Event aux possibilités restreintes. Il s'agit d'appuyer au bon moment sur les boutons du pad en suivant les indications à l'écran. Ces courtes phases de jeu permettent d'assister à des morceaux de bravoure irréalisables avec une maniabilité traditionnelle. Et pour terminer il y a une ava-

lanche de mini-jeux (paris clandestins, fléchettes, compétitions de bras de fer et même de vieilles bornes d'arcade) que l'on peut trouver aux hasards des promenades. Yu Suzuki exploite cette fusion de multiples façons pour que, de jour en jour, du matin jusqu'au soir, l'existence de Ryo Azuki ne fasse plus qu'une avec celle du joueur.

AZUKI, L'APPRENTI

Shenmue 2 est donc une expérience fusionnelle ne cessant d'évoluer avec l'intrigue. À Hong Kong d'ailleurs, Ryo Azuki est obligé de se soumettre aux pratiques martiales locales pour espérer vaincre Lan Di. L'aventure s'axe au départ sur l'enseignement des bases du kung-fu et de la philosophie qui en découle, obligeant le joueur à se plier aux excentricités des divers maîtres qu'il rencontre. Il est amusant de voir que, très vite, les motivations vengeresses du héros sont remises en question. Élément qui perturbe à la fois Azuki et le joueur, tous deux soucieux d'en découdre, mais confrontés alors à des épreuves à la **Karaté Kid** (laver, lustrer…). Il s'agit par exemple de saisir une feuille de cerisier au vol entre l'index et le majeur ! Mêlée à l'enquête, cette partie demande autant de temps qu'il en fallait pour terminer le premier jeu. Une fois qu'Azuki a pris un peu de plomb dans la tête, il quitte les quartiers d'Aberdeen et Wanchai pour se rendre en terre mafieuse à Kowloon. Le jeu propose alors de participer à toutes sortes de combats illégaux et de magouilles qui vont totalement à l'encontre de l'enseignement des maîtres. C'est un moment du jeu légèrement pénible, puisqu'il s'agit d'enchaîner une multitude de combats épuisants pour les pouces. Mais c'est surtout l'occasion pour Yu Suzuki de mettre en scène de fabuleux affrontements prenant des dimensions dramatiques jamais rencontrées dans les jeux de bastons. Dans **Shenmue 2**, on prend conscience de l'importance d'une arène et de son décorum, de la valeur d'un combattant, mais aussi des divers styles employés (kung-fu, tai chi, lutte…). Ce passage s'entremêle avec toutes sortes de révélations qui font évoluer le récit jusqu'au final hallucinant voyant Ryo et son pote Ren s'introduire dans un immeuble de quarante étages appartenant aux triades ! Et ce n'est pas tout, puisqu'ensuite Azuki se rend en campagne chinoise dans la province de Guilin. Une séquence en forme d'épilogue qui est a ce jour la plus surprenante des fins en matière de jeu vidéo… Pour conclure, **Shenmue 2** est tout simplement un des softs les plus fabuleux jamais réalisés. Cette version conserve les voix japonaises originales avec un sous-titrage anglais, et il est possible d'accéder aux mini-jeux sur le quatrième disque sans être obligé de refaire l'aventure. Bref, vivement la suite qui s'annonce déjà comme une expérience d'un tout autre ordre.

De gauche à droite : Wuying Ren, Shenhua Ling, Wong et Fangmei Xun. Des personnages dans la grande tradition des seconds rôles cinématographiques.

De gauche à droite : Cang Long et Xiuying Hong du temple d'arts martiaux Man Mo / Joy, une belle hongkongaise d'un grand secours pour Ryo / Ryo Hazuki, le héros poursuit son périple hors du Japon à la recherche de l'assassin de son père.

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm / X-Tro /** «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups / Dune / Greystoke / Rocky Horror Picture Show /** David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins / Phenomena / 2001 : L'Odyssée de l'Espace /** «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante H.G. Lewis

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit / Dune / 1984 / Brazil /** int. Wes Craven.

36 **Re-Animator / Le Jour des Morts-vivants / Lifeforce / Planète Interdite /** «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini..

37 **Mad Max 3 / Legend /** dossier «Sang pour sang gore» / int. Ridley Scott, George Miller Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur / La Chair et le Sang / Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? /** «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator / La Revanche de Freddy /** Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonesien» / int. Stuart Gordon Jack Sholder Rick Baker Michael Powell..

40 **Highlander / Re-Animator / Link / *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* /** «Alfred Hitchcock» / int. Christophe Lambert.

41 **House /** «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond / L'Invasion Vient de Mars / Poltergeist 2 / Rencontres du 3ème Type /** «La préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna Stan Winston...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2 / Le Jour des Morts-vivants / Evil Dead / *Le Prisonnier* /** Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi comiques»..

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche / From Beyond / Jason le Mort-vivant /** int. Stuart Gordon

46 **King Kong 2 / Street Trash / Démons 2 / L'Exorciste /** «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2 / Freddy 3 / Indiana Jones / Le Sixième Sens /** int. Michael Mann Lloyd Kaufman..

49 **Hellraiser / Les Sorcières d'Eastwick /** «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante..

50 **RoboCop / Hidden / Les Maîtres de l'Univers /** index des n°23 a 49 / int. Phil Tippett..

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop / Opéra / Hellraiser / Hidden /** int. Paul Verhoeven..

52 **Running Man / Hellraiser / Hidden / Prince des Ténèbres /** «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence .

53 «Zombies Story» / **Elmer / Aux Frontières de l'Aube /** int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter..

54 **Bad Taste /** Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / **«vendredi 13,** l'hécatombe» / int. Peter Jackson ..

55 **Chinese Ghost Story / Le Blob / Roger Rabbit / Bad Taste /** «Freddy, le mythe» / «Empire grandeur et décadence»...

56 **Freddy 4 / Beetlejuice / Willow / Aux Frontières de l'Aube / Elvira /** les FX d'**Evil Dead 2**

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob / Invasion Los Angeles / Hellraiser 2 / Faux-semblants..**

58 **Invasion Los Angeles / La Mouche 2 / Munchausen /** Cronenberg interview et dossier

59 **Batman / Hellraiser 2 / La Mouche 2 /** la série TV ***Freddy***..

60 **Freddy 5 / Re-Animator 2 / Society / Abyss /** «Les méchants du Fantastique»

61 **Batman / Indiana Jones et la Dernière Croisade / Abyss /** «Le tour du monde des super-héros»...

62 «*ILM* la grande Illusion» / **Batman / Re-Animator 2 / RoboForce...**

63 Avoriaz 1990 / **Simetierre / Leviathan / Society / Re-Animator 2 / Halloween 4..**

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal / *Freddy* TV / Basket Case 2 / Frankenhooker ..**

65 **Total Recall / Akira / Tremors / Halloween 4 /** Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2 / Freddy 5 / Highlander 2 / Maniac Cop 2 / Star Trek 5.**

67 **Total Recall / RoboCop 2 / Dick Tracy / Sailor et Lula /** int. Verhoeven, Irvin Kershner

68 «Georges Lucas la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja / Darkman /** int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal / Henry / Highlander 2 / Les Feebles /** int. Clive Barker, Frank Henenlotter

70 **Predator 2 / Edward aux Mains d'Argent / Massacre à la Tronçonneuse 3 / Akira / *Twin Peaks*** (série)..

71 **Terminator 2 / Akira / Hardware / Ça / La Nuit des Morts-Vivants...**

72 **Les Feebles / RoboCop 3 / Freddy 6 /** dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson..

73 Spécial **Terminator 2 / Rabid Grannies / Fisher King /** Int. Terry Gilliam..

74 **Evil Dead 3 / Rocketeer / Freddy 6 / Hellraiser 3 / T2...**

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2 / Freddy 6 / Le Sous-sol de la Peur...**

76 **Le Festin Nu / Hook / Brain Dead / La Famille Addams /** int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3 / Batman le Défi / Universal Soldier / *Indiana Jones* TV / Twin Peaks / Le Cobaye...**

78 Dossiers **Batman le Défi & Alien 3 / Les Aventures d'un Homme Invisible / Star Trek 6..**

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**..

80 Spécial «Stephen King» / interview carrière de Roger Corman et Rick Baker ..

81 Avoriaz 1993 / **Dracula / Brain Dead / Candyman / Hellraiser 3 / Evil Dead 3.**

82 **Fortress / Trauma / *Les Contes de la Crypte* /** int. carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero / Necronomicon / Body Snatchers / Phantasm 3**

84 **Jurassic Park /** interview carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man / Mask / L'Etrange Noël de Mr Jack / Accion Mutante ..**

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3 / L'Antre de la Folie /** Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf /** tous les **Hurlements / Body Melt.**

89 Dossier TV Batman Robocop, Superman... / **Body Bags / The Crow /** la saga des **Baby Cart ..**

90 **The Crow /** les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead..**

91 Dossier «Manga» / **Wolf / Tetsuo / Mask / Ed Wood ..**

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack / Entretien avec un Vampire / Freddy 7 /** Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate / L'Antre de la Folie / Freddy 7 / Highlander 3...**

94 **Dellamorte Dellamorte /** interview carrière de Tobe Hooper et John Carpenter

95 **Ed Wood / Batman Forever / Freddy 7 / Porco Rosso /** int. carrière de Fred Olen Ray..

96 **Judge Dredd / Tank Girl / Congo / Le Village des Damnés /The Kingdom.**

97 ***X-Files* / Waterworld / La Mutante /** les films d'Ed Wood / int. Chris Carter..

98 Dossier ***X-Files* / Johnny Mnemonic / Une Nuit en Enfer /** ***Hercule*** TV..

99 Gérardmer 1996 / **Seven / The Crow 2 / L'Armée des 12 Singes / Babe ..**

100 Spécial 100 pages / ***X-Files* / Toy Story /** «Nos 100 meilleurs films fantastiques»...

101 **Independence Day / Une Nuit en Enfer / Heavenly Creatures...**

102 Sp. 100 pages / ***X-Files* / Dangereuse Alliance / Planète Hurlante / Crash / Jiang-Hu...**

103 **Independence Day / Multiplicity / Starship Troopers /** Tsui Hark.

104 ***X-Files* / *Millennium* / L.A. 2013 / Disjoncté /** int. Carpenter Mark n Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks ! / Fantômes contre Fantômes / Ghost in the Shell / Lost Highway..**

106 **Star Wars édition spéciale / Le Maître des Illusions /** int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément / Alien la Résurrection / Hellraiser 4 / Anaconda / Shining** TV...

108 **Men in Black / Scream / Batman & Robin /** rétro **Godzilla /** int. Wes Craven

109 **Volte/Face / Le Monde Perdu / Contact / Mimic / Vampires / *Millennium*..**

110 **Alien la Résurrection / Starship Troopers / X-Files le Film / Spawn...**

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers / Postman / Souviens-toi... l'Eté Dernier .**

112 **Vampires / Gattaca / Le Loup-garou de Paris / Dark City / Halloween 6..**

113 **Godzilla / Dark City / Un Cri dans l'Océan / Wishmaster / Blade...**

114 **Scream 2 / Armageddon / *X-Files* / *Millennium* / Las Vegas Parano / La Mutante 2..**

115 **Godzilla / X-Files le film / Truman Show / Small Soldiers /** «Rétro gore»...

116 **Blade / Halloween : 20 ans après / *Buffy* /** dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1 / Psycho / Virus / 1001 Pattes ..**

118 **Matrix / La Fiancée de Chucky / Cube / eXistenZ / Urban Legend /** dossier «Slasher»..

119 **Matrix / Wild Wild West / The Faculty / Mon Ami Joe /** «La série Z à la française»...

120 **La Momie / Wild Wild West / Le 13ème Guerrier / Blair Witch / Vorace.**

121 **Star Wars Episode 1 / Hantise / Jin-Roh / Perfect Blue / Princesse Mononoke...**

122 **Sixième Sens / La Fin des Temps /** «Les 25 meil eurs films de trouille»..

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow / Peur Bleue / Princesse Mononoke..**

124 **Scream 3 / Mission to Mars / Faust / Hypnose /** ***Resident Evil 3*** ..

125 **Le Seigneur des Anneaux / Mission to Mars /** dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch...**

126 **X-Men / Le Pacte des Loups / Pitch Black / Destination Finale...**

127 **L'Homme sans Ombre /** dossier «L'homme invisible» / **The Cell / Scary Movie / Gemini /** rétro **Hellraiser...**

128 **Blair Witch 2 / Donjons et Dragons / Planète Rouge /** ***San Ku Kaï* /** «Hommage à la *Hammer*» .

129 **Spiderman / Le Pacte des Loups / Rollerball / Tomb Raider /** dossier «*Troma*»..

130 **Le Seigneur des Anneaux / Le Couvent / Intuitions /** dossier «Trash»..

131 **Le Retour de la Momie / Ghosts of Mars / Legend of Zu /** dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux / Tomb Raider /** Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 **Final Fantasy / Jurassic Park 3 / La Planète des Singes / A.I. /** poster **Final Fantasy**

134 **La Planète des Singes / Vidocq / Avalon / Samouraïs /** Dossier Terry Gilliam

135 **A.I. /** From Hell / **The One /** Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars / Battle Royale / Le Voyage de Chihiro / Harry Potter / Chevalier**

137 **Rollerball / Monstres et Cie / The One /** Peter Jackson de Z à A

IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la *Cannon*...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / L'Invasion Vient de Mars / carrière John Badham...

6 Dossier «Ninjas» / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jésus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / ent. Fred Olen Ray...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / int Andy Sidaris...

15 Double Détente / Beetlejuice / Maniac Cop / dossier Emmanuelle...

16 Spécial Rambo 3 (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / dossier «L'Inspecteur Harry» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / int. Roger Corman...

26 Dossier «Super Nanas» / Maniac Cop 2 / effets spéciaux...

27 Dossier «Super Nanas» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Flics»...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Des hommes d'action»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans Issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Men»...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Opera» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Opera» suite / Demolition Man / L'Impasse...

50 Spécial Action Seagal, Van Damme, Arnold Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «BD/ciné»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong.

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jim Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tsui Hark...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophe»...

66 *X-Files* / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 *X-Files* / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en Chine / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nico as Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / *Oz* / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / 8mm / dossier «Oh les filles !»...

79 Stanley Kubrick / Payback / Le 13ème Guerrier / Matrix...

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / Le 13ème Guerrier...

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*...

84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Clooney / *Buffy* & *Angel*...

85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

86 M:I-2 / Gladiator / Cannes 2000 / *Sydney Fox*...

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / Tigre et Dragon / L'Enfer du Devoir / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kitano / Way of the Gun.

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement (chèque à l'ordre de Mad Movies), à

D.I.P., Mad Movies,

18/24 quai de la Marne, 75164 Paris cédex 19 (Tél. : 01 44 84 85 29).

Chaque exemplaire : 3,81 €/25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 27, 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 28, 34 et 90). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 0,76 €/5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

Je désire recevoir les numéros entourés ci-contre.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat lettre.

SOMMAIRE DÉTAILLÉ DE CHAQUE NUMÉRO SUR MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES 29 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137

IMPACT 1 2 3 4 6 7 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89

PANIC ROOM

C'est après avoir refusé de réaliser **Spiderman** que David Fincher se voit proposer par la Columbia **Panic Room**, un script signé David Koepp, scénariste de **L'Impasse** et de **Jurassic Park** mais aussi réalisateur d'**Hypnose**. Fidèle à ses obsessions paranoïaques, Koepp avait imaginé l'histoire claustro de Meg Altman, une mère de famille divorcée d'une trentaine d'années. Alors qu'elle emménage dans sa maison new-yorkaise avec sa fille, un trio de voleurs décide de s'immiscer dans la demeure afin d'y dérober un butin dont on ne sait pas grand chose, si ce n'est qu'il est spécialement précieux. Pour se protéger des intrus, Meg entraîne Sarah dans la « panic room », une pièce créée spécialement pour pallier à ce genre de situation, c'est-à-dire truffée de gadgets high-tech plus ou moins mortels.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que la genèse du film n'a pas été de tout repos. C'est d'abord le directeur de la photographie, Darius Kondhji, qui avait travaillé avec Fincher sur **Se7en**, qui se fait renvoyer au profit de Conrad W. Hall, assistant caméra sur **Fight Club**. Le premier avait cependant déjà mis au point une charte visuelle particulièrement ambitieuse, qui visait à retranscrire un climat nocturne de façon réaliste. Autrement dit, Fincher n'hésitera jamais à plonger ses images dans un noir presque total. Malgré ce contretemps, la production avance sans heurt, et en janvier 2001, Fincher et son équipe commencent à tourner quelques plans d'inserts qui ne nécessitent pas la présence de la distribution principale. Car depuis **Fight Club**, le réalisateur refuse l'emploi d'une seconde équipe, fait exceptionnel à Hollywood. C'est à trois semaines du début du tournage principal que survient un second coup dur : Nicole Kidman, l'interprète de Meg Altman, se blesse sur le tournage de **Moulin Rouge** et doit abandonner le film, en même temps qu'un cachet de

Meg Altman (Jodie Foster) et sa fille Sarah (Kristen Stewart).

EXPRESSIMO

● Pour commencer, une photo de **The Tuxedo** de Kevin Donovan (inconnu au bataillon) avec l'ami Jackie Chan. Ce n'est pas grand-chose mais ça fait toujours plaisir.

● Steven Soderbergh, dont le **Ocean's Eleven** casse la baraque aux States, souhaiterait produire **See No Evil**, un film dans la lignée de **Traffic** mais décrivant les méthodes de la CIA. C'est le scénariste de **Traffic** justement, Steve Gaghan, qui réalise.

● Notre ami Michael Bay a bien du pain

CHÉRIE B SPÉCIAL
« ACHÈTE MON BEAU FILM, MEC ! »

Dans cet énorme bordel que constitue un marché du film, il faut savoir vendre son cul mieux que le voisin de palier, facteur déterminant du pouvoir de décision d'achat, les flyers servent [illegible] potentiels. Une belle explosion par-ci, une grosse paire de nenes par-là et de la sueur de roubignoles retranscrite dans une phrase d'accroche pour emballer le tout : voilà ce qui fait vendre aux pote ! Surtout dans le monde de [illegible] précédant. Parfois, il existe même des flyers conçus pour vendre des films qui n'existent pas encore. C'est le cas de deux bons titres prévus chez American Cinema International : **Stand and be Counted** et **The Upper Echelon**. Le plus marrant avec les flyers, c'est qu'ils résument les histoires en une trentaine de lignes (écrit tout petit en plus, les saligauds !) alors que basiquement ça pourrait prendre une phrase, et encore. **Stand and be Counted** raconte donc une histoire de survival héroïque où deux commandos partent en Himalaya pour sauver un autre commando retenu prisonnier par des fanatiques (de quoi ? On n'en sait encore, le film n'est pas fini). Mouais : 2/20 pour l'effort.

The Upper Echelon par contre, c'est pas du melon ! La preuve dans le résumé qui détaille les scènes d'actions avec plein de points d'exclamations pour faire de votre film d'espionnage **The Upper Echelon** est ainsi résumé par l'accroche : « *Le combat de leur vie pour le mal dans une course-poursuite pleine de tension* ». Alors là, mon coco, me demande pas ce que ça veut dire hein ! Le mieux c'est encore de passer les affiches et avec ça, si vous sortez pas votre chéquier, c'est que vous avez une crampe au coude !

S.M

HART'S WAR

Bruce Willis, notre Last Action Hero à tous, n'en finit pas de tourner. Après **Bandits**, le revoilà dans un rôle de militaire buriné pour les besoins de **Hart's War** du moyennement doué Gregory Hobblit (**Fréquence Interdite**). Écrit à six mains par les scénaristes Terry George (**The Boxer**), Billy Ray (**Color of Night**, ouh la !) et Jeb Stuart (**Piège de Cristal**, yeah !), **Hart's War** se déroule dans le fictif Stalag Luft 13, durant la seconde guerre mondiale. C'est durant cette période trouble que le jeune lieutenant Tommy Hart, prisonnier de guerre, est chargé par le colonel William McNamara (Willis) de défendre un jeune pilote noir accusé du meurtre d'un prisonnier américain blanc. En menant son enquête, le jeune avocat découvre que les enjeux de ce procès dépassent de très loin le prix d'une vie humaine puisque c'est tout son principe moral qui sera remis en cause…

Tommy Hart (Colin Farrell) et William McNamara (Bruce Willis).

Tiré d'un roman écrit par John Katzenbach, **Hart's War** sert la soupe à une bonne partie du public friand de « courtroom drama », les films de procès à l'américaine. Néanmoins, l'enjeu du film dépasse les prises de tête en huis clos et le réalisateur promet quelques séquences de guerre carrément époustouflantes. Vu son background, on demande à voir. On retiendra plus volontiers le casting qui se compose de Colin Farrell (**Tigerland**), Vicellous Reon Shannon (**Hurricane Carter**), Jonathan Brandis (**Chevauchée avec le diable**) ou encore Cole Hauser (**Pitch Black**). La sortie de **Hart's War** est prévue pour le 22 mars prochain aux États-Unis.

S.M.

dix millions de dollars. Dans la panique (hum…), Columbia contacte Angelina **Tomb Raider** Jolie et Robin **Incassable** Wright, et c'est finalement Jodie Foster qui décroche le film pour un salaire avoisinant les douze millions de dollars. Elle sera accompagnée de Jared Leto (**Fight Club**, **Requiem for a Dream**), Forrest Withaker et du scénariste Andrew Kevin Walker, un collaborateur coutumier de Fincher depuis **Se7en** qui fait ici une apparition qu'on annonce déterminante. Le tournage ne fut pas de tout repos non plus, puisqu'outre la maniaquerie désormais fameuse du metteur en scène, il fallut composer avec un parti pris spécialement ambitieux, qui impose que le film se déroule en temps réel. Fincher s'est donc privé de jump cuts, de ralenti, de fondu au noir ou de fondu enchaîné et autres outils narratifs courants. Dans cette optique, et contrairement à ses habitudes, le réalisateur a filmé plusieurs scènes à plusieurs caméras, certaines séquences en n'exigeant pas moins de sept. Enfin, terminons sur une note cocardière en signalant que le film bénéficiera des techniques novatrices de Duboi Color pour l'étalonnage (Fincher serait donc à Paris en ce moment même…) et que la société tricolore Buf, qui avait déjà réalisé les mouvements de caméras vertigineux de **Fight Club**, a été de nouveau débauchée pour ce que le réalisateur annonce comme « *la rencontre entre* ***Fenêtre sur cour*** *et* ***Les Chiens de paille*** ». Il y a credo moins prometteur.

J.D.

sur la planche ! Entre le projet **I am a Legend** et un remake de **Massacre à la tronçonneuse**, il songe à réaliser **Pain and Gain** sur un script qui s'inspire d'une histoire vraie, celle de plusieurs bodybuilders de Miami à la tête d'un kidnapping qui tourne mal. Un futur chef-d'œuvre en perspective.

● Enfin Mike Myers se décide à faire dériver son Austin Powers sur le terrain de la Blaxploitation en engageant Beyonce Knowles (une des Destiny's Child) dans le rôle de la Powers Girl de **Goldmember**. Son nom : Foxy Cleopatra. De la bombe !

● Pour terminer, des rumeurs font état que notre Luc Besson national s'attaquerait à **Mathilda**, la séquelle de **Leon** et il semble que Nathalie Portman soit partante pour reprendre le rôle qui l'a lancée. Pas forcément une bonne nouvelle ça !

ONCE UPON A TIME IN MEXICO
DE ROBERT RODRIGUEZ

LE RETOUR DU MARIACHI

7.000 DOLLARS POUR LE PREMIER OPUS. SEPT MILLIONS POUR LE SECOND. TRENTE MILLIONS POUR CET ULTIME VOLET. ROBERT RODRIGUEZ PASSE DONC À LA VITESSE SUPÉRIEURE POUR LA CONCLUSION DE SA TRILOGIE DES MARIACHIS.

On connaît tous l'histoire : un jeune chien fou mordu de cinoche sert de cobaye pour quelques expérimentations médicales sans trop de conséquences et empoche 7.000 dollars qu'il investit dans son petit film d'action tourné « *à la sauvage* ». Le résultat se nomme **El Mariachi** et en fout plein les mirettes à la toute puissante Columbia qui décide d'acheter le petit bijou, de le distribuer et de signer un contrat à son réalisateur, persuadée qu'elle est d'avoir trouvé un petit génie qui révolutionnera le Septième Art. C'est donc la tournée des festivals et le label « indépendant » qui servent le film, notamment lorsqu'il s'agit de justifier son manque total de cohérence. Qu'à cela ne tienne, son auteur Robert Rodriguez se trimballe une réputation d'homme à tout faire, cumulant ainsi les postes de réalisateur/scénariste/chef opérateur/monteur/bla bla bla... Balèze : avec sept millions de dollars, il offre une suite thunée à son chef-d'œuvre et remplace son pauvre **Mariachi** par ce **Desperado** d'Antonio Banderas. Avec onze millions, il starifie ensuite George Clooney dans le bisseux **Une Nuit en enfer**. Son **Faculty** surfe sur la vague bien propre sur elle des « Kevin Williamson movies » pour le modique tarif de vingt millions de dollars et enfin, pour trente-cinq millions, le coco vous fait un **Spy Kids** intronisé « blockbuster pour toute la famille ». Certes, les films de Robert Rodriguez ne coûtent pas cher. Mais on peut aussi dire qu'ils ne présentent pas franchement de « production value ». Et pour cause : le réalisateur passe finalement plus de temps à gratter sa guitare ou jouer à la Playstation plutôt qu'à composer son découpage. L'impressionnant documentaire **Fult Tilt Boogie** (qui relate le tournage d'**Une Nuit en enfer**) le présente clairement comme un jean-foutre qui n'a que faire de l'agitation qui règne autour de lui (à moins que ce soit l'image qu'il veuille donner de lui). Dans l'intervalle, l'un des producteurs de son premier film déclare que **El Mariachi** n'aurait pas coûté 7.000 dollars comme l'affirme la légende, mais 1,2 million de dollars complètement foutus à la poubelle par le niveau d'incompétence du jeune « chien fou ». Info ou intox ? Qu'importe puisque Robert Rodriguez est maintenant un parvenu. La preuve : il travaille pour Miramax et peut signer n'importe quel **Spy Kids** foireux à Hollywood tout en gardant son statut de bricolo génial et indépendant.

Avant d'enchaîner sur **Spy Kids 2** (actuellement en tournage), ce dernier retrouve pour la dernière fois l'univers des Mariachis avec ce **Once Upon a Time in Mexico** qui tire sa révérence à Sergio Leone, et notamment à **Le Bon, la brute et le truand**. Rodriguez avoue même que son prochain opus marquera clairement la filiation de son œuvre avec la trilogie de l'homme sans nom. Il faudrait que **Once Upon a Time in Mexico** soit franchement réussi pour parvenir à nous convaincre de cette hypothèse saugrenue ! « *Cela fait maintenant dix ans que j'ai réalisé **El Mariachi** et j'ai décidé de revenir au style dépouillé et crapoteux du premier opus* » lance le réalisateur sur le tournage de son film l'été dernier. En un mois, les prises de vues seront bouclées, ce qui laisse sous-entendre deux choses : soit Rodriguez s'est bien mis en tête de mériter le statut d'homme à tout faire que la critique lui a accordé à ses débuts, soit il a salopé le boulot comme à son habitude. Étant donné qu'il utilise la nouvelle caméra digitale fabriquée par Sony et que celle-ci nécessite un surplus considérable de lumière, on serait tenté de pencher pour la seconde solution mais ce serait tirer des plans sur la comète. D'autant plus que le script de **Once Upon a time in Mexico** semble plus consistant qu'à l'accoutumé. Rodriguez va donc nous conter l'histoire de Barrillo (Willem Dafoe), un baron de la drogue qui compte bien renverser le Président mexicain (Pedro Armenduriz) en activité. Face à lui, Sands (Johnny Depp), un agent de la CIA corrompu, cherche à nuire à ses projets afin de récupérer une cargaison de cocaïne. Pour cela, il engage le Mariachi (toujours Banderas) afin que celui-ci élimine le Général Marquez, un proche du Président qui travaille pour Barillo et s'apprête donc à faire tomber son patron. L'affaire se corse lorsque Sands met son bras droit, Cucuy, sur les traces du Mariachi et qu'il parvient à convaincre Jorge Ramirez, un ancien agent du FBI à la retraite, d'assassiner Barrillo. Ce dernier aurait en effet torturé et fait tuer le partenaire de Ramirez. Un sacré sac de nœuds cette histoire ! « *Bien que mes films se basent sur une certaine réalité, ils ressemblent plus à des rêves. **Once Upon a Time in Mexico** traite surtout de personnages qui cherchent à obtenir leur liberté et font des choses inavouables pour l'atteindre. Ils vont tous y parvenir, mais à quel prix ?* ». Laissons pour l'instant les questions philosophico-pouêt-pouêt de côté et concentrons-nous sur le concret. Car en dehors de son intrigue retorse, **Once Upon a time in Mexico** se paye tout de même une belle tranche de casting. Bien qu'ils aient été brutalement évacués avant la fin du générique de **Desperado**, Quentin Tarantino, Danny Trejo et Cheech Marin reviennent faire un tour devant les caméras de Rodriguez. À leurs cotés, on retrouve Salma Hayek, Mickey Rourke, Eva Mendes (**Training Day**), Ruben Blades (**Predator 2**) et Marco Leonardi (**Une Nuit en enfer 3**). Largement de quoi donner envie de suivre cette nouvelle aventure que le cinéaste annonce aussi violente que la précédente. Et pour prouver que Roberto Rodriguez peut aussi provoquer quelques heureux événements, nous noterons au passage que le chanteur Enrique Iglesias (venu jouer le rôle de Lorenzo, un acolyte du Mariachi) a rencontré le mastoc Mickey Rourke sur le plateau et lui a demandé de venir lui coller une branlée fictive dans son nouveau clip. Pour peu que la chose ait été répétée au préalable sur le tournage du film au point que la pop-star y ait pris goût, **Once Upon a time in Mexico** devient d'un seul coup l'un des films les plus attendus de l'année prochaine. Et pour quelques baffes de plus...

Stéphane MOÏSSAKIS

SORTIE PRÉVUE EN MARS 2002 AUX ÉTATS-UNIS.

TAI CHI MASTER
DE YUEN WOO PING

Bonne prise !

JET LI REVIENT SUR LES ÉCRANS FRANÇAIS POUR LA QUATRIÈME FOIS EN SIX MOIS ! NI BRUCE LEE NI JACKIE CHAN N'AVAIENT BÉNÉFICIÉ D'UNE TELLE PRÉSENCE AU CINÉMA EN UN LAPS DE TEMPS AUSSI RÉDUIT. ET ENCORE PLUS QUE **FIST OF LEGEND**, SORTI CET ÉTÉ, L'ARRIVÉE DE **TAI CHI MASTER** TIENT DU MIRACLE CAR C'EST UN PUR FILM DE KUNG-FU POPULAIRE RÉSERVÉ AUX AFICIONADOS.

Junbao et Tianbao sont deux jeunes moines Shaolin turbulents et naïfs qui font les quatre cents coups depuis leur plus jeune âge. Les pitreries de Junbao (Jet Li) et l'arrogance de Tianbao (Siu Hou Chin) finissent par leur porter préjudice lors d'un tournoi d'arts martiaux. Outrés par leur conduite irrévérencieuse, les maîtres de Shaolin bannissent les compères qui se retrouvent lâchés dans la nature. Les mauvais penchants de Tianbao vont le pousser à rejoindre l'armée du tyran local alors que Junbao se joint à la résistance. Peu de temps après, les deux moines sont brutalement confrontés à leurs choix respectifs. L'arrivisme barbare de l'un bouleverse les fondements de la morale de l'autre, qui se retire à la campagne pour méditer et finalement mettre au point une forme non-violente de kung-fu qui, par la suite, deviendra le Tai Chi... Avec son avalanche de combats éclatant pour un oui ou pour un non, son humour évoquant les kung-fu comédies d'antan et sa violence parfois outrancière, **Tai Chi Master** s'inscrit dans la pure tradition d'un genre récemment illustré par HK dans sa collection vidéo. C'est d'ailleurs un retour à un certain cinéma qu'a magistralement pratiqué Yuen Woo Ping au début des années 80 avec, entre autres, **Le Chinois se déchaîne** et **Le Tigre blanc**. Comme à l'époque, on y retrouve les mêmes enjeux mettant en scène des personnages à une dimension, un terrain neutre propice à l'expérimentation de chorégraphies toujours plus démentes.

THE CABLE GUY

Profitant de l'engouement du public Hongkongais pour les affrontements câblés au début des années 90, Yuen Woo Ping démultiplie dans **Tai Chi Master** les tentatives amorcées dans ses œuvres antérieures (**The Budhist Fist**, **Drunken Tai Chi**), offrant ainsi en 1993 les plus époustouflants morceaux de bravoures fantaisistes jamais réalisés. Car si le bonhomme s'est retrouvé à jongler avec des acteurs américains dans des succès mondiaux, c'est bien parce qu'il pratiquait les pirouettes câblées repoussant les limites de l'attraction terrestre depuis les années 80. **Tai Chi Master** a été l'occasion pour lui de revenir à ses premières amours après une longue période d'errance durant laquelle il recyclait ses trouvailles là où les modes le portaient. En tant que réalisateur, Yuen Woo Ping se positionne effectivement comme un artisan : il n'a pas de thématique propre ou de vision démesurée. Il se contente de mettre en image le plus lisiblement possible des scènes d'actions impossibles, liées par des passages de comédies susceptibles de faire rire toute la famille. Il n'a évidemment pas la maîtrise visuelle d'un Tsui Hark, et autant le dire tout de suite, **Tai Chi Master** n'a ni l'envergure ni le foisonnement thématique d'un **Il était une fois en Chine**. C'est un kung-fu en costumes, rempli d'affrontements virevoltants et qui remonte à une période où Hong Kong pondait ce type de divertissement par douzaine. Comme dans le tout venant de la production, les images sont brutes, les situations simples, les dialogues bas du front. Mais par contre les combats, mettant principalement en scène Jet Li, Michelle Yeoh et Siu Hou Chin, sont des purs moments de jouissances visuelles. On y admire Michelle Yeoh combattant avec des échasses, Jet Li et Siu Hou Chin contre cinquante moines armés de bâtons, Jet Li et Siu Hou Chin réduisant en miette une pyramide de tronc d'arbres dans un duel à l'épée... Des scènes furieusement excitantes, du jamais vu qui fonctionne aussi grâce au charisme des têtes d'affiches et particulièrement aux compétences martiales de Jet Li. Car dès l'année suivante, Yuen Woo Ping a tenté de reproduire la formule sans Li et sans budget, dans **Wing Chun** (avec Michelle tout de même) et **Tai Chi 2** (la suite !). Deux horribles pantalonnades ayant définitivement enterré la facette de réalisateur de celui qui est désormais mondialement considéré comme LE chorégraphe.

JET LI FAIT LE ZOZO

Tai Chi Master est donc le chant du cygne d'un metteur en scène ayant voué sa carrière à la confection de prouesses physiques démesurées. Réutilisant les mêmes ficelles (câbles ?) que dans sa période faste, il a offert au public le plus sincère et le plus spectaculaire kung-fu des années 90. Il s'y est même réservé un rôle sur mesure puisque, comme à l'époque de **Miracle Fighters**, il y interprète le Sganarelle de service. C'est aussi l'occasion unique pour tout amateur de Jet Li de le voir faire le pitre aux côtés de Michelle Yeoh. Toujours de marbre à l'écran, il compose ici un rôle de zouave évoquant l'époque où Woo Ping confectionnait le même genre de

Ci-dessus, en haut : Junbao (Jet Li), un jeune moine-élève de Shaolin turbulent et surdoué dans une démonstration de son impressionnant savoir-faire.

personnages pour Jackie Chan, Yuen Biao ou Sammo Hung. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment le réalisateur-chorégraphe se joue ici des codes en bouleversant l'image du héros stoïque attachée à Jet Li. Une façon habile d'introduire le Tai Chi, une pratique martiale qualifiée de boxe molle toute en souplesse et en mouvement amples s'opposant au kung-fu traditionnel qui est une boxe dure, composée de gestes secs et violents. **Tai Chi Master** est donc une kung-fu comédie jouissive, agrémentée d'un casting de personnalités aujourd'hui adulées de par le monde. Chose qui a certainement motivé les distributeurs à passer par la case cinéma avant celle de l'exploitation vidéo, contrairement à Miramax qui a directement sorti le film en DVD aux États-Unis l'année dernière en le rebaptisant **Twin Warriors**. Cette sortie nationale est donc un événement sans précédent en France qui, comme le contenu du film, évoque le début des années 80. Époque où il était encore possible d'aller se bouffer du grand kung-fu à tout moment dans un cinéma de quartier…

Jean-Sébastien DÉCANT

TAI JI ZHANG SAN FENG. HONG KONG. 1993. RÉAL.: YUEN WOO PING. SCÉN.: KWONG KIM YIP. DIR. PHOT.: TOM LAU. MUS.: STEPHEN EDWARDS ET WAI LAP WU. PROD.: EASTERN PRODUCTION. INT.: JET LI, MICHELLE YEOH, SIU HOU CHIN, FENNIE YUEN, CHEUNG YAN YUEN... DUR.: 1H36. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 23 JANVIER 2001.

Ci-dessus, les trois photos : L'éducation « à la dure » de Shaolin, et au centre la magnétique et gracieuse Michelle Yeoh, interprète de Siu Lin.

Sylvester Stallone

COMPTE À REBOURS MORTEL

Souviens-toi l'hiver dernier

Compte à rebours mortel (quel beau titre !) débarque dans nos salles pratiquement trois ans après son tournage, tandis que sa sortie aux States reste indéterminée. Un tournage de cinq mois... pour un simple thriller se déroulant entre quatre murs ! Sachant cela, et sachant également que l'objet en question est signé par l'immortel réalisateur de **Souviens-toi l'été dernier**, vous ne serez pas surpris d'apprendre que **Compte à rebours mortel** s'avère être l'une des plus belles purges de l'ami Sylvestre.

Jake Malloy (Sly) est un agent du FBI alcoolique et désespéré depuis que sa compagne s'est faite massacrer par un tueur en série sur lequel Jake enquêtait. Son collègue Hendricks (Charles S. Dutton) l'envoie en cure de désintoxication dans un centre perché sur les hauteurs enneigées du Wyoming. Une fois sur place, Jake fait connaissance avec ses hôtes, l'ex-flic Doc (Kris Kristofferson) et la psy Jenny Munroe (Polly Walker), ainsi qu'avec les autres patients, eux aussi policiers en bout de course. Ce qui n'était pas prévu, c'est que le tueur a suivi Jake et se cache au sein de la petite communauté.

Il n'y a pas à tergiverser. Par quelque bout qu'on le prenne, **Compte à rebours mortel** reste un hallucinant foirage. Écrit, réalisé et monté en dépit du bon sens, le film témoigne à chaque plan du fait que les gens ayant travaillé dessus n'ont rien pu (ou rien voulu) faire pour rattraper la catastrophe. On devine le concept de base : Sly + **The Thing** (pour le huis clos enneigé) + slasher (pour les meurtres à répétition). Mais le résultat donne au final un métrage carrément « autre ». Qui plus est une véritable souffrance pour l'amateur de belles tronches burinées, qui voit défiler devant lui Kris Kristofferson, Robert Patrick ou Tom Berenger dans des rôles honteux. Le film se traîne ainsi en longues scènes inutiles, les personnages passant leur temps assis dans une pièce à discuter, tandis que les cadavres s'accumulent autour d'eux avec une régularité métronomique. Tout le monde semble se contrefoutre de ce qui se passe, et le spectateur en premier. De temps en temps, on va faire un tour dehors pour retrouver Charles S. Dutton, qui tue le temps en taillant le bout de gras avec quelques rednecks et en taquinant le goujon au beau milieu d'un lac gelé. Bref, un personnage dramaturgiquement nul. Et lorsqu'il s'agit de revenir au refuge, systématiquement, le monteur nous gratifie d'un plan d'insert sur la bâtisse recouverte par la neige : ne manque plus que la voix off pour proclamer d'un ton solennel « Pendant ce temps-là… ».

Il ne faut donc pas sortir de Polytechnique pour comprendre ce qui a fait que les producteurs de ce truc incohérent ont mis tant de temps à le sortir, remontant le film jusqu'à l'overdose et rajoutant vraisemblablement un prologue orienté « thriller d'action » afin de réinjecter un peu de tension dans cet énorme morceau d'aspirine pelliculé. Reste quand même un beau Sly à la dérive, le regard perdu et hésitant, qui se réveille à la fin pour dérouiller sauvagement le tueur de sa bien-aimée. Hang on Sylvester !

Arnaud BORDAS

EYE SEE YOU (EX- D-TOX). USA. 1999. RÉAL.: JIM GILLESPIE. SCÉN.: RON L. BRINKERHOFF. DIR. PHOT.: DEAN SEMLER. MUS.: JOHN POWELL. PROD.: RIC KIDNEY POUR UNIVERSAL PICTURES. INT.: SYLVESTER STALLONE, CHARLES S. DUTTON, POLLY WALKER, KRIS KRISTOFFERSON, TOM BERENGER... DUR.: 1H36. DIST.: UIP. SORTIE LE 16 JANVIER 2002.

SPY GAME

Duo d'espions

Brad Pitt

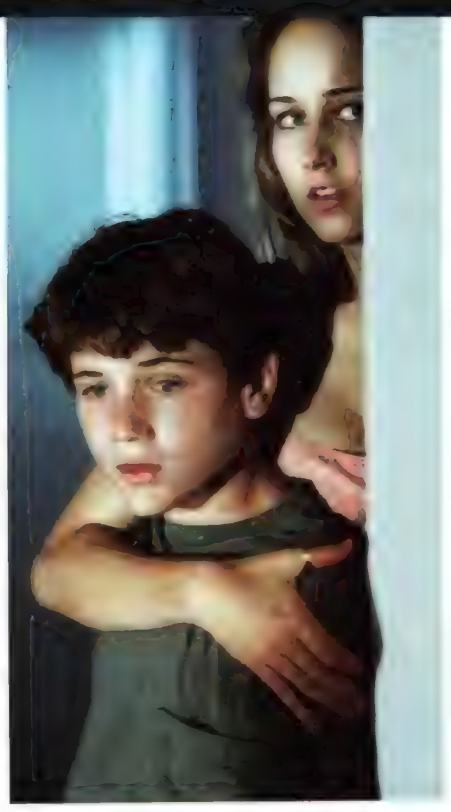
LA PRISON DE VERRE

Libérez Leelee !

Souviens-toi l'été dernier, **Urban Legend**, **The Skulls** et **Fast and Furious** ont cela en commun d'avoir le même producteur: Neal Moritz, spécialiste du produit pour ados ramollis du bulbe, même si les chiffres de ses films au box-office tendent à prouver que le bonhomme est en phase avec la génération visée. On aborde donc **La Prison de verre** avec circonspection. Surprise, le résultat est plutôt satisfaisant pour peu qu'on soit bien disposé.

Après que leurs parents aient été tués dans un accident de voiture, Ruby et son petit frère Rhett sont recueillis par Terry et Erin Glass, un couple ami de la famille. Une fois installés dans leur luxueuse demeure, Ruby réalise que leurs tuteurs ourdissent de bien sombres desseins…

Un point de départ qui, dans un premier temps, semble donner lieu à des déviances gratinées. Erin se shoote à la seringue, Terry adopte une attitude de plus en plus équivoque vis-à-vis de Ruby… Si l'addiction d'Erin sert plus tard de ressort dramatique, les regards lubriques de son époux sur le corps de la belle adolescente n'iront pas plus loin que l'esquisse d'une perversité jamais exploitée, même si les scènes



Trevor Morgan et Leelee Sobieski

concernées possèdent une réelle tension sexuelle (le scénariste est celui du remake des **Nerfs à Vif** et a été script doctor sur **Volte/Face**…). Il est d'ailleurs amusant de noter à quel point le tabou de l'inceste revient souvent dans les productions Moritz sous une forme constamment allusive (cf. **Sexe Intentions**). Le film bifurque ensuite vers le thriller familial lorsqu'on découvre que les intentions des Glass ne sont motivées que par l'appât du gain (une autre constante chez Moritz : le pognon!), Ruby et son frère ayant hérité d'une fortune qui permettrait à Terry de rembourser des créanciers peu scrupuleux. Passé ce virage un peu décevant, ça continue pourtant à fonctionner, notamment grâce à des personnages secondaires bien campés dont les furtives apparitions enrichissent le suspense par l'éventualité permanente de leur intervention, sans qu'on sache précisément si elle sera bénéfique ou malveillante.

Correctement emballé par un réalisateur issu des ***X-Files*** et enveloppé par les vertiges symphoniques de Chris Young, **La Prison de verre** a donc au moins le mérite d'être un thriller certes formaté et prévisible mais pas désagréable du tout, même si la loi du talion y est exhibée comme l'affirmation de soi (ça va encore faire couiner les chochottes !). Éclairée comme une déesse, Lelee Sobieski, la Jeanne d'Arc du téléfilm de Christian Duguay, affiche une beauté virginale et troublante qu'on n'est pas prêt d'oublier.

Cédric DELELÉE

THE GLASS HOUSE. USA. 2001. RÉAL: DANIEL SACKHEIM. SCÉN: WESLEY STRICK. DIR. PHOT: ALAR KIVILO. MUS: CHRISTOPHER YOUNG. PROD: NEAL H.MORITZ POUR ORIGINAL FILM. INT: LEELEE SOBIESKI, STELLAN SKARSGÄRD, DIANE LANE, BRUCE DERN, KATHY BAKER, CHRIS NOTH... DUR: 1H41. DIST: COLUMBIA. SORTIE LE 23 JANVIER 2002.

EN TERRITOIRE ENNEMI

Il faut sauver le soldat Burnett

Chris Burnett, navigateur sur les avions de chasse de la Navy, s'ennuie ferme sur un porte-avions d'où il ne décolle que pour effectuer des simulations de combat. Dégoûté par une profession qu'il envisageait comme aventureuse, il remet sa démission à son supérieur, l'amiral Reigart, qui s'empresse de lui coller une mission de reconnaissance dans le ciel Bosniaque. Intrigué par un écho radar, son pilote viole l'espace aérien Serbe et filme des positions armées stationnées sur un territoire censément démilitarisé. Leur avion est descendu, le pilote exécuté et Burnett prend la fuite. Reigart donne l'ordre d'aller le récupérer mais l'OTAN lui interdit toute intervention…

Très influencé par les productions Bruckheimer (kaboom!), les romans de Tom Clancy (l'arrière-plan politique) et **Rambo 2**, **En territoire ennemi** présente la particularité d'être le film d'action militaire le plus invraisemblable qu'on puisse rêver. Traqué par une section entière et un sniper myope, Burnett cavale en gesticulant dans des espaces découverts, se positionne en haut d'une montagne d'où il est visible à cinq kilomètres à la ronde, laisse traîner sa gourde, continue à causer dans son talkie alors que ses poursuivants sont à quelques mètres… Il faut dire qu'il n'est pas aidé, le pauvre ; lorsqu'il demande assistance à ses supérieurs, on lui répond : « La vie est dure, soldat, débrouille-toi tout seul et rappelle plus tard! ». Burnett continue donc à courir en attendant que l'armée se décide à lui envoyer un hélico.

Tout ça pourrait néanmoins être efficace si le réalisateur avait su tirer parti des décors slovaques et de la violence crasse du conflit qu'il décrit parfois avec une certaine acuité (Burnett planqué sous les cadavres d'un charnier enfoui dans la boue, une gamine qui gambade par-dessus les fils placés pour déclencher des mines…). Problème : la totalité du métrage est filmé n'importe comment. La caméra s'agite dans tous les sens (gênant quand la scène implique un tripatouillage électronique en gros plan) et multiplie les effets de travellings accélérés. Une bouillie informe, comparable aux récentes pubs produites

Owen Wilson

par l'armée. Comme si ça ne suffisait pas, les acteurs sont uniformément mauvais à l'exception de Joaquim De Almeida en salopard galonné, la musique est immonde et le discours patriotique est tellement lourdingue qu'il ferait mourir de rire les fans de **L'Aube rouge** (auxquels je suis fier d'appartenir). Bon, c'est quand qu'il sort en DVD, **Flight of the Intruder** ?

Cédric DELELÉE

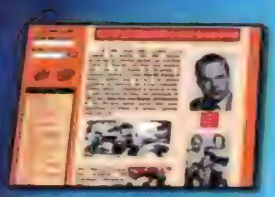
BEHIND ENEMY LINES. USA. 2001. RÉAL: JOHN MOORE. SCÉN: DAVID ZELOZ & ZAK PENN D'APRÈS UN SUJET DE JAMES & JOHN THOMAS. DIR. PHOT: BRENDAN GALVIN. MUS: DON DAVIS. PROD: JOHN DAVIS POUR DAVIS ENTERTAINMENT COMPANY. INT: OWEN WILSON, GENE HACKMAN, JOAQUIM DE ALMEIDA, VLADIMIR MASHKOV, GABRIEL MACHT, DAVID KEITH... DUR: 1H46. DIST: UFD. SORTIE LE 16 JANVIER 2002.

Pour être informé avant plutôt qu'après...

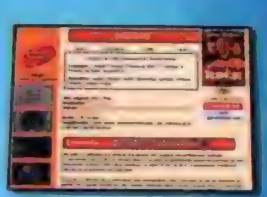
DVDRAMA.COM

Le Premier Quotidien du DVD

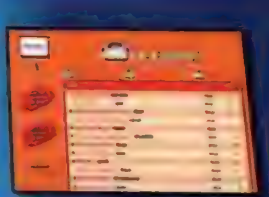
Toute l'actualité du DVD



Des news et previews tous les jours



Plus de 100 tests DVD par mois



Le forum du DVD

Les affaires du DVD tous les bons plans

"un incontournable bookmark pour tous les passionnés de DVD"
PREMIERE

Toute l'actualité du DVD en temps réel

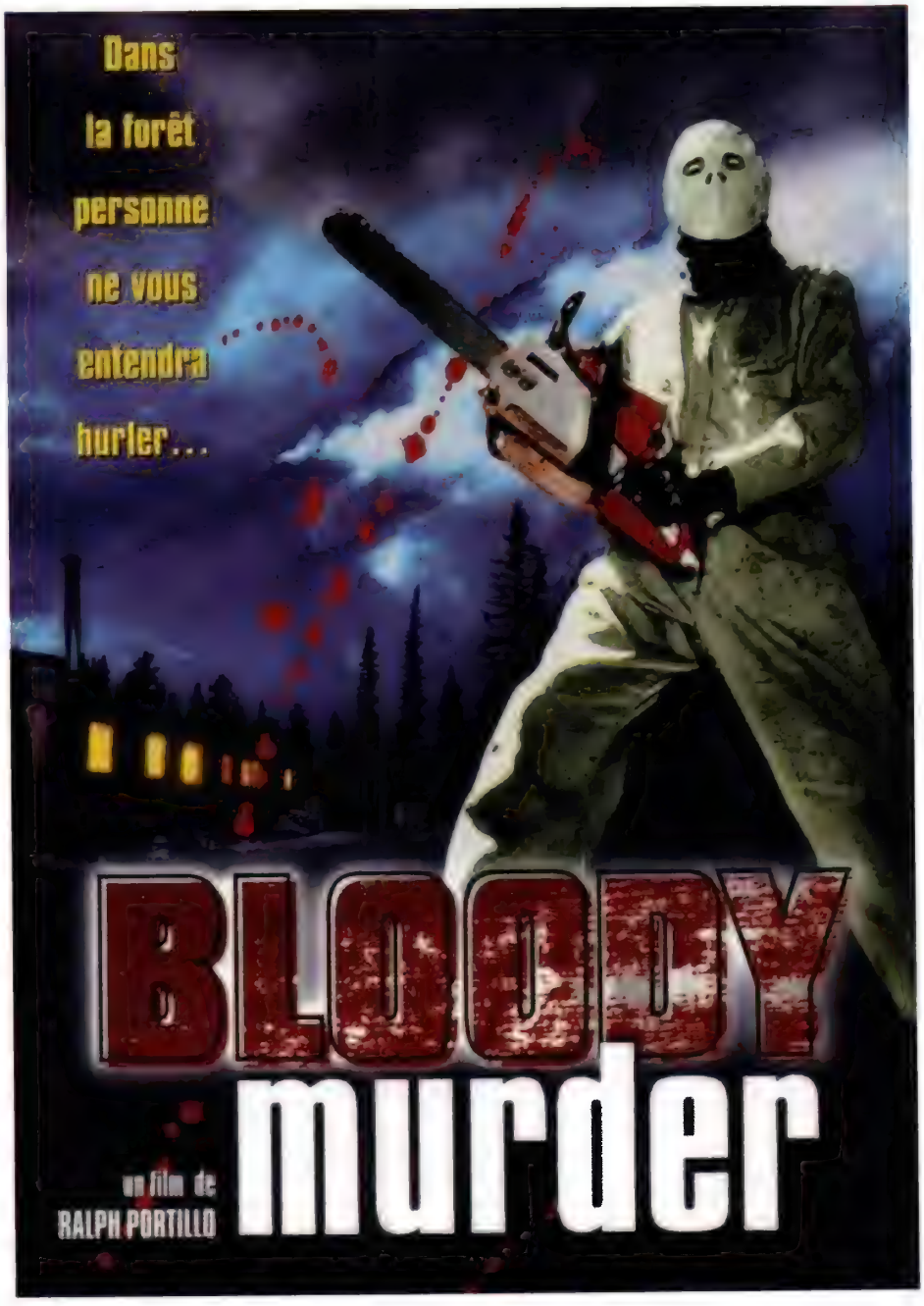
Une équipe de 15 journalistes - 100 nouveaux tests DVD par mois - Des forums de discussions, d'achats et de ventes - Des concours...

http://www.dvdrama.com

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 26



MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.
En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.
Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

BLOODY FRAGMENTS ON A WHITE WALL

OU **LUCKY STAR DIAMOND**, OU **SHIROI KABE NO KEKKLON**. 1989. RÉAL.: IZO HASHIMOTO. INT.: SHIRO SANO, REIKO NAKAMURA, NAOKO AMIHAMA. JAPON.

L'auteur du futur **Evil Dead Trap 2** (et prochain co-scénariste sur **Akira**) effectue une entrée assez remarquée avec cette dérive hallucinante poussant le gore dans ses limites. La malheureuse Naoki Amihama s'éveille entre quatre murs d'hôpital et son état n'inspire guère confiance. Elle saigne de l'entrejambe, il lui tombe même des trucs bizarres ressemblant fort à des gros morceaux d'intestin. Mais voilà que l'affaire s'aggrave lorsqu'un médecin abuse d'elle, qu'une infirmière tente d'en faire autant, et qu'elle finit le crâne ouvert par un couteau de boucher, la cervelle giclant aux quatre coins de la pièce. Le final, goguenard, entretient l'ambiguïté et nous apprend que la patiente s'est en fait mutilée elle-même durant son traitement pour abus de drogue.

BLOODY FRENZY

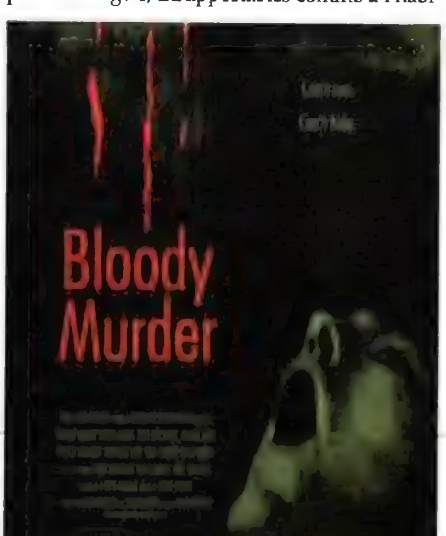
OU **BLOOD FRENZY**. 1987. RÉAL.: HAL FREEMAN. SCÉN.: TED NEWSOM. INT.: TONY MONTERO, JOHN CLARK, HANK GARRETT, WENDY MACDONALD, LISA LORING. PROD.: HAL FREEMAN, HOLLYWOOD FAMILY ENTERTAINMENT. USA.

Une psychiatre, soucieuse de se livrer à une étude approfondie de ses clients dans une ambiance sereine, les emmène à la campagne, un endroit désert de Californie. Hélas, un psycho-killer décide d'en faire autant et reprend aussitôt ses activités. En dépit de ses stéréotypes (voir les patients de la dame, notamment le vétéran chamboulé du Vietnam, une lesbienne refoulée, une nymphomane, etc.), ce curieux mélange de comédie et d'horreur fonctionne assez bien grâce à des effets gore élaborés et quelques retournements de situation bien venus. De plus, l'aventure se termine en bain de sang. Avis aux amateurs...

BLOODY MURDER

1999. RÉAL.: RALPH PORTILLO. SCÉN.: KEITH HOLLAND. INT.: PETER GUILLEMETTE, MICHAEL STONE, PATRICK CAVANAUGH, JESSICA MORRIS, CHRISTELLE FORD. PROD.: MARC GREENBERG, RICK GOLDBERG, RALPH PORTILLO, JAMIE ELLIOTT, HEMISPHERE ENTERTAINMENT. USA.

Un tantinet gonflé, Ralph Portillo, de nous resservir le thème de **Vendredi 13**, mâtiné de **Scream** et de **Massacre à la tronçonneuse**, tout cela reformaté façon **Le Projet Blair Witch**. Si son film ne marche pas, ça ne sera pas de sa faute ! Une équipe de teenagers, insupportables comme à l'habitude, débarquent donc à Camp Placid Pines, pour appendre qu'un tueur à masque de hockey y débite du touriste à la chaîne. Nullement impressionnée, la petite bande décide de jouer à un jeu bien amusant : le « Bloody Murder », un cache-cache dans les bois où celui qui s'y colle représente le tueur masqué. Mort de rire ! Quoique, on meurt plus facilement qu'on ne rit dans cette histoire. C'est d'ailleurs là où Portillo crée la surprise, en évitant le second degré, le clin d'œil référentiel, au profit d'une pseudo-intrigue mi-**Vendredi 13**, mi-**Le Monstre du train** : les ados sont en fait les enfants d'anciens moniteurs du camp où autrefois un garçon devint fou après un accident. Reste, pour se consoler, un certain humour involontaire. C'est maigre !



BLOODY NEW YEAR

OU **TIME WARP WARRIOR**. VID.: **RÉVEILLON SANGLANT**. 1986. RÉAL.: NORMAN J. WARREN. SCÉN.: FRAZER PEARCE. INT.: COLIN HEYWOOD, SUZY AITCHISON, MARK POWLEY, JULIAN RONNIE, NIKKI BROOKS. PROD.: HAYDEN PEARCE, MAXINE JULIUS, LAZER ENT. PICTURES. GB.

Norman J. Warren reste une exception dans le cinéma britannique, à produire des séries Z le plus souvent inspirées d'anciens succès, mais toujours sanglantes, érotiques et pétries d'un surréalisme naïf illustrant peu ou prou les fantasmes de l'auteur. Il s'en prend cette fois à **Evil Dead** (même force rampante visualisée par caméra subjective, même possession des personnages), sur lequel planerait l'ombre de **Shining**. Six jeunes gens abordent une île où se trouve un hôtel désaffecté. Aussitôt, des ombres surveillent le petit groupe, les objets s'animent, des revenants apparaissent dans les miroirs et une force invisible s'empare d'eux, comme pour les retenir prisonniers de ces lieux hostiles. Le survival habituel, mais ici les agresseurs sont des spectres zombifiés victimes d'une boucle temporelle lors du passage à l'année 1960. Malgré des effets spéciaux rustiques (nombreux défilements à l'envers), des maquillages grossiers et un dialogue hautement superflu, le scénariste délire bien pour surprendre à tout prix, telle cette rampe d'escalier ensorcelée s'agrippant à un personnage, ou ce fantôme surgissant de l'écran ciné de l'hôtel pour replonger dans le projecteur après avoir frappé sa victime. Un écran de 1959, bien sûr, où défile sans cesse **Les Monstres invisibles** signé d'un compatriote de Warren, Arthur Crabtree, avec ses extraterrestres rampants, sorte de cerveaux suceurs, à pattes, petites antennes, et pourvus en plus d'une moelle épinière en guise de queue. Une vraie curiosité devenue trop rare de nos jours ! (M48P.53).

BLOODY PSYCHO

OU **THE SNAKE HOUSE**. 1989. RÉAL.: LEANDRO LUCCHETTI. SCÉN.: GIOVANNI SIMONELLI, LEANDRO LUCCHETTI. INT.: PETER HINTZ, LOES KAMMA, SACHA DARWIN, BRIGITTE CHRISTENSEN, PAUL MULLER. PROD.: CINE DUCK SRL. ITALIE.

Malgré son appellation rappelant plutôt le slasher ordinaire, et un titre alternatif, **The Snake House**, purement fantaisiste, **Bloody Psycho** raconte une histoire de fantôme supervisée, dit-on, par Lucio Fulci en personne. Le spectre de Micaela hante en effet son lugubre château, elle qui de son vivant s'adonnait à la magie noire, et dont l'esprit se refuse désormais à reposer en paix. Le script se déroule comme une intrigue policière, avant l'apparition du fantôme monstrueux attendu et sa désintégration finale.

BLOODY ! SCARY HORROR !

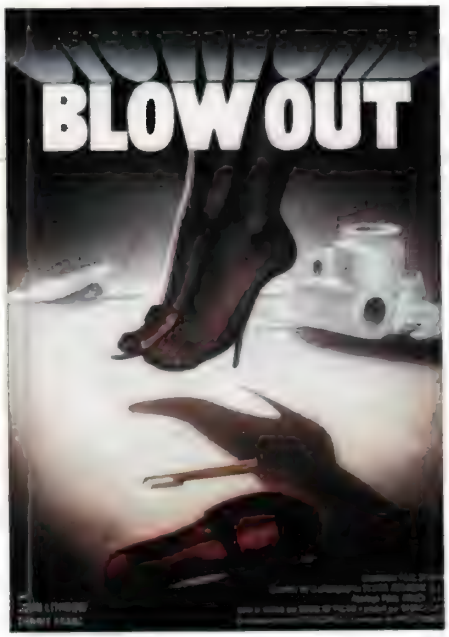
1994. RÉAL. ET SCÉN.: KAZUKI OMORI, KOHJI HASHIMOTO. JAPON.

Une anthologie de récits d'épouvante par le réalisateur de **Godzilla vs. Biollante** et **Godzilla vs. King Ghidorah**. On peut y suivre plusieurs histoires de fantômes, de réincarnation, de poupée diabolique, ponctuées à chaque fois d'un final à l'humour macabre. Avec notamment la curieuse apparition d'un spectre encapuchonné manieur de tronçonneuse.

BLOODY WEDNESDAY

OU **THE GREAT AMERICAN MASSACRE**. 1985. RÉAL.: MARK G. GILHUIS. SCÉN.: PHILIP YORDAN. INT.: RAYMON ELMENDORF, PAMELA BAKER, NAVARRE PERRY, TERESA MAE ALLEN, JEFF O,HACO. PROD.: PHILIP YORDAN, MARK G. GILHUIS, VISTO INTERNATIONAL. USA.

Un film fauché mais paraît-il archi violent, critiqué pour sa mise en scène (nulle), son montage souvent maladroit, et son interprétation sans éclat. De quoi faire fuir les (éventuels) spectateurs de cette nouvelle histoire d'un enfant aux pouvoirs surnaturels et, bien entendu, maléfiques. Mais, bien qu'inspiré en grande partie par **Shining**, le script serait, dit-on, « *des plus originaux* » (?) et la chute, « *fort bien venue* ». Comprenne qui pourra. Ce qui est sûr, c'est qu'il existe un mystère Philip Yordan. Naguère scénariste adulé, couvert de lauriers (**Les 55 jours de Pékin, La Chute de l'Empire romain, Le Cid, Le Roi des Rois** - sans oublier son chef-d'œuvre, **Johnny Guitare**), Yordan ne s'illustre plus (si l'on peut dire) que par des titres obscurs, souvent liés au producteur Jay Schlossberg-Cohen. C'est le cas de **Cataclysm**, disponible à la fois en version intégrale et sous forme de digest dans une des trois histoires composant **Night Train to Terror, Death Wish Club** (1983, de John Carr). C'est également le cas de **Cry Wilderness** (1986), film assez nullissime et consacré au Yéti, cette fois produit et dirigé par Schlossberg-Cohen.



BLOW OUT

1981. RÉAL. ET SCÉN.: BRIAN DE PALMA. INT.: JOHN TRAVOLTA, PATRICK MCNAMARA, NANCY ALLEN, JOHN LITGOW, JOHN AQUINO, DENNIS FRANZ. PROD.: GEORGE LITTO, FILMWAYS PICTURES. DISTR.: UGC. USA.

À l'inverse du **Blow Up** qui suit, et dont De Palma s'inspire copieusement, le héros de **Blow Out** ne chasse pas l'image, mais récolte les sons pour des tournages cinématographiques. Cependant, tout comme celui d'Antonioni, il se retrouve témoin d'un meurtre auquel il ne comprend rien et dont les preuves disparaissent à mesure qu'il les récolte, même si son enquête à lui le place au final devant la réalité des faits (voir à **Blow Up**). Sur la trame classique du complot politique, De Palma semble avant tout vouloir prouver qu'il sait jouer en virtuose de sa caméra et cherche l'effet à tout prix. Dès le début, les panoramiques extérieurs montrant les pièces de l'immeuble renvoient à **Fenêtre sur cour**, avant de passer à la célèbre scène de douche de **Psychose**. Mais, tout ceci n'est qu'un jeu, un film dans le film pour mieux tromper le spectateur. Plus tard, ses étourdissants travellings à 360 degrés dans le studio d'enregistrement, ou encore les va-et-vient incessants sur les cabines téléphoniques procèdent de la même manipulation d'un maître de jeu cherchant à égarer son public. Cependant, plus que l'image, c'est l'amoralité foncière et un profond pessimisme qui fascinent dans **Blow Out**. L'héroïne identifiée au cours du récit comme une call-girl servant au chantage des personnalités compromises, le tueur se trompant par deux fois de cible, la surprise finale, et surtout le cynisme du héros, replaçant le cri d'agonie enregistré de Sally dans la bande-son d'une série Z d'horreur. Voici peut-être des raisons pour expliquer l'échec du film, malgré une sortie confortable aux USA avec plus de 1.000 salles mobilisées. Un peu déçu sans doute, Brian De Palma abandonnera ses chères références artistiques pour pratiquer son propre cinéma. (M22P.41).

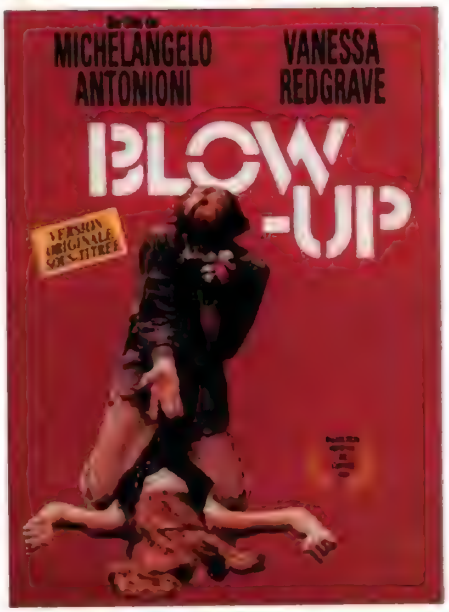
John Travolta, seul témoin auditif dans Blow Out.

BLOW UP

1967. RÉAL.: MICHELANGELO ANTONIONI. SCÉN.: TONINO GUERRA, MICHELANGELO ANTONIONI. INT.: DAVID HEMMINGS, PETER BOWLES, VANESSA REDGRAVE, PEGGY MOFFIT, JANE BIRKIN. PROD.: CARLO PONTI, MGM. DISTR.: MGM. GB.

Sous forme d'intrigue policière à l'esthétisme plus ou moins psychédélique, le synopsis de Tonino Guerra et Antonioni tente avec une certaine adresse de restituer en image la théorie de George Berkeley sur le décalage entre nos propres sensations et la réalité tangible du monde extérieur. Dans son *Essai d'une nouvelle théorie de la vision*, suivi par *La Théorie de la vision ou*

David Hemmings frôle la réalité tangible dans Blow Up.

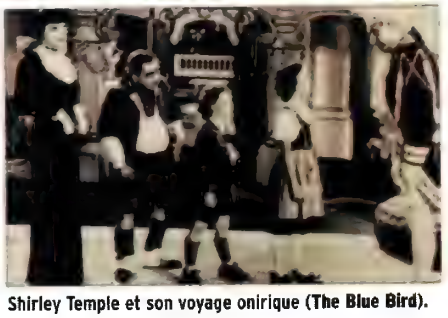


Revendication d'un langage visuel, il reprenait le mythe de la caverne platonicienne et précédait une conception hégélienne de l'univers (toute religiosité mise à part, car Barkeley, notre évêque philosophe, voyait surtout dans les images perçues du commun des mortels le signe d'une révélation divine). À l'écran, nous suivons la quête de Thomas (David Hemmings), un photographe de mode à la recherche d'un cadavre aperçu en grossissant l'un de ses clichés. Il se lance aussitôt dans une (en)quête initiatique où la réalité apparaît, puis échappe aux observateurs (héros et spectateurs). La dernière scène cautionne la démonstration quand Thomas, ayant définitivement perdu son cadavre, observe des tennismen grimés mimer leur jeu, sans se servir de balles. Résigné, à la demande des joueurs, il va pourtant ramasser une balle imaginaire et la relance sur le court. Illusion, tout n'est qu'illusion...

THE BLUE BIRD

1940. RÉAL.: WALTER LANG. SCÉN.: ERNEST PASCAL, D'APRÈS MAURICE MAETERLINCK. INT.: SHIRLEY TEMPLE, SPRING BYINGTON, EDDIE COLLINS, GALE SONDERGAARD, NIGEL BRUCE. PROD.: TWENTIETH CENTURY FOX. USA.

Le cadeau offert à Shirley Temple pour remplacer son rôle perdu de la petite Dorothy dans **Le Magicien d'Oz**. Il s'agit de la troisième illustration connue de la pièce de Maurice Maeterlinck, *L'Oiseau bleu*, après la version Gaumont de 1910 et l'œuvre de Maurice Tourneur, avec Gertrude McCoy, en 1918. Le récit illustre le rêve d'un frère et d'une sœur, les enfants d'un modeste bûcheron, tristes de n'attendre aucun cadeau en cette veille de Noël. Une fée leur apparaît et les engage à retrouver l'oiseau bleu, emblème du bonheur. Sur leur route, ils rencontrent les âmes des morts s'éveillant lorsque les humains pensent à eux, les bébés futurs, attendant au royaume de l'avenir le jour de leur naissance sur Terre, et plein d'autres contrées riches de félicités diverses et de cadeaux merveilleux. Le voyage s'achève par l'éveil des deux enfants qui sauront se contenter de leur modeste quotidien. Une belle parabole sur la résignation, comparable en cela aux classiques **Magicien d'Oz** (justement !) et **Alice au pays des merveilles**, professant à peu près la même abnégation. La pièce vit le jour à Moscou en 1908, reprise trois ans plus tard en France, tandis que la version cinéma la plus célèbre remonte à 1975. George Cukor y dirigeait Ava Gardner, Elizabeth Taylor et Jane Fonda, pour une sortie à Paris en juin 1976, sous le titre **L'Oiseau bleu**.



Shirley Temple et son voyage onirique (The Blue Bird).

BLUE BLOOD

1973. RÉAL. ET SCÉN.: ANDREW SINCLAIR. INT.: OLIVER REED, FIONA LEWIS, DEREK JACOBI, JOHN RAINER, ANNA GAEL. PROD.: JOHN TRENT, KENT WALWIN, NATIONWIDE/MALLARD/IMPACT QUADRANT. GB/CANADA.

Fiona Lewis l'avoue aujourd'hui : bien qu'ayant vu le film plusieurs années après son tournage, elle ne connaît toujours pas le véritable sujet de ce **Blue Blood** tourné par le discret Andrew Sinclair (**Under Milk Wood**). Oliver Reed y incarne un maître d'hôtel au pouvoir diabolique s'ingéniant à s'emparer de la demeure du propriétaire et provoquant auprès de sa famille une série de cauchemars afin de leur faire quitter les lieux au plus vite. Quand **Les Innocents** rencontre **The Servant**...

BLUE CHRISTMAS

OU **BURU KURISUMASU**. 1978. RÉAL.: KIHACHI OKAMOTO. INT.: HIROSHI KATSUMO, KEIKO TAKESHITA, TATSUYA NAKADAI, EIJI OKADA. PROD.: TOHO FILMS. JAPON.

Le réalisateur de quelques films de sabre peu connus (**Samourai, Zatoichi Meets Yojimbo, Red Lion**) aborde la science-fiction à tendance socio-politique avec un sens de la satire qui n'échappe pas au spectateur/1. Alors que **Star Wars** résonne encore sur les écrans, suivi du tout aussi guerrier **Les Évadés de l'espace** de son compatriote Kinji Fukasaku, **Blue Christmas** parle au contraire de paix universelle et condamne les nationalismes, sources de toutes les guerres modernes. Suite à des rencontres du troisième type répétées, certains Terriens n'éprouvent plus aucune agressivité et leur sang devient bleu dans le même temps. Inquiets par ce flot de non-violence risquant de submerger le Monde (ben, et qui va acheter nos armes, alors ?), les autorités forment aussitôt un groupe d'intervention chargé de supprimer ces nouveaux mutants. Du *X-Files* avant l'heure, sauf que les effets spéciaux assurent le service minimum, remplaçant ainsi l'apparition des extraterrestres par une aveuglante lumière bleutée.

/1 En fait, Okamoto signait déjà douze ans plus tôt l'inquiétant **Time of Madness (Satsujinkyojidai)**, où le gouvernement procédait secrètement à l'élimination des citoyens improductifs. Mieux vaut peut-être se dépêcher d'en rire...

BLUE DEMON CONTRA CEREBROS INFERNALES

1967. RÉAL.: CHANO URUETA. SCÉN.: ANTONIO ORELLANA, FERNANDO OSES. INT.: BLUE DEMON (ALEJANDRO MUNOZ), FERNANDO OSES, JÉSUS VELAZQUEZ, ANA MARTIN, GLORIA CHAVEZ. PROD.: RAFAEL PEREZ GROVAS, ESTUDIOS AMERICA/CINEMATOGRAFICA RA. MEXIQUE.

Blue Demon appartient à cette équipe de catcheurs masqués mexicains qui, de 1952 à 1975, fit les beaux jours du cinéma populaire en mêlant fantastique traditionnel et art martial. Il apparaît à l'écran dans **Blue Demon el Demonio Azul** (voir au titre) et tourne une trentaine de films, dont neuf en compagnie de son grand rival, Santo, el Enmascarado de Plata. **Blue Demon contra Cerebros Infernales** date de 1967 et marque à la fois le passage à la couleur de la série et une volonté farouche d'imiter les films d'espionnage alors tournés à la pelle dans les pays européens. Notre héros poursuit ainsi un groupe de scientifiques décidés à s'emparer du monde à l'aide de robots humains élaborés dans leur laboratoire. Mais,

Blue Demon (à gauche) tourna neuf films avec son grand rival, Santo.

au rayon science-fiction, pas grand chose à se mettre sous la dent : le chirurgien fait doucement plop-plop sur le front du cobaye avec une sorte de burin et un marteau, ce qui affole un manomètre avoisinant, puis il incise le crâne du receveur, apporte une cervelle sanglante et s'efforce de la glisser dans la cavité cervicale. Comme ça ne rentre pas bien, il pousse un peu avec les mains puis, assez satisfait de son ouvrage, recoud le patient ! On l'aura compris, ce genre d'aventures pas vraiment sérieuses s'efforce surtout d'offrir le plus possible de séquences de catch à un public venu là pour ça, toutes imaginées par le co-scénariste Fernando Oses, lutteur de son état, et autrefois caché sous le masque d'un autre justicier mexicain, La Sombra Vengadora (trois films en 1954). Il fut aussi El Incognito (!) et encore El Baron Brakola (un vampire, bien sûr...) face à l'indétrônable Santo, héros lui-même d'à peu près cinquante-cinq longs métrages. Blue Demon, après avoir ouvert une salle d'entraînement et livré à la postérité un certain Blue Demon Jr., catcheur à son tour, devait disparaître en décembre 2000.

BLUE DEMON CONTRA EL PODER SATANICO

1964. RÉAL.: CHANO URUETA. SCÉN.: RAFAEL GARCIA TRAVESI, FERNANDO OSES. INT.: BLUE DEMON, MARTHA ELENA CERVANTES, FERNANDO OSES, JAIME FERNANDEZ, SANTO. PROD.: LUIS ENRIQUE VERGARA. MEXIQUE.

Une première rencontre entre Blue Demon et Santo censée légitimer le premier au regard de ses fans. En fait, la « confrontation » se résume à une poignée de main, quand Santo vient féliciter son collègue à la sortie d'un combat : « *Bravo, Blue Demon, et à un de ces jours !* » s'enthousiasme-t-il, puis il s'en va et on ne le revoit quasiment plus. Trouvant sans doute cela un peu léger, le monteur insère alors un match entre Santo et un adversaire inconnu, match inutile à l'action, mais qui justifie la présence au générique de la vedette invitée. **Blue Demon contra el Poder Satanico** présente un personnage inédit dans l'imaginaire mexicain. Un assassin notoire (Jaime Fernandez),

condamné à la peine capitale en 1914, se plonge en catalepsie avant l'application de la peine et se laisse passer pour mort. Enterré vivant, il revient à la réalité des choses cinquante ans plus tard pour reprendre ses activités criminelles. Ses pouvoirs hypnotiques attirent des jeunes femmes en son château poussiéreux, dont il se débarrasse à la manière de Landru (le fameux concept de la femme au foyer). Héros romantique par excellence, il tire de son vieux piano quelques rhapsodies brillantes, tandis que la caméra parcourt les lieux recouverts de toiles d'araignées, caresse les vieux tableaux, les meubles anciens et tout le faste déliquescent d'une aristocratie très fin de race. À l'occasion, il traverse les murs, tel un fantôme, et peut infliger la douleur à distance ou bien imposer sa volonté à ses victimes. Cerné par Blue Demon et une poignée de policiers, il se métamorphose en momie lors de la scène finale, comme s'il voulait rendre au temps les cinquante ans volés à son éphéméride. Au détour d'un script extravagant, Chano Urueta compose de fort belles images, hélas souvent entrecoupées des inévitables combats de catch, et aussi de numéros de music-hall d'un kitsch encore assez hallucinant.

BLUE DEMON, EL DEMONIO AZUL

OU **EL DEMONIO AZUL**. 1963. RÉAL.: CHANO URUETA. SCÉN.: RAFAEL GARCIA TRAVESI, FERNANDO OSES. INT.: BLUE DEMON, ROSA MARIA VASQUEZ, JAIME FERNANDEZ, EL LOBO NEGRO (GUILLERMO HERNANDEZ), FERNANDO OSES. PROD.: LUIS ENRIQUE VERGARA, FILMICA VERGARA. MEXIQUE.

Après deux modestes figurations en 1961, Blue Demon gagne son statut de vedette à la faveur de cette aventure ressemblant à s'y méprendre à celles de son collègue, le catcheur Santo. Et la similitude n'est pas surprenante, car ce dernier tournait pour le même producteur Luis Enrique Vergara, sauf que les deux hommes étaient alors brouillés pour une simple histoire d'argent, parlant même de rompre leur contrat. Blue Demon prend donc la relève et affronte un savant fou expérimentant sur lui-même une drogue qui le change en loup-garou. La première vision du monstre impressionne l'honnête citoyen : un simple masque avec plein de poils (lequel resservira trois ans plus tard dans un autre « Blue Demon », **La Sombra del Murcielago**, autrement dit L'Ombre de la chauve-souris pour ceux qui n'entravent pas muy bien l'espagnol). Il se caractérise également pas un air assez balourd, deux grandes oreilles velues et surtout un cri qui tue oscillant entre l'appel de Tarzan et la réponse stridente de Sheeta. Très curieux ! Sur la belle musique du **Cauchemar de Dracula**, Chano Urueta plaque les poncifs habituels du cinéma fantastique mexicain de l'époque, et tente d'insérer dans une ambiance gothique à souhait les imparables séquences de catch prévues au contrat. Pas facile !

BLUE DEMON CONTRA LAS DIABOLICAS

1967. RÉAL.: CHANO URUETA. SCÉN.: FERNANDO OSES, GUILLERMO HERNANDEZ. INT.: BLUE DEMON, DAVID REYNOSO, GRISELDA MEJIA, NATANAEL LEON FRANKENSTEIN, GUILLERMO HERNANDEZ. PROD.: RAFAEL PEREZ GROVAS, ESTUDIOS AMERICA, CINEMATOGRAFICA RA. MEXIQUE.

Le même Chano Urueta, de son vrai nom Santiago Luciano Urueta Rodriguez (décédé

en mars 1979), livre ce « Blue Demon contre les diaboliques » au sujet plus policier que fantastique. Les diaboliques du titre sont en fait deux lutteuses criminelles opposées à Blue Demon, tandis que notre célèbre catcheur doit affronter un double de lui-même coupable de plusieurs meurtres. Pour les amateurs, Guillermo Hernandez (alias El Lobo Negro) et Natanael Leon Frankenstein interprétaient deux des hommes de main des femmes vampires dans le mythique **Superman contre les femmes vampires** (une aventure de Santo). Le troisième étant comme par hasard l'ici présent scénariste/catcheur Fernando Oses.

BLUE DEMON Y LAS INVASORAS

OU **BLUE DEMON Y LAS SEDUCTORAS**. 1968. RÉAL.: GILBERTO MARTINEZ SOLARES. SCÉN.: RAFAEL PEREZ GROVAS, RAUL MARTINEZ SOLARES. INT.: BLUE DEMON, ENRIQUE AGUILAR, JOSÉ MARTI, REGINA TORNE, GRISELDA MEJIA. PROD.: CINEMATOGRAFICA RA. MEXIQUE.

Blue Demon affronte cette fois une escouade de cinq jeunes femmes venues d'une autre planète qui projettent évidemment d'envahir le Monde. Leur pouvoir se limite à soumettre les hommes à leur volonté au moyen d'un simple baiser, de respirer parfaitement sous l'eau et de se téléporter instantanément en se grattant l'oreille. Elles véhiculent aussi un gigantesque tromblon laser-lance-flammes qui désintègre

Blue Demon y las Invasoras : de la SF et du kitsch catch !

les ennemis et s'enraye assez facilement. Rien de bien nouveau sous le ciel étoilé : l'une d'entre elles succombe aux charmes d'un beau Terrien, ce qui permet de faire échouer les sombres projets de ces demoiselles. Dans une période où les « Santo » commençaient à se banaliser, ce **Blue Demon y las Invasoras** sonne gravement le déclin du genre, avec une intrigue inconsistante, un jeu des acteurs des plus approximatifs et surtout des effets vraiment très spéciaux. Une boule de billard figure la planète d'origine des Aliennes, un jouet en plastique le vaisseau spatial, etc. Un spécialiste vous conseillera cependant la version « sexe » de cette aventure, titrée cette fois **Blue Demon y las Seductoras**, destinée à consoler quelque peu l'amateur des vicissitudes d'un scénario aussi lénifiant.

BLUE FLAME

1993. RÉAL. ET SCÉN.: CASSIAN ELWES. INT.: BRIAN WIMMER, KERRI GREEN, JAD MAGHER, IAN BUCHANAN, MELISSA BEHR. PROD.: STEPHEN BATAILLARD. USA.

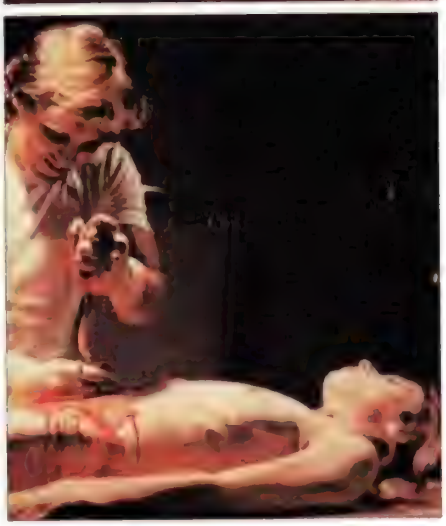
Deux extraterrestres assassins (Jad Magher et Kerri Green) s'échappent de prison pour se venger du policier scientifique Flemming (Brian Wimmer) responsable de leur arrestation deux ans plus tôt. Les références à Philip K. Dick ne manquent pas, particulièrement à *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, devenu à l'écran **Blade Runner**. L'action se déroule dans un Los Angeles futuriste et les deux créatures rebelles développent des pouvoirs cybernétiques étonnants, en plus d'intervenir dans les rêves, d'explorer le temps, ou de retenir prisonnière par l'esprit la propre fille de Flemming autrefois enlevée. Dans ce mixte volontaire de ***X-Files***, **Blade Runner** et même ***Twin Peaks***, Cassian Elwes, plus volontiers producteur (**Nomads, Liquid Dreams, L'Œil du démon**) fait tout pour brouiller le récit, confondre rêve et réalité en de multiples séquences de flash-backs et de cauchemars, manière d'entretenir un certain onirisme aussi hermétique qu'inattendu.

BLUE HOLOCAUST

BUIO OMEGA . VID.: **BLUE HOLOCAUST**, OU **BIO OMEGA**, OU **FOLIES SANGLANTES**. 1979. RÉAL.: JOE D'AMATO. SCÉN.: OTTAVIO FABBRI, GIACOMO GUERRINI. INT.: KIERAN CANTER, CINZIA MONREALE, FRANCA STOPPI, SAMUEL MEDOSTO, EDMONDO ALLODI. PROD.: D.R. PRODUCTION. DISTR.: LES FILMS JACQUES LEITIENNE. ITALIE.

Joe d'Amato, que l'on vit plus dilettante, surprend son monde dans cette œuvre sortie en pleine période du gore italien, et pourtant aux antipodes des produits d'autres faiseurs du moment, Bruno Mattei, Umberto Lenzi ou Ruggero Deodato. Le scénario, simple mais puissant, raconte la déchéance de Francesco (et comment ne pas penser au futur Francesco Dellamorte de son compatriote Michele Soavi ?). Après la mort de sa fiancée Anna, il ne peut l'oublier et récupère son corps, puis l'embaume au cours d'une séquence rien moins que traumatisante, où après avoir évacué les viscères il mord avec appétit dans le cœur pré-

Blue Holocaust : une œuvre morbide et amorale.



L'autopsie de la bien-aimée dans Blue Holocaust.

cieusement récupéré. Le huis-clos morbide s'installe alors auprès d'une maléfique gouvernante, à la fois complice et amoureuse de Francesco, interrompu par l'arrivée successive de trois jeunes filles, témoins gênants et victimes en puissance. **Blue Holocaust** aborde avec un sérieux inquiétant les thèmes tabous de la nécrophilie, du cannibalisme, de la torture, de la perversion amoureuse (quand la belle gouvernante prodigue des caresses fort impudiques au jeune homme dont le regard ne quitte pas une seconde le cadavre de sa fiancée). Malgré le recours à quelques facilités (l'arrachage des ongles de l'auto-stoppeuse, le dépeçage du corps, déjà montré dans **Le Trio infernal** de Francis Girod, le final d'une parfaite gratuité, qui resservira plus tard à Lamberto Bava pour son meilleur film, **Baiser Macabre**...), **Blue Holocaust** célèbre l'érotisme, le malsain, la mort, mais aussi l'amour fou avec un sens de la mise en image que n'auraient pas renié les Surréalistes.

THE BLUE JEAN MONSTER

JEUK NGAU JAI FOO DI JUNG KWAI (CANTONAIS), **ZHUO NIU ZI KU DE ZHONG KUI** (MANDARIN). 1990. RÉAL.: IVAN LAI KAI-MING (JIMMY LI/KAI MING-LAI). SCÉN: NG CHIN-HUNG. INT.: SHING FUI-ON, PAULINE WONG, GLORIA YIP, AMY YIP CHI-MEI. PROD.: CHOW CHAN-TUNG, GOLDEN HARVEST, PARAGON FILMS. HONG KONG.

Tué par des pilleurs de banque alors qu'il tentait de les arrêter, un officier de police est ranimé par l'action conjuguée de l'électricité et du pipi de chat (!). Devenu zombie et doté d'une force herculéenne, il n'a plus que deux idées en tête : se venger de ses meurtriers, et assister à la naissance de l'enfant que porte sa veuve. Imperméable aux balles, il peut en outre se débarrasser de toute nourriture mal digérée par un trou dans son estomac ou bien guérir ses blessures avec des serviettes hygiéniques tartinées de pâte à gâteau. Une scène mémorable le montre empoignant une prostituée par les seins, qui gonflent comme des ballons, puis explosent en inondant le zombie de leur lait. Une comédie à la mode de Hong Kong, agrémentée de gags scatologiques et de plaisanteries anti-gay.

BLUE MAN

VID.: **ETERNAL EVIL**, OU **MACABRE**. 1985. RÉAL.: GEORGE MIHALKA. SCÉN.: ROBERT GEOFFRIN. INT.: WINSTON REKERT, KAREN BLACK, JOHN NOVAK, MICHAEL SINELNIKOFF, LOIS MAXWELL. PROD.: FILMLINE INTERNATIONAL, NEW CENTURY PRODUCTIONS, PIETER KROONENBURG. CANADA.

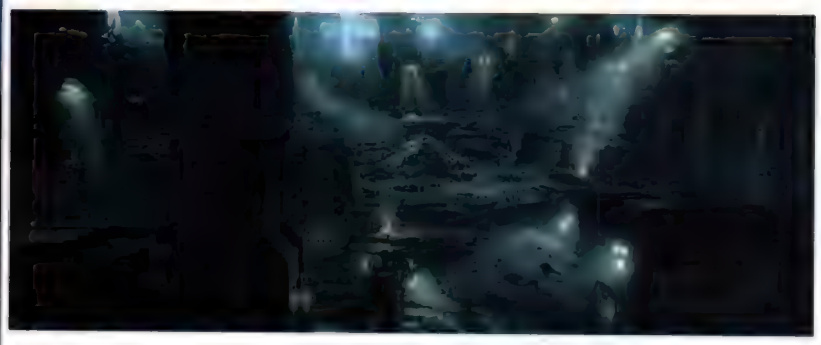
Le responsable de quelques frissons garantis (**Psychic, Meurtres à la St. Valentin, Relative Fear**) aborde avec ce **Blue Man** le thème délicat de la projection astrale. Une faculté permettant à certains sujets de sortir de leur corps, balader leur esprit à volonté pour, en l'occurrence, venir posséder quelques victimes ramassées plus tard sous forme de débris, comme explosées de l'intérieur. Mihalka donne de la caméra subjective à outrance pour mieux illustrer les effets de cette mécanique mentale, abuse de travellings vertigineux, d'éclairages bleuâtres, accompagnés d'une partition musicale tout aussi planante. L'originalité d'un concept narratif aussi hardi permit au film de remporter un estimable succès public au 15ème Festival d'Avoriaz (1987), même s'il ne connut jamais une distribution dans les salles françaises.

par Julien DUPUY

THE ONE : TOUS CONTRE UN

RETOUR SUR LE PLAN DE CLÔTURE DU DERNIER FILM DE JAMES WONG, UN TRAVELLING ARRIÈRE DÉMENT, OÙ JET LI SE RETROUVE AUX PRISES AVEC UNE HORDE DE BAGNARDS DANS UN DÉCOR DE FIN DU MONDE.

Suisse expatrié aux États-Unis, Deak Ferrand a travaillé au sein des sociétés Buzz (**Planète hurlante**) ou R!ot (**Au-delà de nos rêves, X-Men, Pluto Nash**) avant de voler de ses propres ailes en fondant Hatch. En à peine six mois d'existence, Hatch aligne déjà des projets prestigieux. Jugez-en par vous-même : **La Communauté de l'anneau** (pour un plan), **Le Roi Scorpion** (une soixantaine de paysages fantasy à prévoir), mais aussi **Hulk** d'Ang Lee. Pour **The One**, l'artiste a signé le dernier plan, une conclusion mémorable pour laquelle il a créé un matte-painting particulièrement complexe.



DESIGN :

*« Eric Durst, le superviseur des effets spéciaux de **The One**, connaît très bien Nick Davis, le superviseur des effets spéciaux de **Pluto Nash**/1. C'est ce dernier qui m'a conseillé pour créer un visuel de fou. Le directeur artistique, David Snyder, avait dessiné une prison sur une planète qui ressemblait beaucoup à Mars. Je trouve qu'on a assez vu Mars sur les écrans récemment et j'ai dit que j'acceptais le boulot s'ils me laissaient faire un truc totalement différent. J'ai alors imaginé un paysage dantesque et claustro à la fois, dans la lignée de la planète d'**Alien**, c'est-à-dire dans des teintes bleues et vertes. Ils ont tous immédiatement adoré, sauf David Snyder qui n'était pas super content que je marche sur ses plates-bandes. »*

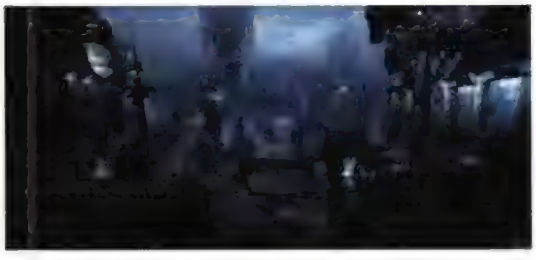
1/ Comédie de SF interprétée par Eddie Murphy et réalisée par Ron - Tremors - Underwood. sortie prévue aux U.S. l'été prochain.

ÉCRAN VERT

« Quand je suis arrivé, ils voulaient tourner dans une carrière et Jet Li devait se tenir sur un monticule de gravier. Mais mon design était plus gothique, avec un mélange de constructions futuristes et archaïques. Ils ont donc choisi de tourner en studio, devant un écran vert, sur une sorte de pyramide. À partir de là, le plan est devenu beaucoup plus cher. Surtout que le mouvement devait durer vingt secondes au début, et que j'ai décidé qu'il ferait une minute. Je me suis aussi mordu les doigts de les avoir poussés dans cette direction, parce que le composite final a pris du coup un temps fou à calculer. »

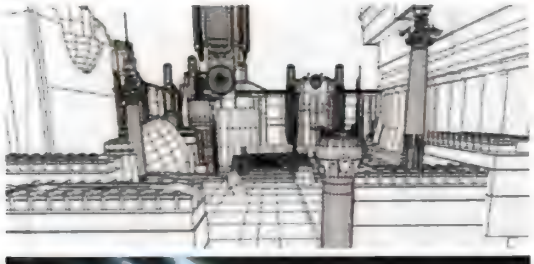
PEINTURE

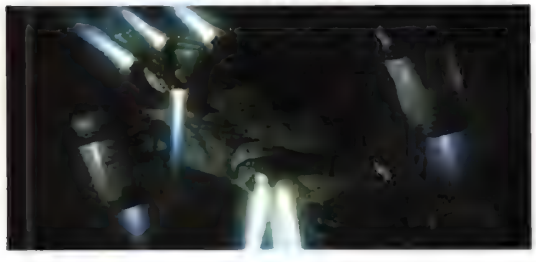
« Le plan commence sur une petite partie centrale de la peinture. Si l'on se contentait de « zoomer » sur la peinture, on obtiendrait quelque chose de très grossier, avec une résolution bien trop faible. Pour pallier à cela, on utilise ce que l'on appelle des « patchs » : en fonction des mouvements de caméra, on accentue la quantité de détails sur des zones précises du matte-painting. Par exemple, le centre de la peinture a bénéficié d'un niveau de détail bien supérieur au reste de la peinture. Il fallait aussi peindre tout ce qui pouvait se trouver derrière un obstacle, un pilier par exemple qui n'apparaîtra qu'à la fin du plan. Il faut donc créer, pour un plan comme celui-là, une vingtaine de petits bouts de matte-paintings qui complètent la vue d'ensemble. C'est un aspect laborieux du travail. »



MODÉLISATION

« Vu le mouvement du plan, nous risquions d'avoir des problèmes avec les « parallaxes ». Car le matte-painting est au début une création plane. Mais quand on fait bouger une caméra dans cet environnement créé en 2D, la perspective change, forcément. C'est pour cela que l'on modélise le décor en 3D, et que l'on colle ensuite la peinture sur cette surface. Ainsi, les volumes et les distances entre les différents objets évoluent pendant le travelling arrière. »





VAISSEAU

« La production a décidé de rajouter le vaisseau à la fin de la conception du plan. J'étais contre : j'aime bien les choses élégantes, et je trouvais le mouvement très classe. À mon sens, on n'avait pas besoin d'un truc aussi agressif visuellement, qui te passe devant la gueule. J'ai créé le look de l'appareil et je l'ai modélisé en 3D pendant deux jours. Je suis allé assez vite, parce qu'il n'y avait pas besoin de beaucoup de détails. »

Propos recueillis et traduits par JD

Merci à Christophe Pinole

COMPOSITE FINAL

« Nous avons incrusté l'action filmée sur écran vert avec Jet Li, sur le matte-painting. Nous avons dû faire quelques corrections couleurs sur l'image filmée pour que l'on n'ait pas l'impression d'avoir filmé en studio. On a dû également retravailler le mouvement de caméra du plan original. Mais du coup, les figurants qui évoluaient sur le sol ne correspondaient plus à la nouvelle perspective que nous obtenions alors. On a donc retiré entièrement le sol de la prise originale, et nous avons remplacé tous ces mecs par des figurants en image de synthèse. Dans le plan final, on passe donc de figurants numériques (tous les combattants qui s'approchent de la pyramide) à de vrais acteurs (à partir du moment où ils grimpent sur la pyramide). Pour passer de l'un à l'autre, nous calions les figurants numériques sur les figurants réels. Lorsque le personnage en 3D aborde la pyramide, il recouvre donc le vrai comédien. On retire alors du plan le personnage en image de synthèse, le figurant de chair et d'os prend le relais pour terminer l'action, et le tour est joué. Nous n'utilisions jamais de morphing. Pour cet élément du plan, on a développé en collaboration avec Softimage un programme qui gère des foules numériques. »

II

*« Avec les matte-paintings, l'environnement a souvent l'air très mort. Pour l'animer, on a donc incrusté de la vraie fumée et des vrais braseros filmés sur fond noir, ainsi que des éclairs peints à la main par Rocco Gioffre (matte-painter sur **Blade Runner** ou **RoboCop** - ndr). On a également ajouté des faisceaux lumineux qui balaient la prison et qui se modifient suivant les aspérités du décor. C'est aussi pour obtenir ce type de lumière interactive que l'on colle le décor peint sur un volume en 3D. »*

III

« On a travaillé deux mois sur ce plan. James Wong est un mec vachement sympa, mais il est très froid et il a un peu du mal à dire ce qu'il veut. Il ne m'a donc appelé que bien plus tard pour me dire qu'il aimait beaucoup le plan. »

MAD MOVIES

PETITES ANNONCES

■ Vds nombreux films anciens, VHS originales (horreur, ***X-Files***…), affiches, revues (Mad Movies, Midi Minuit…). David Nuez, 28 rue Buisson, 59580 Aniche.

■ Vds T-shirts neufs : **Evil Dead Trilogy, Army of Darkness, Henry Portrait of a Serial Killer**. 100 F pièce. Tel.: 03 29 56 27 44.

■ Rech K7 **La Couronne de fer** d'Alessandro Blasetti (1941) et **Le Conte du Tsar Tsaltan** d'Alexandre Ptouchko (1964). Jean-Luc au 01 43 06 84 08 (répondeur).

■ Rech K7 vidéo horreur/fantastique, ex : **Ozone, La Malédiction, Braindead, Redneck Zombies**… ainsi que BOF du genre : **Suspiria, Promenons-nous dans les bois**… et plein d'autres à prix cool ! Vds ou éch **Star Wars** édition limité (100 F les trois), **Rewind, Le Diable des glaces**… Liste contre 1 timbre. Romain Vidal, 6 rue Auguste Isaac, 26800 Portes-lès-Valence, 06 77 76 25 27.

■ Vds (après des années d'hésitation *(Judas a hésité moins longtemps que toi, mais à l'arrivée, c'était le même résultat…)* Mad Movies n°25, 26, 27, 29, 30, 34 à 38, 41, 43 à 79 (5 F le n°, 220 F le tout) et EF n°65, 68, 69 à 72, Impact n°5, SFX n°6, Vendredi 13 n°10, Studio HS **Jurassic Park** (5 F le n°). Sylvain au 01 45 88 41 70 (Paris 13e) ou sur sylmun@caramail.com.

■ Rech Mad Movies n°35, 43 et 48, tarif étudiant si possible. Nico au 06 82 58 78 35.

■ Ex-collectionneur vds nombreux films rares VHS originales (200 titres) action, aventures, D.A., drame, épouvante, érotique, fantastique, gore, manga… Prix plus qu'intéressants. Liste contre 2 timbres à Frédéric Verlé, 17 rue de la source, 67440 Marmoutier, 03 88 70 82 84.

■ Vds BD Conan (éditions LUG). Appelez au 03 84 52 51 64 après 20h00.

■ Rech comics *The Maxx*, *Divine* et *Gen 13* (1 ex. de chaque). Dessinateurs, scénaristes, contactez-moi pour créer une nouvelle galaxie de super-héros. Laurent au 04 66 93 06 62.

■ Vds collection **Indiana Jones** *(la série ou le film ?)* et anciens Mad Movies. Rech VHS de **La 4e Dimension** *(la série ou le film ?)*. Fabrice Robin, 10 rue Emile Kahn *(la série ou… euh, excusez-moi…)*, 91700 Sainte Geneviève des Bois.

■ Vds traduction de la signification du film **La Planète des singes** de 1968, un contenu de 24 pages très intéressantes au prix de 500 F *(ben mon cochon !)*. Vds aussi des interviews des scénaristes, réalisateurs, acteurs... Prix à débattre. Gilles Pierre, 2 rue du Frémur, 22490 Trigavou.

■ Vds affiches cinéma italiennes, belges, françaises, tous genres (westerns américains et italiens, péplums, policier, guerre, karaté) + très nombreux scénarios (précisez le genre choisi). Maurice Ledanois, 13 cité des Landes, 50480 Chef du Pont.

■ Cause passage au DVD *(et puis y'a le passage à l'Euro aussi... Ah-la-la, on s'en sort plus !)*, vds VHS à prix modérés (**Taxi 1** et **2**…). Vds aussi une centaine de CD. Liste complète contre 1 timbre à Xavier Hatron, 2 ruelle Moret, 78200 Soindres.

■ Collectionneur vds nombreux films rares : **L'Âge de cristal, Silent Running, Galactica, Tarentula, La Forteresse noire, Saturn 3, Gandahar, C'Était demain, Les Maîtres du temps, Buck Rogers au 25e siècle**... Ainsi que séries TV fantastique et SF. Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Rech tout sur Cinénews + affiches **Brain Dead** et **Bad Taste**. Vincent Gimat, route du vallon 12, 1566 St Aubin (FR).

■ Rech VHS originales **Mars à table, Back from the Dead, Guardian, Le Commando de la peur, Forces du mal** (2000), **Code Phoenix**. Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves Richemont.

■ Vds de 20 à 50 F pièce VHS Secam originales : **Monster in the Closet, Les Démoniaques, Saturn 3, Trauma, La Bataille des étoiles**… Liste contre 1 timbre. Olivier Morand, 16 rue Patouillard, 95840 Villiers-Adam, 06 67 27 90 61.

■ Vds BD : *Artima, Spoutnik, Atome Kid, Cosmos, Monde futur, Batman, Superman, Strange, Marvel, Fantask*... Mr Lapoulayère, 16 rue de la Doué, 37310 Courcay.

■ Vds ou éch nombreuses VHS rares (fantastique, horreur) ainsi qu'anciens EF, Toxic, Starfix, Vendredi 13 et plus de 300 BOF. Thierry au 02 32 61 20 55.

■ Rech premier film de Sam Peckinpah, **New Mexico**. Arnaud Lenoir, 21 rue Francis Carco, 72000 Le Mans.

■ Vds DVD Z1 et Z2, 130 F pièce, affiches ciné 1960 à 1995, lot/détail, 650 F pièce, jeux de photos, revues : Première, Starfix, EF, Cinénews, Mad Movies, Impact + comics. Liste contre 4 timbres. Patrick Deshayes, 6 rue de la pochette, 93000 Bobigny, 01 48 95 38 02.

■ JH 22 ans, fan de **Star Wars, Le Seigneur des anneaux, Evil Dead, Braindead**, rech. JF (pas forcément blonde, pas forcément à forte poitrine) 18-25 ans pour sortie, amitié, etc *(mais que sous-entend ce mystérieux « etc » ?... Petit fripounet, va !)*, sur dépt 33, 24, 40 et 47. Philippe Normandin, 28 rue St François Xavier, 33170 Gradignan.

■ Vds n°0, 1, 2 et 3 de HK Orient Extrême Cinéma. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Vds figurine de **SOS Fantômes**, très bon état à part quelques éclats de peinture. 500 F pièce, à débattre. Alban au 04 93 44 08 12.

■ Vds VHS 100 F pièce : **Le Masque de la mort rouge** (Corman), **La Forteresse noire, Aux frontières de l'aube, Blue Velvet**. VHS 70 F pièce : **Le Retour des tomates tueuses, La Folle histoire de l'espace, Razor Blade Smile, Yor le chasseur du futur** *(que J.D. était allé voir avec sa mémé, véridique)*. VHS 200 F pièce : **L'Espion qui venait du surgelé** *(alias **Austin Powers** avant la lettre !)* (Bava). Joaquim au 02 38 33 15 64.

■ Vds nombreux magazines, fanzines : SFX, Vidéo 7, Midi Minuit, Impact, Famous Monster, Mad Movies, EF rares + affiches. Rech Rhésus 0, dossier du fantastique, Film gaz de Roger Corman. Guillaume Trivin, 1 place Paul Éluard, 38420 Le Versoud.

■ Vds VHS d'**Evil Dead 2, Dark City, Judge Dredd, Candyman** + affiches **Apollo 13** et **Virus** 150x110 + posters sur ***Buffy***. Rech. affiches de **Lake Placid, Komodo, Robocop 3, Shark Attack 1** et **2** et **Python**. Morel William, Le Village, 01400 Chanoz-Chatenay.

■ Vds nombreuses VHS tous genres (fantastique, SF, gore, horreur, bis italien dont pas mal de titres rares). Prix intéressants. Liste sur demande contre 1 timbre. Francis Perrin *(Francis ? C...c...c... c'est toi ?)*, 30 avenue du Pré de Foire, 73600 Moutiers.

■ Rech posters et objets ***Goldorak***, ainsi que posters ***Starsky et Hutch*** *(moi, j'ai un poster du Capitaine Dobey à poil avec un hot dog dans la bouche , terrible !)*, figurines ***Albator*** ainsi que la série TV ***Bioman*** 1 et 2. Johnny Carlot, 72 rue des vallées, 7340 Paturages (Belgique).

■ Vds collection Starfix (ancienne formule) et revues disparues : Monster Mag (1973), Ciné Fantastic (1977), Spotlight (1984), Vendredi 13 (1988), et Nostra HS (1984) : quinze ans de fantastique. Jean-Pierre Duhayon, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds + de 400 films originaux (horreur, gore, raretés, giallo, bis, Haxan). Rech VHS originales de Jésus Franco. Olivier le soir au 04 78 85 37 26.

■ Réalisateur et assistant-réal vous propose ses services sur vos différents projets *(moi, je te propose de venir réaliser ma cuisine...)*. Jean-luc Baillet, 13 rue du chemin vert, 59770 Marly (jlbaillet@infonie.fr).

■ Collectionneur propose VHS (**Antropophagous 2000, Basket Case 3, Fantom Killer, Hellraiser 5, Sucker** *(dis-donc ! sois poli, mon gars !)*...) + nombreuses BOF (**Shining, Cannibal Ferox, Nekromantik, Vendredi 13, Candyman**...). Sébastien au 06 77 11 82 36.

■ Collectionneur propose nbreux films rares de SF/fantastique : **La Machine à explorer le temps, Tarantula, Le Monstre des temps perdus, La Marque, Le Météore de la nuit, L'Âge de cristal, Silent Running, Le Jour où la Terre s'arrêta**… Ainsi que séries TV de SF/ Fantastique. Liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Vds VHS : **Hypnose, L'Exorciste** – version longue, **Suspiria**... 60 F. pièce, port compris. Possibilité de copies (environ 500 films) à prix réduits. Raphael au 06 15 66 34 60 ou au 04 67 15 47 61 après 19h00.

Mad Movies
Petite Annonces
17 rue Rodier
75009 Paris

LE TITRE MYSTÉRIEUX

« Bon, ça m'aurait bien plu d'être la pin-up de ce numéro, mais comme la rubrique a été repoussée au mois prochain, je m'incruste ici. J'aime bien taper l'incruste, faut dire, et généralement, vu mon look, ça ne pose pas de problème. Hein, ça vous dérange pas trop, j'espère ? »

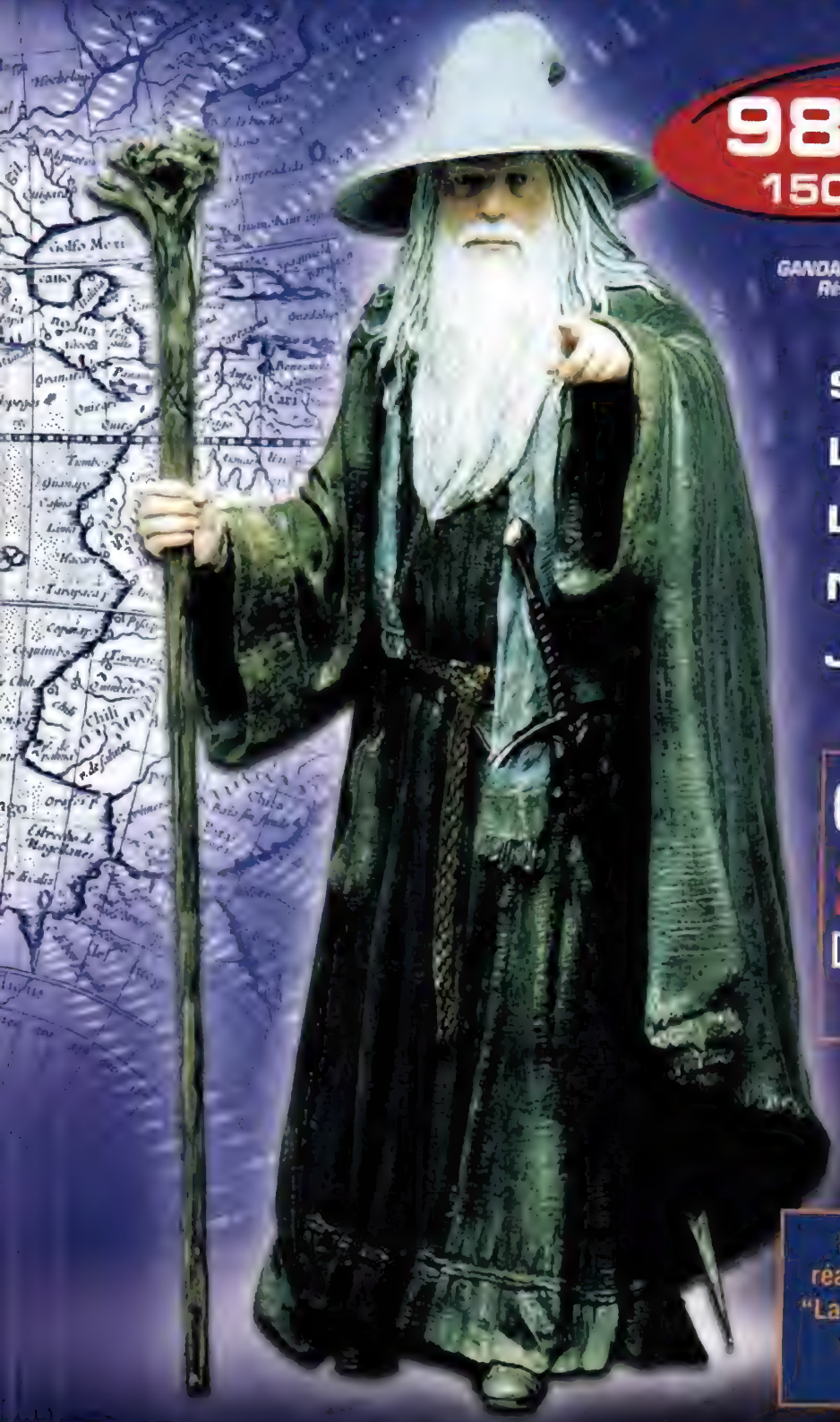
[redacted]

Le titre mystérieux du numéro 137 était Superboy, série télé de 1988 avec John Haymes Newton dans le rôle de Clark Kent/Superboy. Bravo à Jérôme Ambrogi, Paul Ferré et Alexandre El Meguebli.

VIDEOPOLE

PRODUITS DÉRIVÉS

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX™
LA COMMUNAUTE DE L'ANNEAU



989 F
150,77 €

GANDALF THE GREY
Réf : 9304

SUIVEZ
LE GUIDE...
LA LÉGENDE
NE S'ARRETE
JAMAIS !

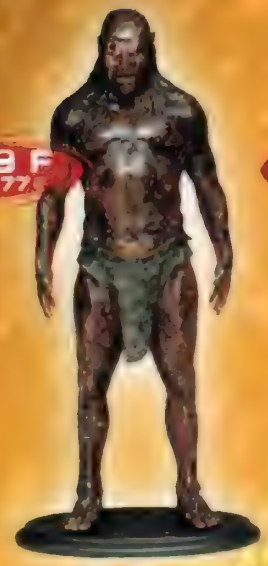
Grand jeu concours gratuit
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
Des dizaines de cadeaux à gagner !
(voir au dos)

Statuette en résine peinte à la main, réalisée au 1/6 vendue avec une carte de "La terre du milieu" le nom du personnage et la signature de l'artiste sculpteur sont gravés sur son socle.

Statuettes en résine Le Seigneur des Anneaux (Edition Collector)

889 F
135,53 €

FRODO BAGGINS
Réf : 9301



989 F
150,77 €

LURTZ
Réf : 9303

989 F
150,77 €

SARUMAN
Réf : 9315

989 F
150,77 €

ORC PITMASTER
Réf : 9312

Statuettes en résine peintes à la main, réalisées au 1/6ème, vendues avec une carte de la "Terre du Milieu", le nom du personnage et la signature du sculpteur gravés sur son socle.

989 F
150,77 €

MORIA ORC SWORDSMAN
Réf : 9308

989 F
150,77 €

ORC OVERSEER
Réf : 9302

989 F
150,77 €

LEGOLAS GREENLEAF
Réf : 9306

989 F
150,77 €

MORIA ORC WARRIC
Réf : 9307

389 F
59,30 €

ANNEAU
BRONZE DORÉ
Réf : 9600

Réalisé par les ateliers de la monnaie de Paris, en laiton doré. Taille unique 62, poids de 7g, gravé et frappé d'un poinçon de maître qui en garantit l'origine et l'authenticité.

3490 F
532,05 €

ANNEAU
OR 18K
Réf : 9601

Réalisé par les ateliers de la monnaie de Paris, en OR 18K. Taille unique 62, poids de 14g, gravé et frappé d'un poinçon de maître qui en garantit l'origine et l'authenticité. Série limitée à 500 ex. Livré dans un écrin de cuir avec certificat.

Recevez 200 F de bon d'achat Vidéopole pour l'achat de 3 statuettes.

FRAIS DE PORT : 50 F PAR STATUET

Bustes en résine Le Seigneur des Anneaux (Edition Collector)

FRODO BAGGINS
Réf : 9401

GANDALF THE GREY
Réf : 9403

ARAGORN
Réf : 9404

BOROMIR SON OF DENETHOR
Réf : 9408

GIMLI SON GLOIN
Réf : 9409

Bustes en résine, peints à la main, réalisés au 1/4. Supportés par un socle sur lequel est gravé le nom du personnage ainsi que la signature de l'artiste et l'origine de la sculpture.

Recevez 100 F de bon d'achat Vidéopole pour l'achat de 3 bustes.

ENVIRON
Réf : 9415

SAMWISE GAMGEE
Réf : 9412

PEREGRIN "PIPPIN" TOOK
Réf : 9402

NUMENOREAN INFANTRYMAN
Réf : 9411

URUK HAI SCOUT
Réf : 9407

LURTZ URUK HAI CAPTAIN
Réf : 9415

ORC OVERSEER
Réf : 9406

MORIA ORC SWORDSMAN
Réf : 9405

FRAIS DE PORT : 50 F PAR BUSTE

Tout l'univers du film Le Seigneur Des Anneaux

229 F 34,91 €
GIMLIS HELM
Réf : 9506

229 F 34,91 €
HIGH ELVEN WAR HELM
Réf : 9507

229 F 34,91 €
NUMENOREAN INFANTRY HELM
Réf : 9508

229 F 34,91 €
ORC IRON CAP
Réf : 8513

229 F 34,91 €
URUK HAI HELM
Réf : 9516

Mini casque réplique au 1/4, supporté par un socle sur lequel est gravé le nom du personnage, ainsi que la signature de l'artiste & l'origine de la sculpture

229 F 34,91 €
ORC TRAPJAW HELM
Réf : 9503

229 F 34,91 €
ORC SQUINTER HELM
Réf : 9504

229 F 34,91 €
ORC HIDE HELM
Réf : 9501

229 F 34,91 €
ORC CROW FACED HELM
Réf : 9502

229 F 34,91 €
MORIA ORC HELM
Réf : 9515

T-Shirts noirs, 100% coton, sérigraphié face, taille M ou XL.

139 F 21,19 €
T-SHIRT LORD OF THE RINGS
Réf : 9605

T-SHIRT GANDALF
Réf : 9604

T-SHIRT CAVALIER NOIR
Réf : 9602

T-SHIRT SARUMANE
Réf : 9606

T-SHIRT FRODO BAGGINS
Réf : 9603

T-SHIRT ORCS
Réf : 9607

99 F 15,09 €
CASQUETTE LORD OF THE RINGS
Réf : 9609

FRAIS DE PORT : 35 F PAR OBJET

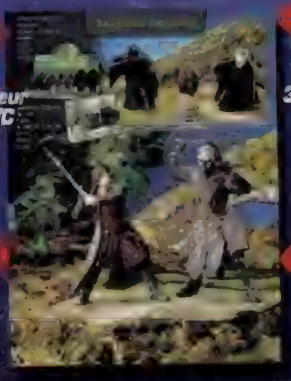
Casquette noire brodée avec le logo de la VO du film - Taille réglable

299 F 45,58 €
TIRELIRE SONORE RINGWRAITH
Réf : 9610
20 cm

299 F 45,58 €
FIGURINE PVC GANDALF
Réf : 9611
20 cm

299 F 45,58 €
FIGURINE PVC SARUMAN
Réf : 9613
20 cm

39 F 5,95 €
FIGURINES Le Seigneur des Anneaux en PVC
Réf : 9616
9 cm



299 F 45,58 €
FIGURINE PVC STRIDER
Réf : 9614
20 cm

129 F 19,67 €
BOITE CADEAU 3 FIGURINES PVC
Réf : 9615
9 cm

299 F 45,58 €
FIGURINE PVC LURTZ
Réf : 9612
20 cm

Les Incontournables - Statuettes en résine StarWars (série limitée)

ATTAKUS

1790 F
272,88 €

DARTH VADER
Réf : 9620
44,5 cm

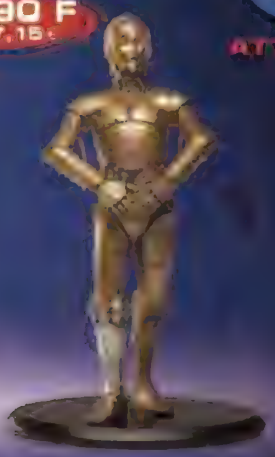
1390 F
211,90 €

STORMTROOPER
Réf : 9619
40,5 cm

1590 F
242,39 €

LUKE SKYWALKER
Réf : 9621
37,5 cm

1490 F
227,15 €



C 3PO
Réf : 9624
37,5 cm

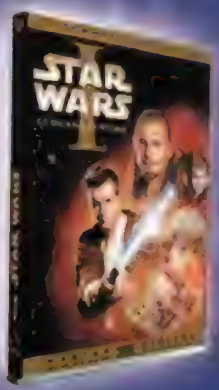
FRAIS DE PORT : 80 F PAR STATUETTE

1790 F
272,88 €

EMPEROR PALPATINE
Réf : 9623
34 cm

1390 F
211,90 €

ROYAL GUARD
Réf : 9622
40 cm



Le DVD STAR WARS Episode 1 offert pour l'achat de 3 figurines !

Statuettes peintes à la main, numérotées.
Série limitée à 1 200 exemplaires en Europe.
Livrées avec leur certificat d'authenticité.

1390 F
211,90 €

PRINCES LEIA
Réf : 9629
20 cm

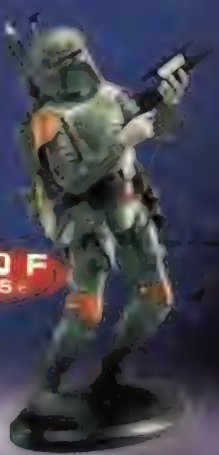
1350 F
205,81 €

HAN SOLO CARBONITE
Réf : 9625
38 cm

1490 F
227,15 €

DARTH MAUL
Réf : 9628
36 cm

1490 F
227,15 €



BOBA FETT
Réf : 9627
37 cm

1190 F
181,41 €

R2 D2
Réf : 9626
22 cm

Nos héros préférés - statuettes en résine (série limitée)

899 F
137,05 €

SILVER SURFER "KIRBY"
Réf : 9636 - 8888 ex.
30 cm

1090 F
166,17 €

ELEKTRA "MILLER"
Réf : 9635 - 2222 ex.
21 cm

479 F
72,32 €

LA CHOSE FURIEUSE
Réf : 9631 - 9999 ex.
21 cm

999 F
152,30 €

WOLVERINE JAUNE
Réf : 9633 - 2222 ex.
40 cm

WOLVERINE MARRON
Réf : 9634 - 2222 ex.
40 cm

369 F
56,25 €

MEDAILLON
SPIDER MAN - 8888 ex.
Réf : 9637
25 cm

479 F
73,02 €

L'INCROYABLE HULK
Réf : 9630 - 999 ex.
21 cm

ATTAK

579 F
88,27 €

BUSTE LA CHOSE
Réf : 9645- 8888 ex.
15 cm

Statuettes et bustes peints à la main. Livrés avec leur certificat d'authenticité.
FRAIS DE PORT : 50F PAR STATUETTE ET BUSTE

579 F
88,27 €

BUSTE BLACK SPIDER MAN
Réf : 9646 - 8888 ex.
15 cm

359 F
54,73 €

SPECTACULAR SPIDER MAN
Réf : 9638 - 8888 ex.
13,5 cm

1 290 F
196,66 €

SPIRIT SPIDER MAN
Réf : 9640 - 8888 ex.
40 cm

999 F
152,30 €

SPIDER MAN GARGOUILLE
Réf : 9641 - 8888 ex.
30 cm

359 F
54,73 €

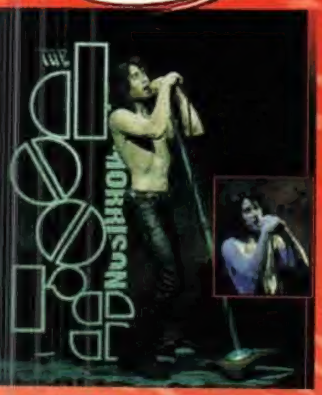
AMAZING SPIDER MAN
Réf : 9639- 8888 ex.
13,5 cm

799 F
121,81 €

SPIDER MAN BUILDING
Réf : 9642 - 8888 ex.
15 cm

Les Action Figures

159 F
24,24 €



JIM MORRISON
FIGURINE PVC
Réf : 12190
17 cm

169 F
25,76 €

EMINEM
Réf : 1876

289 F
44,06 €

JAWS
"LES DENTS DE LA MER"
Réf : 17310

109 F
16,62 €

CLOWN
FIGURINE ARTICULÉE PVC
Réf : 14910

109 F
16,62 €

AKIRA
FIGURINE ARTICULÉE PVC
Réf : 14910

109 F
16,62 €

GHOST IN THE SHELL
FIGURINE ARTICULÉE PVC
Réf : 14910

99 F
15,09 €

SPAWN MÉDIÉVAL III
FIGURINE PVC
Réf : 11230
18 cm

99 F
15,09 €

SPAWN 6
FIGURINE PVC
Réf : 11230
18 cm

249 F
37,96 €

CHUCKY DOLL
POUPÉE
Réf : 4602
35 cm

499 F
76,07 €

METALLICA
Réf : 12170

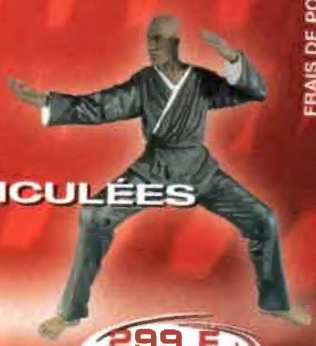
POUPÉES "MATRIX" ARTICULÉES

1 390 F
211,90 €

TRINITY GOLD CAST
Réf : 28026
40 cm

299 F
45,58 €

MARTIAL ARTS NEO
Réf : 28044
30 cm



299 F
45,58 €

MARTIAL ARTS MORPHEUS
Réf : 28046
30 cm

FRAIS DE PORT : 35F PAR FIGURINE ET POUPÉE

349 F
53,20 €

LEATHERFACE
FIGURINE GÉANTE
ARTICULÉE ET PARLANTE
Réf : 17412
40 cm

199 F
30,34 €

KENADA ON BIKE
Réf : 14920
17 cm

349 F
53,20 €

ASH
FIGURINE GÉANTE
ARTICULÉE ET PARLANTE
Réf : 17411
40 cm

109 F
16,62 €

TERMINATOR T800
FIGURINE PVC + TÊTE
Réf : T800-01
17 cm

109 F
16,62 €

COP T1000
FIGURINE PVC
Réf : T1000-01
17 cm

Grand jeu concours !

PARTEZ EN QUÊTE DE L'ANNEAU... ET QUE LA CHANCE SOIT AVEC VOUS !

Gagnez :

- **Une figurine collector GANDALF THE GREY !**
- **Une figurine Attakus DARTH VADER**
- **50 places de cinéma**

Pour gagner, remplissez vite le bulletin ci-contre et renvoyez le avant le 31 janvier 2002 à :

Vidéopole
19, rue Pasteur
92300 Levallois Perret.

Concours gratuit sans obligation d'achat, ouvert jusqu'au 31 janvier 2002 inclus. Le tirage au sort aura lieu le 15 février 2002 et les gagnants recevront leurs prix par courrier dans la semaine suivant le tirage. Pour être valable, ce bulletin doit être intégralement rempli.

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
E-mail _____
Téléphone _____
Date de naissance _____
Produits recherchés _____

Visuels et prix non contractuels. Offre limitée aux stocks disponibles

Commande par téléphone 7j./7 de 12H00 à 20H00 au 01 42 94 24 78

BON DE COMMANDE
A RETOURNER A : VIDEOPOLE - 12 BIS, AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS

☐ **Oui, je désire recevoir les articles suivants et je règle ma commande**
☐ en euros
☐ en Francs

PRODUITS	REF.	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

LIVRAISON ET PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO suivi sous 2 à 3 jours à reception de votre commande (dans la limite des stocks disponibles). Frais de port : selon tarifs COLISSIMO en vigueur.

Frais de port et d'emballage
SOUS-TOTAL
TOTAL A PAYER

JE JOINS MON RÉGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE

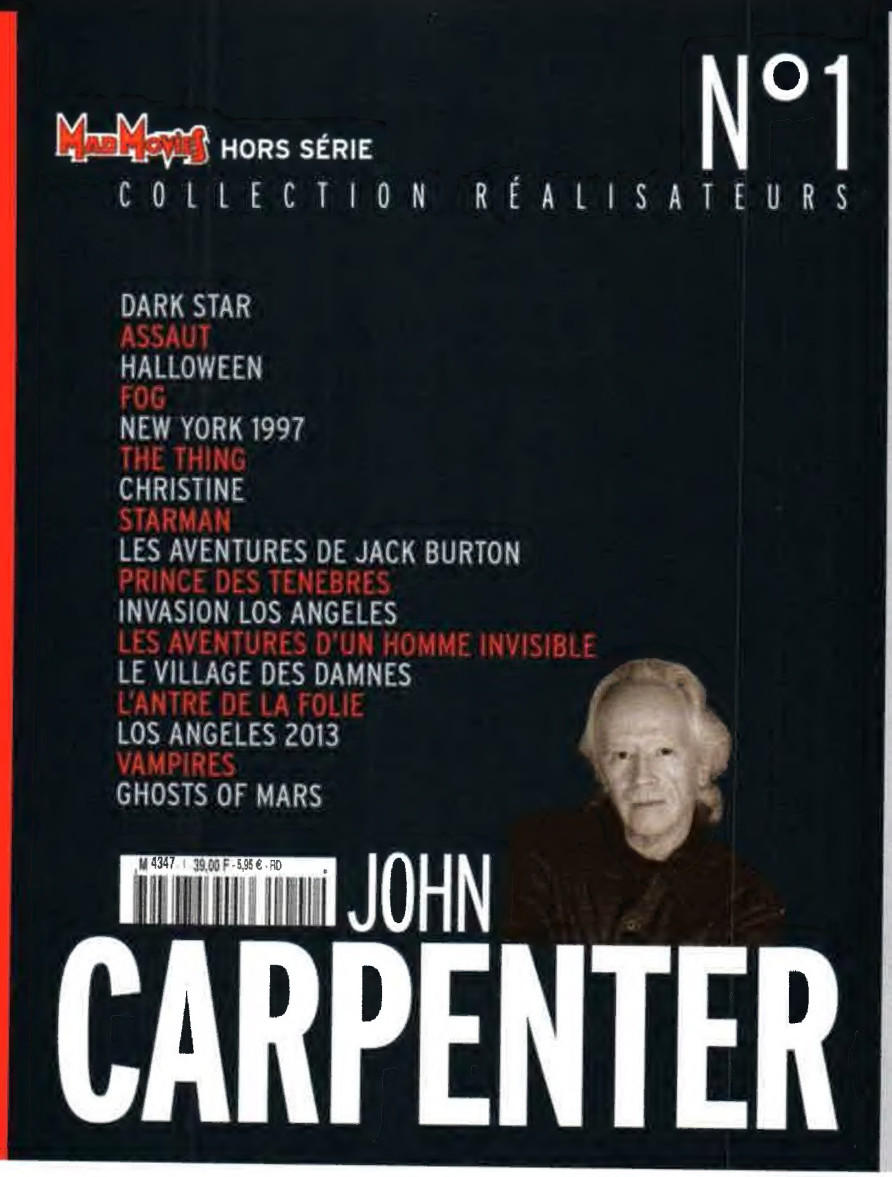
☐ chèque

☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date de validité ☐☐ ☐☐ Signature obligatoire

NOM : ..... PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
.....
CODE POSTAL : ..... VILLE : .....
TEL : ..... NÉ(E) LE : .....

L'EVENEMENT



LE HORS SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore.
148 pages, 39 F.

Actuellement en kiosques

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 39 F / 5,95 € (frais de port compris)*
Prix Hors Europe et Dom-tom (par avion) : 59 F / 8,99 €

Total : _____ F / _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de Mad Movies - CPF

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____

* Offre valable jusqu'au 31 janvier 2002 dans la limite des stocks disponibles.

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P.,
MAD MOVIES HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne
75164 Paris cédex 19

Une diabolique sélection ne retenant
que les 7 plus grands films d'horreur et de fantastique,
à prix TRANCHÉ.

LA COLLECTION TERREUR,
7 FILMS, 7 VISAGES DE LA PEUR !

Une terrifiante collection
à découvrir en DVD VIDEO à partir du 17 janvier !

FILM OFFICE Editions

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

© 1999 SONY PICTURES ENTERTAINMENT – © 1999 BLAIR WITCH FILM PARTNERS LTD. © ARTISAN PICTURES INC. – © 2000 Metrodomiciliques and productionsgenitalesh ans à ce k.g. moutrons pictures plc and beyond entertainment plc limited. – © 1999 Universal City Studios Productions, Inc. – © WINCASTER ENTERTAINMENT PIC 1998 – © 2000 IMC International Movies and Film GmbH & Co. Productions KG. – © 2001 FILM OFFICE EDITIONS – Tous droits réservés